

Sophie Doudet

Un ado nommé
RIMBAUD



Scri**Neo**

Sophie Doudet

Un ado nommé
RIMBAUD

Scri*Neo*

Sophie Doudet enseigne la littérature et la culture générale à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence. Elle est l'auteure de biographies (Churchill, Malraux) et écrit régulièrement dans la revue de culture générale *L'Eléphant*.

© 2017 Scrineo

8, rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : Volumen/Interforum

Réalisé avec le concours éditorial d'Arthur Ténor

Illustration de couverture : David Chapoulet

Graphisme de couverture : Véronique Boniol

Mise en pages : Clémentine Hède

ISBN : 978-2-36740-530-8

ISBN numérique : 978-2-3674-0541-4

Ouvrage numérisé par Atlant'Communication

Dépôt légal : août 2017

*À mon étoile qui a pleuré rose le 27 février 2003
Et à sa sœur, Mimosa.*

AVERTISSEMENT

Le récit que vous allez lire est une biographie fictive d'Arthur Rimbaud. Il s'appuie sur des éléments de sa jeunesse qui se sont réellement déroulés ainsi que sur des extraits de son œuvre et de sa correspondance, mais il inclut également des événements inventés et ne prétend pas se substituer à la vérité. Une chronologie et des indications bibliographiques sont proposées en fin d'ouvrage afin de vous aider à faire la part entre ce qui fut et ce qui a été imaginé.

Il est né dans les montagnes arabes, un enfant qui est grand...

Juillet 1869

Bleu. Le ciel de juillet remplit tout le cadre de la fenêtre, aveuglant à force d'être lumineux. Aucun nuage n'arrête ce matin le ballet des martinets qui se croisent en poussant des cris stridents. Le regard clair d'Arthur suit, fasciné, les oiseaux fous qui se disputent les insectes dans l'air vibrant. Soudain, un papillon aux grandes ailes pointues descend vers la vitre et s'y cogne jusqu'à l'épuisement.

Toc ! Toc !

Arthur l'observe avec attention. « C'est un magnifique voilier, *Iphiclides podalinus*, se dit-il. J'aimerais tant pouvoir me lever et ouvrir cette affreuse fenêtre ! Il va mourir bêtement contre le filet invisible du carreau ! » Mais il le sait bien, c'est aujourd'hui impossible.

Ses yeux se détournent un instant de l'animal et considèrent la classe grise dans laquelle il est enfermé depuis trois heures maintenant. Autour de lui, les autres élèves venus de toute l'académie de Nancy sont assis, bien sagement, à leur pupitre. Studieux, tirant parfois la langue d'application, ils font tous crisser en cadence leur porte-plume. Avec une indifférence souveraine, Arthur les regarde remplir leurs brouillons de vers latins. Ratures et taches d'encre noire sur les buvards, sourcils froncés, sueur qui perle sur le front dans l'atmosphère déjà moite de la matinée... tous cherchent l'inspiration. Sur le tableau noir à côté du pion, sont inscrits ces quelques mots :

Classe de seconde

Concours académique de 1869 de vers latins.

Matière : Jugurtha¹

Le voisin d'Arthur, un grand rouquin longiligne, mordille avec inquiétude son crayon. Nous sommes déjà à la moitié de l'épreuve et il griffonne rageusement des déclinaisons, manifestement dépassé par

l'exercice. Un de ses feuillets tombe au sol et il se précipite pour le ramasser. Son regard croise celui d'Arthur qui le fixe de ses yeux d'azur, presque transparents. L'adolescent à la mine boudeuse et aux cheveux châains en bataille est assis tout raide face à sa copie.

Il n'a strictement rien inscrit dessus.

Un mince sourire se dessine alors sur ses lèvres. « Vaincus... Vous êtes tous des vaincus... Ici ou ailleurs », murmure-t-il. L'autre hausse les épaules et se rassied rapidement pour reprendre son grattage frénétique.

Toc ! Toc !

Le papillon s'est déchiré les ailes à force de se heurter à la vitre. Un dernier sursaut et il s'abandonne enfin sur le bois de la croisée. Arthur sent ses yeux s'embuer et serre les dents pour empêcher ses larmes de couler. « Quelle bêtise ! se dit-il. N'a-t-on pas idée de pleurer sur le cadavre d'un éphémère quand on a quinze ans ? » Et les pupilles bleues se noient à nouveau dans le ciel d'été.

Au fond de la salle, le principal du collège de Charleville, M. Desdouets, commence sérieusement à s'inquiéter. Il sort son grand mouchoir de coton blanc pour s'essuyer le visage tout en considérant avec fébrilité sa montre à gousset. Que fait donc son petit protégé, Arthur Rimbaud ? Voilà bientôt trois heures qu'il rêve sans avoir écrit le moindre mot sur sa feuille ! Ce n'est pas ainsi que l'on gagne le premier prix d'un concours académique ! Desdouets ne peut s'empêcher de douter. A-t-il bien fait de parier sur ce jeune homme brillant mais encore empêtré dans l'enfance ? N'aurait-il pas dû lui préférer son meilleur ami Ernest Delahaye, moins doué mais aussi moins instable ? Desdouets observe les frêles épaules de l'adolescent toujours immobile sur sa chaise. « Non, se rassure-t-il, quand Arthur a une plume à la main, il est un vrai magicien. Un prodige même. »

Excellent élève, doté d'une mémoire exceptionnelle, soigné dans sa mise et timide à l'excès... cela fait des années que le petit Rimbaud rafle tous les prix avec une facilité déconcertante. Celui-là, il l'emportera comme les autres à condition de bien vouloir s'y mettre ! Mais que lui arrive-t-il donc ?

Desdouets ne pense pas une seconde que le mot unique proposé en sujet puisse poser des difficultés à son poulain. L'enfant sait tant de choses et le principal a veillé depuis deux ans à ce que tous les professeurs le laissent

libre dans ses lectures. « Ne lui interdisez rien ! Il faut laisser s'épanouir ce jeune esprit ! Il ira loin ! » a-t-il répété aux enseignants parfois réticents et craignant qu'une imagination trop fantasque ne favorise la contestation dans un esprit déjà fort. Il revoit l'abbé Berthier, le professeur d'histoire, lui montrer, scandalisé, un devoir sur la Révolution française qu'Arthur avait conclu par : « Robespierre, Saint-Just, Couthon, les jeunes vous attendent ! » La tempête de l'adolescence couve assurément sous les eaux calmes de l'enfance et la timidité d'Arthur dissimule de moins en moins un caractère ombrageux et colérique. Ne l'a-t-il pas à plusieurs reprises empêché de se battre avec de plus forts et âgés que lui pour des motifs puérils ? Ainsi ce jour où il fallut le séparer de ce benêt de Vaulin qui jouait à arroser ses comparses avec l'eau du bénitier dans l'entrée de l'église. « Sacrilège ! » hurlait Rimbaud en le rouant de coups de poing. « Je vais te crever ! » avait-il lancé le visage déformé par la haine et les larmes à celui qui faisait bien deux têtes de plus que lui. Pourtant, les vêtements de Vaulin étaient tout déchirés et sa joue gardait la marque profonde d'une morsure... Desdouets se souvient d'avoir eu du mal à calmer la rage de l'enfant d'ordinaire si réservé et silencieux. Il s'était alors dit : « Rien de banal ne germera dans cette tête, ce sera le génie du Mal ou du Bien. »

Mais pour l'instant, la tête ébouriffée d'Arthur s'obstine à regarder ailleurs et les minutes passent ! Le principal n'y tient plus, il s'avance dans la rangée vers le pupitre et se penche doucement vers l'enfant.

– Arthur ? Qu'avez-vous donc ? Vous n'avez pas encore commencé. Vous sentez-vous mal ?

– J'ai FAIM !

Les plumes ont arrêté leur grattement d'insecte et, dans le silence où la voix ferme d'Arthur vient de retentir, des rires fusent. On se retourne discrètement pour dévisager ce candidat plus préoccupé par son estomac que par la glorieuse épreuve. Des regards plus aiguisés s'attardent sur son costume bien repassé pour y distinguer la reprise sous le coude, le bouton mal attaché, la petite tache de terre sur la chaussure. Que fait-il donc ici celui-là ? Il n'est pas des nôtres. Puis les têtes laborieuses se replongent dans leurs feuilles pour épeler une litanie de vocatifs et d'ablatifs. Pendant cette agitation qu'Arthur n'a pas même remarquée, Desdouets n'a pas perdu une minute. Il s'affaire et son élève a bientôt sur sa table un verre de lait et une grosse tartine beurrée. Sans un mot ni un regard pour le principal, il dévore le pain et vide d'un seul trait le verre. Le grand rouquin à ses côtés

froisse sa feuille avec lassitude, définitivement écrasé par l'épreuve. Malheur aux vaincus !

Rassasié, Arthur prend enfin sa plume et la trempe délicatement dans l'encrier. Desdouets soupire de soulagement. Il sait que le concours commence vraiment à cette seconde où Rimbaud calligraphie d'une belle écriture déliée *Jugurtha* en haut de sa feuille.

*Nascitur Arabiis ingens in collibus infans
Et dixit levis aura : « Nepos est ille Jugurthae. »*

Il est né dans les montagnes arabes un enfant qui est grand ; et la brise légère a dit : « Celui-là est le petit-fils de Jugurtha. »

Sous le front lisse de l'enfant magicien, les images se bousculent à présent : la moiteur de la salle de classe est balayée par le vent chaud des sables, le ciel des Ardennes s'efface devant le soleil de plomb des oasis. Arthur songe à son père qu'il n'a plus vu depuis neuf ans, soldat parti à la conquête de l'Algérie et des tribus que l'on dit sauvages. Il entend le chant des femmes et des musiques étranges. Il voit des armées victorieuses défiler au nom de la Nation et avilir des peuples rebelles. Il mêle les soldats de l'Antiquité à ceux de la France conquérante de Napoléon. Il rêve d'un chef arabe révolté et superbe, sabre levé et juché sur un cheval fougueux. Il se voit libre, enfant d'un autre, né ailleurs et non dans la grisaille de Charleville.

« Atque puer ridens gladeo ludebat adunco ! »

« Et l'enfant en riant jouait avec un sabre recourbé ! »

Sous la plume, les déclinaisons chantent avec facilité, sans aucune rature ni reprise. Les vers s'alignent avec la régularité des vagues. À côté d'Arthur, le rouquin a jeté l'éponge et regarde, ébahi, le prodige qui rédige avec application les quatre-vingt-deux vers de la victoire. Arrivé à la fin du poème, Arthur hésite pourtant : fera-t-il l'éloge des nations rebelles qui prennent les armes comme le héros Jugurtha qui résista jadis à Rome ? « *Peuplades soumises, aux armes !* » La main se fait plus nerveuse, la lèvre boudeuse frémit : « *Et que le Français ne déshonore plus nos rivages arabes !* » Mais non... Arthur a promis au principal de remporter le prix et il

songe à la fierté de sa mère Vitalie. Il doit rentrer dans le rang une fois encore et la plume calligraphie le nom du sauveur qui lui accordera la gloire académique :

*« Mais voici un nouveau vainqueur du chef des Arabes, La France !...
[...] Napoléon ! »*

Arthur laisse échapper un petit ricanement en mettant le point final. Jugurtha, c'est lui, mais il lui faudra encore patienter pour conquérir son rêve.

Il repose sa plume, souffle sur la feuille pour faire sécher les derniers mots. Il se lève, traverse la salle et donne sa copie au pion médusé. Il sort, mains dans les poches.

Il est midi. Fin de l'épreuve. Au fond de la salle, Desdouets sourit. Il sait qu'il a gagné son pari.

*

6 heures du soir. Arthur longe les quais de la Meuse et passe devant les grandes arches du vieux moulin. Il a flâné toute l'après-midi dans la campagne autour de Charleville, mais il lui faut à présent rentrer chez lui où l'attendent sa mère, son frère aîné Frédéric et ses deux petites sœurs, la jeune Vitalie, surnommée « Talie », et Isabelle. La fraîcheur est enfin tombée sur la ville, et les bourgeois, canne à la main, s'attardent sur les trottoirs. Des enfants jouent à la marelle. Arthur traîne des pieds. Le voici sur le quai de la Madeleine où se dresse un immeuble austère. Façade classique et balcon en fer forgé. Arthur lève les yeux vers le premier étage et aperçoit le joli ovale du visage d'Isabelle qui doit le guetter depuis déjà quelque temps. La petite fille lui sourit et sautille sur place. Elle disparaît derrière le rideau et, à peine quelques secondes plus tard, la grosse porte d'entrée s'ouvre.

– Arthur ! Arthur ! Tu as gagné le concours, dis ? C'est toi le plus fort ?

Un tourbillon de dentelles se jette dans ses bras et le couvre de baisers. La petite sent la lavande et la peau de sa joue est aussi douce qu'un fruit d'été.

– J'ai gagné, Isa, mon petit mimosa. Mais chut ! Personne ne le sait encore. C'est un secret !

Isabelle bat des mains.

– Chic ! J’adore tes secrets ! Viens !

Sans plus attendre, elle remonte quatre à quatre les escaliers tandis qu’Arthur les gravit lentement. Au premier étage, le lourd plancher ciré chaque jour par Vitalie craque. Arthur pousse la porte de l’appartement à la suite de sa sœur qui cavale déjà de pièce en pièce. Il jette un bref coup d’œil sur l’étiquette d’écopier fixée sur le bois de la porte. « 1^{er} étage : Veuve Rimbaud » Il aspire un grand coup et rentre. Vitalie, long visage et regard fatigué, sort de la cuisine en s’essuyant les mains sur son tablier.

– Ah... te voilà enfin ! Cela a été bien long.

Arthur esquisse un sourire.

– Bonjour, Mère. Je...

– Va vite te changer. Nous mangeons bientôt.

Isabelle court de l’un à l’autre. Elle virevolte de la grande jupe noire de sa mère à Arthur qui ôte ses souliers.

– Arthur a passé le concours de l’Académie des vers latins ! Il a tout réussi ! Il a tout réussi !

Vitalie repousse doucement la petite et regagne la cuisine d’où s’échappe une odeur de chou bouilli. Avant de disparaître dans l’embrasure de la porte, elle lance à Arthur :

– Tu as encore traîné dans la boue de la Meuse. Tes souliers sont tout crottés. Nettoie-les avant de passer à table.

Arthur la suit dans le sombre couloir qui mène à la chambre des garçons. Il rentre et se laisse tomber comme une masse sur le lit. Isabelle ne le quitte pas et s’installe pour jouer sur le tapis. Elle sort de sa poche une grosse bille bleue et la fait rouler sur les motifs colorés du velours. Frédéric lève un œil du journal qu’il est en train de parcourir pour demander :

– Alors ? Ça s’est bien passé ?

– Oui.

Arthur prend un livre posé sur sa table de chevet, se retourne vers le mur pour s’absorber dans sa lecture. Le silence du soir retombe sur Isabelle qui chantonne.

Le soleil s’est enfin couché et la soupe a été engloutie dans un repas bien morne, ponctué seulement par les joyeux gloussements d’Isabelle. Il a semblé à Arthur que le visage de Vitalie ne s’était éclairé que pour prononcer le benédicité. Évidemment, elle n’a rien demandé, ni même fait allusion au concours de vers latins. Ou plutôt si... Vitalie a levé un instant la tête de son assiette pour rappeler aux deux aînés qu’il leur faudrait trouver

quelque emploi pour occuper les vacances d'été et rapporter un peu d'argent.

– Oh ! Bien sûr, nous ne sommes pas pauvres et je veille à ce que vous ne manquiez de rien, mais la paresse engendre le vice et le travail a toutes les vertus. Frédéric ! Le père Jean cherche un aide à la scierie et toi, Arthur, il te faut trouver quelque chose. Tu ne peux pas passer ton mois d'août à lire et à parcourir les chemins ! Tu rêves trop !

Arthur n'a rien dit et a fini son repas. Il s'est levé et a desservi son assiette.

– Bonne nuit.

La porte de sa chambre s'est fermée derrière lui.

Bruits de vaisselle et de chaises repoussées. Grincement des portes du grand buffet. Le pas pesant de Vitalie couvre les furtifs glissements d'Isabelle. « Raconte-moi une histoire, Maman ! » Frédéric dort déjà sur le lit à côté d'Arthur qui regarde la lune par la fenêtre. Bientôt il lui faudra éteindre la bougie comme chaque soir. Il entend justement Vitalie qui sort de la chambre des filles. Elle entre à présent dans celle des garçons pour souffler la chandelle. Elle prend le livre des mains d'Arthur en l'effleurant à peine puis elle borde son fils avec fermeté.

– À demain, Arthur.

– À demain, Mère, répond l'adolescent qui continue de fixer le ciel étoilé.

Vitalie tire alors le rideau et sort.

Sur le tapis de velours, un rayon de lune joue avec le calot bleu abandonné.

¹ Jugurtha, né vers 160 av. J.-C. et mort vers 104 av. J.-C., est un roi numide. Il s'oppose durant sept ans à la puissance romaine entre 111 av. J.-C. et 105 av. J.-C.

Tu Vates eris ! Tu seras Voyant !

Début août 1870

Gris. On étouffe dans la grande salle des cérémonies du collège de Charleville. Le soleil frappe violemment sur les verrières et dissout dans une grisaille éclatante les silhouettes endimanchées des familles rassemblées pour la remise des prix. Sagement alignés, les élèves et leurs parents attendent dans un discret brouhaha qu'on les appelle pour recevoir la récompense tant espérée. On chuchote dans les rangs en commentant la tenue trop recherchée de l'un ou l'air emprunté de l'autre. Les professeurs, confortablement installés sur le côté de la tribune, ne sont pas en reste : l'abbé Berthier se penche vers son voisin de droite chargé des enseignements de mathématiques pour lui faire remarquer l'absence du professeur de rhétorique. « Je vous avais bien dit qu'il ne resterait pas longtemps... Ce monsieur Izambard était brillant, certes, mais il ne savait *absolument* pas tenir sa classe... J'entendais des cris depuis le fond du couloir et je... » Un puissant toussotement le fait taire. Monsieur le directeur Desdouets vient de se racler la gorge de désapprobation. L'agitation est décidément trop dérangeante. Il se lève de son fauteuil Louis XV et regarde, d'un air sévère, la salle qui vient de se figer. Chaussant son monocle doré, il sort quelques feuilles d'un porte-document. C'est l'heure de son grand discours.

– À présent, chers enseignants, chers élèves, messieurs et mesdames, nous allons décerner les prix d'excellence...

L'assemblée retient son souffle dans l'air surchauffé de l'été. On entend seulement les petits cris d'un nourrisson au fond de la salle.

– Mais, avant d'aborder ce moment que chacun de vous attend avec impatience et anxiété, je voudrais vous adresser quelques mots...

La tension se relâche comme par enchantement ; quelques dames sortent de leur sac des éventails et prennent l'air inspiré tandis que leurs maris croisent les jambes ou se lissent consciencieusement la moustache.

– Nous sommes ici rassemblés en ce jour solennel parce que nous avons tous une conviction, que dis-je ? une foi. Et cette foi, c'est celle de la

puissance de la Raison, de la Science et du Progrès. Grâce aux écoles partout dans notre cher pays, le savoir libérateur se propage et la superstition obscurantiste diminue. Bientôt, elle n'existera plus et vos enfants auront été les valeureux soldats de ce combat moderne ! Notre bien-aimé Empereur, Son Excellence Napoléon III, lui-même grand scientifique qui s'illustra jadis par un remarquable mémoire sur la lutte contre la pauvreté, peut se féliciter de voir chaque année sortir de nos collèges et lycées de brillants juristes et de braves travailleurs, de futures mères de famille économes et de courageux militaires... Bien guidés et convaincus de la grandeur de la Nation, vos enfants, nos enfants, sont les porteurs du flambeau de l'avenir ! Vos sacrifices – je les sais très nombreux –, notre dévouement quotidien – je vous l'assure sans faille –, ont porté leurs fruits.

« Mais VOUS, enfants aujourd'hui glorifiés, n'oubliez pas demain tout ce que vous devez à vos chers parents, à votre collègue et à ses généreux professeurs, à la Nation enfin et à l'Empereur surtout ! N'oubliez jamais votre terre des Ardennes et les morts qui vous ont précédés. Vous êtes liés ! Vous avez une dette... Et en ces temps de guerre avec l'ennemi prussien, il vous faudra être fidèles à vos études et vous donner héroïquement à l'Histoire !

Un tonnerre d'applaudissements ponctués par quelques « Bravo ! » ostensibles interrompt l'orateur qui prend la pose. Au fond de la salle, Arthur, assis à côté de Vitalie et de ses frères et sœurs, croise les bras sur sa poitrine jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Les yeux baissés sur ses souliers, il s'efforce de rester calme. Mais dans sa tête, mille pensées bouillonnent que l'éclat bleu de son regard dissimule à peine : « Non ! Jamais ! Jamais, je ne serai soldat ! Jamais, je ne tuerai mes frères, jamais je ne participerai à cette ignoble boucherie qu'est la guerre ! » À sa gauche, la petite Isabelle balance en cadence ses jambes dans le vide.

– Dis, Arthur ? chuchote-t-elle. Il a bientôt fini, le monsieur ?

Une œillade furieuse de Vitalie la tétanise. Un doux mais triste sourire d'Arthur la rassure.

– Voici à présent les premiers prix ! annonce d'une voix sonore le Principal.

Puis dans un silence tendu, il déclare :

– Premier prix de Vers latins, Premier prix de Grammaire, Premier Prix de Rhétorique...

Monsieur Arthur RIMBAUD !

Isabelle ne tient plus sur sa chaise et saute à terre en battant des mains tandis qu'Arthur, toujours les yeux baissés et le rouge aux joues, se fraie un chemin dans la rangée et se dirige vers la tribune. Pour la trente-sixième fois en cinq ans, il s'apprête à recevoir une belle couronne de carton doré et les précieux livres illustrés offerts aux meilleurs élèves. Les familles l'applaudissent alors qu'il traverse la grande salle. Il lui semble qu'elles aussi sont lassées et moins enthousiastes que l'an dernier. Sans doute sont-elles jalouses : il y a dans le regard de certains de ses « camarades » du mépris et même de la haine. « Tant mieux ! » se dit-il. Si les récompenses ont fini par lui être indifférentes, damer le pion aux fils des bourgeois de Charleville est loin de lui déplaire. « L'argent ne peut pas tout, n'est-ce pas, messieurs ? Il n'achète pas tout ! Il n'inspire pas les vers les plus sublimes. » Ceux-là, Arthur en est convaincu, on ne peut les cueillir que dans la boue des bas-fonds. Les fleurs les plus odorantes poussent sur les tas de fumier des bords de la Meuse.

Enfin arrivé à la tribune, Arthur remplit ses poumons d'air et se retourne brusquement vers le public qui l'examine avec curiosité. Ce prodige qui rafle depuis des années tous les prix n'est encore qu'un enfant qui n'a pas vraiment changé depuis le concours académique de vers latins. On a peine à croire qu'il ait plus de seize ans : l'ovale parfait de son visage et son grain de peau velouté lui donnent l'air d'un ange. Le bleu franc de ses yeux tranche avec la légère rougeur posée sur ses joues encore imberbes. Alors que ses camarades ont pris dix centimètres dans l'année et se vantent du fin duvet qui orne leurs lèvres, Arthur se désespère de ne pas grandir assez vite. Son esprit de géant est prisonnier dans un corps trop mince, trop étroit, trop féminin peut-être. Le lauréat reconnaît dans la foule, au second rang, son ami Ernest Delahaye qui lui fait un signe discret de la main en lui montrant son propre prix. « Ernest, constate Arthur, est déjà presque un homme et il plaît aux filles. On le prend au sérieux en dehors du collège. On l'écoute peut-être quand il prend la parole à la table familiale. » Arthur a pour sa part tellement le sentiment d'être impuissant dès qu'il sort de la cage dorée de l'école ! Il sourit à son tour à Ernest et balaie enfin la salle du regard. Il cherche Georges Izambard, le jeune professeur de rhétorique, arrivé en janvier dernier au collège. En vain. Il n'est pas venu. Il le lui avait bien dit, mais Arthur n'a pas pu s'empêcher d'espérer. Lui n'a rien oublié de ces derniers six mois qui viennent de s'écouler...

Avec quelle joie, avec quel soulagement, il avait vu ce jeune homme brillant mais timide, comme lui, entrer dans la classe au cœur de l'hiver. Le professeur avait directement ouvert un livre dont il avait déclamé la première page devant les élèves ébahis :

*Lorsque par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :
– Ah ! Que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !¹*

Tandis que ses camarades avaient rapidement moqué les méthodes peu conventionnelles de l'enseignant qui répugnait à punir et refusait catégoriquement les châtements corporels, Rimbaud avait été ému par la sensibilité littéraire de son professeur. Il avait pris l'habitude d'aller le voir à la fin du cours et ils avaient découvert qu'ils avaient les mêmes goûts et dégoûts. L'amour de la poésie et des romantiques les avait autant rapprochés que leur refus du contentement béat des bourgeois de province et de l'art académique que l'Impératrice Eugénie entendait imposer comme un modèle absolu. Très vite, Georges Izambard avait reconnu en Arthur un élève incroyablement doué et cultivé pour son âge et il lui avait prêté des ouvrages d'auteurs encore peu connus comme les poètes du Parnasse. Chaque fois, Arthur prenait avec précaution le livre et se sauvait presque en courant de la classe puis il revenait le lendemain pour lui réciter par cœur les pages qui lui avaient plu. Leurs discussions éclairaient les jours sans fin de l'hiver des Ardennes. Un jour, Arthur avait fini par lui montrer ses vers que le professeur avait corrigés gentiment sous le regard ombrageux de son jeune disciple. Et puis, le printemps s'était écoulé, rempli de lectures et de courses exaltées dans la nature, et au début de l'été, alors que l'année scolaire touchait à sa fin, Izambard était reparti à Douai où il avait de la famille. Il avait expliqué à son élève qu'il ne reviendrait pas, le collège ne renouvelant pas son contrat. Arthur s'en était voulu d'avoir soudainement pleuré, mais il n'avait pas pu faire autrement. « Ne partez pas ! Revenez au moins pour la remise des prix ! J'ai tant besoin de vous : Charleville est une prison ! Un enfer de grisaille, de fenêtres aveugles et de murs sourds à la beauté ! Ignorez les moqueries des élèves et les bassesses de vos collègues !

Ignorez ma mère qui ne vous aime pas ! Pensez à moi qui vous aime ! Nous sommes frères ! Ne m'abandonnez pas ! » Arthur avait presque étouffé de désespoir, mais Izambard n'avait pas cédé ; il lui avait seulement offert de puiser à l'envi dans sa bibliothèque pendant son absence. Et l'été était passé, morne, fait de soleil écrasant et de pages tournées dans l'ombre solitaire des saules de la Meuse.

Aujourd'hui la salle est donc atrocement vide pour Arthur puisque Izambard a tenu parole et qu'il n'est pas revenu. Et considérant l'autosatisfaction des bourgeois assis à ses pieds et le regard froid de Vitalie placée au dernier rang toute raide dans sa robe amidonnée, Arthur comprend qu'il *doit* partir.

Le discours de M. Desdouets le sort brusquement de sa rêverie. « Monsieur Rimbaud, votre parcours dans notre établissement est un modèle d'excellence pour tous. Vous avez eu les honneurs de la publication de votre magnifique poème « Jugurtha » dans le journal académique. Vos professeurs ne tarissent pas d'éloges sur vous et vous êtes un exemple pour tous vos pairs. Regardez loin, jeune homme ! Vous pourrez, j'en suis sûr, prétendre à de grandes choses et à une belle place dans le vaste monde. Notaire, commerçant, pharmacien ou docteur peut-être, professeur ou officier... Vous pouvez tout devenir ! Nous sommes fiers de vous et adressons nos félicitations à votre chère maman, madame Vitalie *veuve* Rimbaud qui vous a bien élevé et peut s'enorgueillir de votre splendide réussite ! » Le Principal euphorique tend à Arthur la couronne dorée et la pile de livres. Le regard de l'adolescent glisse déjà sur les lettres des dos de cuir rouge. Molière, *déjà lu*, Racine, *lu aussi*, Bossuet, *lu encore* ! Balzac, *c'est mieux*... Chateaubriand, *qui sait* ?

L'enfant laisse échapper un merci dans un souffle et regagne à la hâte sa place au fond, entre sa mère et sa petite sœur.

Il est midi. La foule se déverse enfin par la grille du portail du collège et s'éparpille sous un soleil de plomb sur l'immense place ducale de Charleville. On dénoue cravates et lavallières trop serrées, et on commente joyeusement la cérémonie. Les notables et leur progéniture s'égaillent dans la ville, pressés de dévorer le rôti gras et la crème pâtissière des jours de fête. Vitalie et ses enfants sortent en file indienne. Pas question de baisser la garde et de se relâcher en public : la mère marche devant, le regard fier et le visage fermé. Frédéric et la petite « Talie » la suivent en silence, guettant les

passages ombragés pour ralentir un peu. Isabelle trotte à leur suite, incapable d'avancer en rythme. Elle se retourne sans cesse vers Arthur qui ferme la marche d'un pas lent.

– Tes livres sont trop lourds, Arthur ! Tu veux que je t'aide à les porter ? demande la petite fille à son frère.

Arthur secoue la tête.

– Viens ici, Isa, petit mimosa. Je vais te faire un cadeau.

Isabelle se plante sous le nez de son frère qui se baisse vers elle et lui dépose sur la tête la couronne de carton gaufré.

– Te voilà reine de l'été et des fleurs ! À présent, tu as tous les droits. Tu es libre...

Les yeux d'Isabelle sourient de plaisir.

– Arthur ! Isabelle ! Vous traînez encore ! Dépêchez-vous ! ordonne Vitalie qui a déjà atteint le bout de la place et s'est réfugiée avec ses deux autres enfants sous l'ombre d'un grand tilleul.

Arthur et Isabelle les rejoignent en courant et la petite troupe repart vers le quai de la Madeleine. Alors que l'immense bâtisse du collège est sur le point de disparaître à l'horizon, Arthur fait volte-face. Son visage angélique se déforme, mi-hargneux mi-moqueur, et il tire la langue à Charleville.

Le soir, autour de la table des Rimbaud, l'ambiance est détendue. Vitalie a préparé en chantonnant un bon repas et les enfants dévorent avec entrain le gratin et la viande saignante. Tout l'appartement embaume de l'odeur des pâtisseries au miel que les filles ont fabriquées. Même Vitalie est sortie de sa réserve habituelle : à plusieurs reprises dans l'après-midi, elle a passé doucement la main dans les cheveux d'Arthur, ébouriffé joyeusement ceux de Frédéric et débarbouillé tendrement les deux sœurs qui s'étaient recouvertes de farine. Maintenant, elle dessert la table pour laisser aux enfants la joie d'être ensemble autour du grand plat de faïence verte rempli de gâteaux tout dorés. Isabelle, qui n'a pas voulu ôter sa couronne, se tient toute droite sur sa chaise, la fourchette en l'air.

– Je veux goûter du vin sucré, je suis la reine !

– Non. Seul Arthur y a droit. C'est lui le roi aujourd'hui. Il est le meilleur élève du collège. Il va devenir quelqu'un d'important, répond Vitalie qui revient de la cuisine une bouteille et un petit verre à la main.

– Avec de tels prix, il peut tout faire, a dit M. Desdouets. Fonctionnaire, juge peut-être ?

Le regard de Vitalie se perd dans le vide. Peut-être sourit-elle ?

– Je préférerais faire des études de lettres, Maman. Aller à Paris et y être édité. Devenir un poète aussi grand que Victor Hugo ! s'enthousiasme Arthur. J'ai déjà écrit au célèbre poète du Parnasse, M. Théodore de Banville, et je lui ai envoyé des vers. J'espère...

– Assez ! l'interrompt brutalement Vitalie dont les traits se sont fermés. Poète ? Poète ! Mais ce n'est pas un métier ça ! Tu divagues encore une fois ! Prêt à gâcher tes talents ! Paris ? Ta vie est ici, à Charleville auprès des tiens. La poésie, ce n'est pas pour nous ! C'est pour les désœuvrés, les nantis ou les révolutionnaires comme *ton* Hugo ! Qui t'a mis cette idée en tête ? Izambard ? Heureusement que M. le Principal a bien voulu m'écouter et l'a remercié celui-là !

– Comment ! hurle Arthur. C'est TOI qui l'as fait renvoyer ? Je te hais !

Furieux, l'adolescent se lève en faisant tomber sa chaise et court s'enfermer dans sa chambre. Isabelle a lâché sa fourchette pendant l'altercation et sa jolie couronne est tombée à terre. Elle pleure en silence pendant que tous picorent, gênés, les miettes des gâteaux sur la nappe.

– Rangez-moi tout ça. La fête est finie, articule Vitalie d'un ton sec avant de s'engouffrer dans la cuisine.

Minuit. Isabelle se glisse sans bruit dans le couloir. Elle gratte à la porte d'Arthur et de Frédéric, qui dort déjà d'un sommeil de plomb. Elle rentre dans la chambre et aperçoit les cheveux emmêlés d'Arthur qui dépassent à peine de l'édredon.

– Tu dors ? Tu dors ? Arthur ?

– Oui. Va-t'en.

– C'est pas vrai ! Tu ne dors pas ! chuchote la gamine qui bondit sur le lit. Tu es triste ? Ne t'inquiète pas, il va te répondre, M. de Bonville de Paris.

– BANville... grogne Arthur qui ne peut s'empêcher de rire de la maladresse de la petite.

Isabelle se faufile à ses côtés sous le drap. Il sent ses petons froids chercher les siens.

– Arrête ! Tu me chatouilles !

Il rabat la couette et considère avec amusement la frimousse chiffonnée de sa sœur.

– Bonville, Banville, c’est tout pareil. Il faut juste qu’il soit gentil avec toi, non ?

Arthur grimace un peu : il n’y croit plus trop. Voilà deux mois qu’il a envoyé ses poèmes et le grand maître est resté muet.

Ambition ! Ô folle ! avait-il écrit à Banville. Hélas ! Il est plus facile d’hameçonner les carpes de la rivière que les gens de lettres de la capitale.

Arthur prend une feuille sur la table de chevet et commence à la plier avec soin.

– Tu fais quoi ?

– Un bateau, pour s’en aller d’ici.

– C’est joli. On ira voir Papa aussi ? De l’autre côté de la mer, en Afrique ?

Arthur ne répond pas et poursuit son pliage en repassant sur les angles avec le dessus de son ongle.

– C’est pas vrai, dis, qu’il est mort, Papa ? Maman raconte ça, *parce que c’est plus facile*. C’est la concierge qui me l’a dit.

Silence. Tout à coup, comme par magie, Arthur déplie une grande voile de l’épais carré de papier. Isabelle bat des mains et prend le bateau pour le faire voguer sur les draps. Elle imite le bruit du vent et des vagues sur les rochers.

– À l’abordage ! Hardi, moussaillon ! Larguez les amarres !

Tout à coup, la voix fluette se brise :

– Arthur, tu t’en souviens, toi, de Papa ? Il est parti quand je suis née et il n’est jamais revenu. J’ai perdu son image dans mes rêves et je ne la retrouve plus. C’est comme s’il était mort.

Arthur prend dans ses bras sa sœur en larmes et lui caresse les cheveux.

– Imagine-le, Isa-Mimosa. Les rêves sont parfois plus vrais que la réalité. Regarde : il est dans le désert et il monte un fier cheval arabe. Quand il galope, il vole presque sur le sable. Vois ! Il vient te chercher pour t’emporter dans une oasis inconnue.

Isabelle a cessé de sangloter pour écouter la voix de miel de son frère. Soudain elle s’écrie :

– Ça y est ! Tu as raison ! Je le vois ! Je le vois ! Il vient me prendre !

Bientôt, elle s’endort lovée dans les bras d’Arthur qui lui chantonne à l’oreille : « *Tu Vates eris, tu Vates eris !* Tu seras Voyant, tu seras Poète ! »

Roman d'été

25 août 1870

Orange. Le bec d'un merle scintille entre les feuilles du grand tilleul de la cour intérieure. Recroquevillé sur le rebord de la fenêtre, Arthur lui sourit, les yeux encore pleins de sommeil. Hier soir, il a fini par s'endormir là, à quelques centimètres du vide, dans l'air embaumé des fleurs de l'été. Après une journée en enfer, il avait réussi à respirer.

Que certains jours sont longs et ennuyeux quand Vitalie lui interdit de sortir, pour effectuer des corvées qu'elle déclare indispensables alors qu'elles sont si assommantes et inutiles ! Atroces dimanches qui s'étirent du sermon hypocrite du curé aux lénifiantes conversations du repas de midi... Et puis il lui a fallu ensuite déplier et replier *tous* les draps et *toutes* les nappes de lin jauni du trousseau de mariage de sa mère. Avec toujours le même rituel stérile : protéger, avec du papier de soie presque décomposé à force d'avoir servi, les antiques broderies ornant le « beau » linge. Une fois encore, Arthur avait considéré avec mépris les initiales ouvragées qui s'enlaçaient pour l'éternité : le V sinueux de Vitalie se mêlait au F si élégant de son père absent. F comme Frédéric, F comme Fantassin du désert, F comme Féerie, Fleurs et Feu, F comme Faille, comme Fourbe... F comme Fuite et V comme Vengeance. Pourquoi Vitalie s'acharne-t-elle à lui imposer ce supplice chaque dimanche ? Pourquoi lui rappeler insidieusement que, du couple qu'ont formé ses parents, il ne reste plus que ces deux pauvres motifs brodés sagement rangés au fond du buffet de la salle à manger ? À quelle haine mélancolique Vitalie obéit-elle ? Arthur avait cette fois bien failli craquer et hurler sa rage au milieu des chiffons éparpillés. Devant chaque pli repassé de la nappe de cérémonie qui ne servirait jamais plus, il avait eu soudainement le sentiment que c'était lui que sa mère compressait avec application pour le forcer à rentrer dans le rang comme ce linge dans le tiroir. « Tu resteras là... » avait cru entendre l'adolescent. « N'as-tu pas compris ? Là... à cette place obscure que je t'ai choisie. *Ad vitam aeternam*. Jamais, comprends bien, tu ne partiras d'ici. »

Et Arthur s'était mordu les lèvres jusqu'au sang et il avait poursuivi sa tâche en silence tout en essayant de respirer le moins possible l'odeur de lessive qui se dégageait du lin fané. Les serviettes s'étaient empilées, une à une, et les couverts en argent avaient été frottés avec patience pour briller lors de fêtes imaginaires. Le sol avait été ensuite lavé puis le soir était enfin tombé avec la fraîcheur et la libération. Arthur s'était alors éclipsé pour se réfugier là où Vitalie n'irait pas tout de suite le débusquer : dans les latrines nauséabondes du fond de la cour. Il s'était peu à peu défait de l'étreinte du désespoir et de l'ennui. Quelle ironie que de préférer l'odeur écœurante des lieux d'aisance à celle trop propre de l'appartement familial ! Il s'était ensuite assis à même le sol et avait sorti un petit recueil de poésies pour l'ouvrir au hasard, soudain émerveillé par ce qu'il y découvrait : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. » Bientôt les murs sales des cabinets s'étaient couverts de pierreries et de couleurs violentes, d'arbres en fleurs et de parfums lourds. Baudelaire l'avait emporté loin, très loin de Charleville. Mais Vitalie l'avait finalement retrouvé et avait secoué la vieille porte de bois : « Arthur ! Que fais-tu encore ici ? Sors de là, immédiatement ! » Et l'apnée avait recommencé jusqu'à l'heure du coucher où il s'était perché, seul, sur le rebord de la fenêtre plongeant son regard bleu dans les étoiles. La nuit d'été s'était ainsi écoulée et l'avait bercé de rêves et de mots magiques jusqu'au sifflement du merle qui l'avait réveillé.

Arthur ramène sa couverture sur son nez et ferme ses yeux chatouillés par un rayon de soleil. Des bruits de réveil montent de la cour : seau en zinc qu'on remplit d'eau joyeuse pour la toilette matinale, poêle qu'on charge, pain grillé et odeur de café chaud, petits cris d'enfants, pleurs étouffés de baisers. Il est donc d'autres familles ? D'autres chaleurs et tendresses de mères ? Vitalie est-elle à ce point malheureuse qu'elle écrase le bonheur de ses enfants sous des monceaux de linge propre et des litres d'encaustique ou de soupe au chou ? Arthur se prend à rêver d'un autre foyer : « Et si *Elle* n'était pas ma vraie mère ? Et si Frédéric, le soldat enfui, n'était qu'un faussaire, qu'un faux père ? On m'aurait trouvé emmaillotté dans des langes en dentelles fines, abandonné sur les bords de la Meuse. Ou bien on m'aurait confié à la Mère " Rimbe " pour qu'elle m'élève en secret. Mon grand frère qui ronfle à côté de moi dans son lit ne serait pas mon frère, ma mère serait une princesse orientale, mon père un roi, ou non... un poète. Un exilé comme un Hugo, un rebelle qui m'aurait laissé à Charleville en attendant de revenir glorieux et célèbre. Il faut absolument que je m'enfuie,

que je le rejoigne... » Déjà, le vent qui agite doucement les feuilles du tilleul se transforme en tempête et, aux pieds d'Arthur, les vagues se fracassent tandis que le sel marin lui dilate les narines. Il se voit ailleurs, sur le rocher de Jersey aux côtés de l'auteur proscrit des *Misérables*.

– Arthur ! Mais que fais-tu au bord de la fenêtre ? Tu vas tomber !

Le cri perçant de Vitalie, qui vient d'entrer dans la chambre, surprend l'adolescent qui bascule brusquement et tombe sur le tapis.

– Aïe ! laisse-t-il échapper tout emmêlé dans sa couverture.

Dans son lit, Frédéric grommelle une phrase incompréhensible, s'étire et émerge tout étonné de son édredon. La petite Isabelle, une énorme brioche fourrée dans la bouche, se glisse entre les jupes de Vitalie et se jette sur Arthur pour l'assaillir de baisers. Elle pouffe en lui crachant des miettes au visage.

– Arthur est tombé du lit ! Arthur est tombé du lit !

– Dépêchez-vous, tous les deux ! J'ai besoin de vous pour aller chercher de la farine et des œufs à l'épicerie. Allez ! On s'habille !

– Deux minutes ! J'arrive... lâchent ensemble les deux frères d'un ton embrumé.

Vitalie lève les yeux au ciel, peu convaincue, puis elle tourne les talons pour aller préparer avec une lassitude évidente le petit déjeuner.

Une demi-heure et quelques hurlements plus tard, Arthur et Frédéric sont dans la rue et se dirigent lentement vers la grande épicerie de Charleville. L'air est déjà chaud et la ville s'éveille, morne et moite. Des nuages laiteux dissimulent le soleil.

– L'automne pointe déjà son nez, remarque Frédéric. Septembre n'est plus très loin et, avec lui, le retour au collège pour toi, cher frerot !

Arthur, mains dans les poches, hausse les épaules.

– Pour toi aussi, Grand Fred ! Tu ne vas pas y échapper non plus.

Un sourire mystérieux se dessine alors sur le visage brun de Frédéric.

– Eh non ! Moi j'arrête tout ça ! Désormais, tu iras seul. J'ai convaincu la Mère que je n'étais pas fait pour les études et que c'était sur toi que devait désormais reposer la réussite de la famille !

Arthur interroge, inquiet, Frédéric du regard.

– Ce que je vais faire ? Gagner ma vie, figure-toi ! Être libre ! Tu comprends ça, toi...

Frédéric cligne de l'œil et sa fine moustache prend la forme d'un accent circonflexe. Il reprend la marche tandis qu'Arthur le suit à quelques pas

derrière, l'air renfrogné.

– J'ai trouvé un emploi à la tannerie au bord de la Meuse. La tâche est dure et cela pue fort, mais la paye n'est pas si mauvaise pour commencer. Ou en attendant...

– Attendre quoi ? demande Arthur en levant un sourcil.

– Ben... d'avoir l'âge... l'âge d'être soldat pardi ! On dit qu'il va y avoir la guerre avec les Prussiens et qu'il va leur en falloir du monde. Je suis déjà allé me proposer à la caserne et je leur ai bien dit que Papa était un héros de la campagne d'Afrique, mais ils ont bien rigolé, les abrutis. Trop jeune pour être pioupiou qu'ils disent. Alors j'attendrai à la tannerie le temps qu'il faudra. Tant pis.

– Tant mieux, tu veux dire ! s'écrie Arthur qui s'est planté sous le nez de son frère les poings serrés de colère. Tu n'es pas un peu fou de vouloir aller te faire transpercer la peau pour les beaux yeux de l'Empereur et de son oie Eugénie ? La France ? La Prusse ? Le Napoléon ou le Guillaume ? Tous les mêmes ! À bas la Patrie et le patrouillotisme ! La guerre ne sert que l'intérêt des grands et massacre les petits comme toi et comme moi !

La pupille bleu océan d'Arthur s'élargit de fureur devant Frédéric stupéfait.

– Mais Arthur, voyons, arrête. Je n'y vais pas de toute façon...

– NON ! Je n'arrêterai pas ! Mais regarde un peu autour de toi, Frédéric ! Tous ces bourgeois, là ! Poussifs et heureux d'envoyer à la boucherie des jeunes comme toi enguirlandés de médailles en toc ! Et au son du clairon encore ! Ne soyez pas lâches, voyons ! Bouffez du Prussien enfoncés dans le sang et dans la boue pendant qu'on fera de bonnes affaires en regardant les cours de la bourse monter ! Et toi, Frédéric ? Où seras-tu, brave pioupiou en pantalon garance quand ces assis pactiseront avec l'ennemi autour d'une chope de bière ? Tu seras terrassé, deux trous rouges sur le côté droit !

La voix d'Arthur s'est brisée dans un sanglot alors que des passants se sont attroupés autour des deux frères. D'une main douce mais ferme, Frédéric entraîne Arthur dont les cheveux ébouriffés cachent le regard enflammé.

– Calme-toi ! Calme-toi ! Viens.

Frédéric fend la foule en poussant devant lui son frère comme un pantin. Déjà les commentaires vont bon train :

– Mais ce ne sont pas les enfants Rimbaud ? On dit que le plus jeune est doué. Mais vous avez entendu ces propos révolutionnaires ? Le père est parti depuis longtemps et la mère, une brave femme, est seule. Les enfants vont mal tourner, c'est sûr...

Après quelques grimaces entendues, chacun rajuste chapeau et canne pour reprendre ses activités comme si de rien n'était.

– Tu veux que j'y aille seul ? demande Frédéric à Arthur devant la devanture reluisante de l'épicerie. Mme Bouchet n'est pas sympathique et elle ne porte pas Maman dans son cœur. Et... tu ne l'aimes pas...

Arthur s'essuie les yeux d'un revers de la manche et plante son regard dans celui de son frère.

– Allons-y.

Les deux garçons entrent dans la boutique. À l'intérieur, tout respire l'abondance : des caisses en bois clair regorgent de fruits mûrs, abricots sucrés venus de Provence, premières pommes à la peau luisante, poires juteuses tachetées de brun. Sur les étales, des choux sont agencés en pyramide, et des carottes couleur feu attendent le client. Derrière Mme Bouchet trônent sur des étagères des sacs de blé, de farine et de sarrasin pleins à craquer, des bocaux remplis de minuscules pois chiches et de petit riz. Sur le comptoir, la commerçante veille toujours à placer bien en vue des enfants une énorme bonbonnière pleine de boules en sucre irisé. Les mains sur les hanches, lisse et opulente, la « Bouchet » comme on l'appelle, règne sur son magasin comme l'Impératrice Eugénie aux Tuileries. « Tout est prospère chez elle, ses affaires comme sa silhouette », songe Arthur.

– Bonjour, madame Bouchet, dit Frédéric. Il nous faudrait, s'il vous plaît, deux livres de farine et douze œufs à mettre sur l'ardoise de Mme Rimbaud. Elle passera la régler à la fin de la semaine.

– Quelle semaine ? Celle-ci ou la suivante ? Ou bien celle d'après ? s'enquiert ironiquement la patronne.

– Mme Rimbaud, reprend Frédéric sans broncher, paie toujours sa note rubis sur l'ongle, vous le savez très bien. Elle n'a jamais eu de dettes, ici ou ailleurs, et n'en fera jamais.

Resté en retrait, Arthur lève alors les yeux sur la commerçante malveillante et la vrille de son regard froid. Troublée, l'épicière détourne immédiatement le regard et, très lentement, commence à choisir les œufs

qu'elle roule dans du papier journal. Puis elle se met à peser la farine et se décide à reprendre la parole :

– Je sais... je sais... Mais cela ne doit pas être tous les jours facile pour votre *pôvre* maman de vivre seule avec quatre enfants, n'est-ce pas ? Quatre bouches à nourrir qui doivent avoir de l'appétit. Pas étonnant qu'elle ne commande jamais de viande, hein ?

– Ne vous inquiétez pas, madame, nous n'avons jamais eu faim. Mme Rimbaud prend juste sa viande ailleurs, là où elle est meilleure, rétorque Frédéric de plus en plus agacé.

– Tout de même, continue la voix mielleuse de la Bouchet. Être seule, toujours seule, encore seule. Votre père, hum... son mari, je crois ?... ne reviendra-t-il donc jamais ? questionne, pernicieuse, l'épicière en refermant le sac de farine.

– Occupez-vous donc de vos affaires, lance Arthur, et surtout apprenez à compter, car il manque cinquante grammes à votre *bon* poids sur la balance. Faut-il vous apprendre la différence entre les grammes et les décigrammes ? continue l'adolescent qui s'est rapproché du comptoir et sans ménagement rectifie les petits poids alignés sur le plateau. Ma mère sait, elle, régler ses comptes et n'essaie de voler personne, conclut-il avec aplomb.

La lèvre de la commerçante tremble et le rouge lui monte soudain aux joues. Elle rajoute à la hâte la mesure de grain manquante et, sans un mot, donne leurs courses aux deux garçons qui sortent hilares de la boutique.

– Sales gosses ! rugit-elle quand ils ont disparu. Vous me le paierez !

*

Réjouis de s'en être tirés à si bon compte, Frédéric et Arthur décident de faire un détour par les bords de la rivière avant de rentrer chez eux. Vitalie attendra un peu, elle a l'habitude. Ils pouffent encore quand ils arrivent près de l'atelier des tanneurs. L'odeur âcre et insoutenable des peaux lessivées à la soude les saisit à la gorge. Les ouvriers, torse nu, délavent le cuir, le raclent puis le détrempe à nouveau pour ôter tout reliquat de chair. Plus loin sur la berge, des peaux écartelées sèchent au vent tandis que la rivière emporte dans le courant des boues rouges et marron. Écœuré, Arthur se protège le nez avec son mouchoir.

– Tu vas résister à cette odeur affreuse ? demande-t-il inquiet à son frère.

– Faut bien... C'est à ce prix-là qu'on continuera à tenir la dragée haute à la Bouchet. En attendant que tu fasses fortune et deviennes quelqu'un d'important ! rétorque Frédéric en riant.

– Travailler ? Moi ? Je préférerais être rentier ! La vioque s'en étoufferait d'envie avec ses sacs de farine bien blanche et de sucre des îles ! laisse échapper Arthur mi-figue mi-raisin.

– Il faudra tout de même que tu trouves ta voie, petit frère, remarque Frédéric redevenu sérieux.

– N'aie pas d'inquiétudes, Frédéric, lui rétorque Arthur d'un air mystérieux. J'y travaille et vous entendrez tous bientôt parler de moi...

Tout en discutant, les deux garçons ont aperçu une barque amarrée à un ponton. Arthur y saute avec agilité et va se placer à l'avant pour observer les algues qui dansent dans le courant. Frédéric fait quant à lui semblant de tenir le gouvernail et joue au capitaine de vaisseau.

– Lâchez les amarres ! Hissez la grand-voile ! Nous sommes libres ! Partons ! Partons ! hurle Frédéric avec les mains en porte-voix.

– Attention ! Nous chavirons ! Un écueil ! Le phare est perdu !

L'aîné agite la barque pour la faire tanguer joyeusement. À la proue, Arthur se perd en rêveries, irrésistiblement attiré par les tourbillons verts des algues, si penché que son visage touche presque la surface de l'eau. Le bleu de son œil dans son reflet se mêle à l'émeraude de la rivière. Il songe à l'Ophélie d'*Hamlet*, noyée par amour et par désespoir.

– Un homme à la mer ! Un homme à la mer !

Frédéric a tant fait vaciller la barque qu'elle a fini par se retourner. Et voilà les deux frères à l'eau, chahutant et s'éclaboussant comme des petits enfants.

– Eh bien, les amis ! La pêche est bonne ?

Sur la berge, un long gars blondinet leur fait des grands signes de la main. Arthur reconnaît son ami et camarade d'école, Ernest Delahaye.

– Tu viens te baigner ? Elle est bonne !

– Je suis désolé, mais je me suis mis sur mon trente et un au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, répond Ernest en exhibant son gilet repassé et sa cravate nouée comme s'il allait à la messe. Aujourd'hui, c'est à la pêche aux jolies donzelles que je vais !

Dégoulinants et des lambeaux d'algues égarés dans leurs cheveux, les deux frères Rimbaud sortent de l'eau en s'ébrouant. Ils se laissent tomber sur l'herbe pour sécher au soleil.

– Si tu as réussi à te sécher avant 5 heures et que tu as démêlé ta tignasse, nous allons au jardin public ensemble ? Avec tes yeux d’azur, ta frimousse d’ange, ma prestance et mon bagou, nous devrions bien ramener quelque belle prise dans nos filets, affirme Ernest vaguement émoustillé.

– Laisse tomber la poésie, Ernest. Avec une métaphore aussi lourde, tu vas toucher le fond et ne prendre qu’une limande ! ricane Arthur qui, incapable de rester immobile, s’est relevé pour aller fouiller la boue des bords de la Meuse.

– Tu dis cela parce que tu es jaloux et que les filles te font peur, Arthur ! Écris-leur de jolis vers comme tu sais le faire et je les leur porte. On partage ensuite... Et toi, Frédéric ? Es-tu tenté par la grande aventure amoureuse du jardin public ? On fait équipe ?

L’aîné des Rimbaud, qui se dore au soleil, ouvre alors un œil pétillant puis se relève d’un seul coup de reins.

– Non merci, sans façon ! J’ai des fréquentations plus sérieuses et moins... juvéniles. Vous verrez cela quand vous serez plus vieux, mes charmants petits messieurs. Arthur, tu peux rester avec ton ami, je ramène les courses à la maison.

Ernest salue Frédéric et s’approche d’Arthur qui gratte toujours la terre au milieu des roseaux.

– Quel trésor trouveras-tu encore ? demande-t-il intrigué.

– C’est toujours ici qu’ils se cachent, entre les racines et les pieds d’iris jaunes. Là ! Regarde ! Il est magnifique !

Écartant délicatement les longues tiges coupantes, Arthur saisit entre ses doigts terreux un gros insecte brillant.

– C’est un carabe doré ! Un *Carabus auratus* absolument intact ! Regarde comme les deux élytres accrochent la lumière ! On dirait un bijou ! s’écrie, émerveillé, Arthur.

Ernest sourit de voir la joie de son ami ; c’est pour cela qu’il lui est si attaché alors qu’ils sont si différents. Mais d’un ton supérieur, il constate :

– Toi, tu n’es vraiment pas prêt pour les filles ! Tu joues encore comme un enfant.

L’iris bleu d’Arthur s’obscurcit.

– Pas du tout. Il faut juste savoir reconnaître la beauté où qu’elle soit. Dans un jupon, ou dessous... sur une fossette ou sur une aile de papillon. Je serai à l’entrée du jardin à 5 heures tapantes et tu verras ce que tu verras !

Et dans un éclat de rire joyeux, Arthur s'enfuit à grands pas, plantant son ami tout seul près de la Meuse en costume du dimanche.

*

Il est à présent midi et demi, mais Arthur n'a pas faim. Il n'a surtout pas envie de rentrer au quai de la Madeleine. D'un geste rapide, il époussette son vêtement encore un peu humide et se dirige vers la rue Royale. Dans le reflet de la devanture d'un cordonnier, il essaie d'ordonner ses cheveux en bataille. Arrivé dans la rue Henri IV, il s'arrête au numéro 17 et considère un instant l'austère façade grise. Il retient sa respiration, fait un pas et toque à la porte.

Je partirai

25 août 1870

Jaunâtre. La peinture s'écaille autour du heurtoir. Bruit sourd du loquet, couinement de la charnière mal huilée ; la porte s'entrouvre à peine sur des petits yeux mesquins. La logeuse dévisage Arthur et aussitôt l'inquiétude laisse la place à la réprobation.

– Encore toi ! Sais-tu l'heure qu'il est ? Retourne chez toi pour manger et reviens plus tard, s'écrie la vieille femme en refermant le lourd battant.

– Pas question ! lui rétorque Rimbaud d'une voix assurée. M. le Professeur Izambard m'a autorisé à venir consulter *tous* les livres de sa bibliothèque *quand* je le souhaiterai et *autant de fois* que je le voudrai. Laissez-moi entrer... *s'il vous plaît*.

Arthur ne sait pas si ce sont les gonds ou la triste logeuse qu'il entend alors soupirer, mais la porte finit par s'ouvrir sur un couloir sombre. Il entre, pressé de se retrouver seul dans la chambre de son maître. Hélas, il va lui falloir encore supporter la litanie des reproches de la propriétaire malveillante. Celle-ci vient de sortir une petite clé dorée de son tablier froissé et avec une moue dégoûtée elle l'interroge, pleine de soupçons :

– Ta mère sait-elle au moins que tu viens ici ? Pauvre de moi ! Je savais bien qu'il ne fallait pas que j'accepte de loger cet Izambard qui n'a vraiment rien d'un monsieur ! Mais on ne peut plus se fier à quiconque aujourd'hui : même les professeurs de rhétorique sont corrompus ! Qui aurait pu imaginer qu'un jeune homme si bien mis, si timide et fragile, finirait tous les soirs au café à vider des bocks avec des... ...hum... des femmes de petite vertu ?

Arthur suit patiemment la vieille qui vitupère dans le couloir et s'arrête devant la dernière porte du fond. Mais la clé farfouille un temps infini dans la serrure en faisant un bruit d'insecte.

– Et la Patrie, où va-t-elle ? continue la logeuse intarissable. Elle est perdue ! À cause de gens comme ton Izambard qui fourvoient des jeunes comme toi. On m'a dit qu'il tenait mal sa classe et qu'il vous lisait des livres interdits dont M. le curé a donné la liste l'autre dimanche à la messe.

Des histoires de politique, des récits du diable avec des scènes osées comme dans les romans de ce Flaubert !

La serrure cède enfin et la propriétaire désigne d'un geste dramatique l'intérieur de la pièce :

– Regarde ! Des livres comme tous ceux-là. J'en suis certaine ! gémit-elle avec effroi. Et toi ? Tu seras damné et moi avec !

Elle s'interrompt au bord des larmes : Arthur vient de la bousculer pour pénétrer de force dans le réduit qui faisait office de chambre et de bureau tout à la fois à Georges Izambard.

– Le diable ? Il vous paye encore il me semble, madame. Alors nous sommes quittes. Laissez-moi seul à présent, je vous prie, tranche le jeune garçon avec autorité.

Arthur referme aussitôt la porte derrière lui et attend que le pas de la vipère s'éloigne et monte à l'étage. « Quel venin ! Quelle bêtise crasse ! Comment avez-vous pu supporter cela, Izambard ? Pourquoi donc êtes-vous parti à Douai, mon cher maître, en me laissant dans cet enfer de nullité et d'ignorance ? » S'avançant près de l'unique fenêtre de la pièce, Rimbaud en tire le rideau pour laisser entrer la lumière d'août. Il contemple alors les rayons du soleil qui caressent les reliures de cuir rouge. Partout des ouvrages du sol au plafond, sur les rayonnages bien alignés, par terre en tas, sous le lit dépassant de la couverture à franges et évidemment en piles sur le bureau sur le point de s'effondrer. Arthur passe lentement sa main sur les folios, heureux comme un enfant qui découvre un jouet un jour d'étrennes. La petite chambre qu'Izambard loue à prix d'or à cette vieille pingre est une caverne merveilleuse, un refuge secret au milieu du cloaque de Charleville. Le jeune homme extrait un recueil et l'ouvre : Michelet, *La Sorcière*. Lu. Il en prend un autre : Balzac, *Ferragus*. Lu aussi. C'est au tour de Hugo, *Les Misérables*. Encore lu, évidemment. Arthur grimace. Celui-là lui a valu quelques ennuis avec Vitalie quand elle a compris qu'Izambard le lui avait prêté en cachette. Quelle humiliation quand son maître de rhétorique lui avait montré, l'air un peu contrit, le mot sec et incisif qu'elle lui avait écrit : « Vous devez savoir mieux que moi, monsieur le Professeur, qu'il faut beaucoup de soin dans le choix des livres qu'on veut mettre sous les yeux des enfants. Aussi j'ai pensé qu'Arthur s'est procuré celui-ci à votre insu, il serait certainement dangereux de lui permettre de pareilles lectures. »

Arthur, les joues soudainement cramoisies, avait bafouillé d'inutiles excuses. Izambard pouvait-il être inquiet de lui avoir fourni le livre d'un

proscrit ? Il était désolé de son imprudence en ayant négligé de le cacher dans sa chambre. Mais sa mère fouillait désormais sans cesse ses affaires, se méfiant de lui et de ses « fréquentations ». Georges Izambard avait ôté ses fines lunettes dorées et l'avait interrompu d'un ton d'une grande bonté.

– N'ayez crainte, Arthur. Ce mot est déjà oublié. Avez-vous au moins aimé ce chef-d'œuvre ?

Le visage d'Arthur s'était comme illuminé.

– Oh oui ! Quel sens du drame et de la vision ! Quelle vigueur dans les descriptions ! À chaque chapitre, je croyais voir la scène et j'étais comme transporté : j'étais la petite Cosette perdue dans la nuit portant son seau trop lourd pour elle, j'étais Jean Valjean extirpé de l'enfer de la Faute par le bon curé, j'étais le forçat qui enlève l'enfant aux Thénardier, j'étais Enjolras qui voit l'avenir du haut de la barricade, Gavroche qui brave les balles et chante sous la mitraille !

Arthur se remémore aussi avec ferveur les discussions à bâtons rompus avec ce maître si doué et aimant, à peine plus âgé que lui. Au moins, lui, le prenait au sérieux. Et il était convaincu comme lui que la beauté existe en ce bas monde et qu'elle ne s'achète pas avec des francs mais se conquiert avec des mots. Seul Izambard avait daigné l'écouter et ne pas voir en lui qu'un animal de foire scolaire bardé de médailles en carton-pâte doré. Il n'avait pas méprisé l'enfant le jour où celui-ci s'était approché timidement de sa chaire à la fin du cours pour lui montrer les vers qu'il avait osé écrire seul sans l'alibi d'un devoir d'école. Mieux : le lendemain, il l'avait rappelé et lui avait rendu les feuillets annotés. « Vos vers sont beaux, monsieur Rimbaud. Il faut continuer. Prenez pour vous inspirer ce recueil de M. de Banville. » Le doigt d'Arthur continue sa course distraite sur les dos mordorés. Il revoit ce printemps merveilleux qu'il a passé après qu'Izambard a été nommé dans son collège. Peu à peu, l'élève et le maître ont parlé à égalité : Rimbaud n'hésitait plus à confier ses poèmes et surtout ses rêves à celui dont il se plaisait à imaginer qu'il était comme son frère. « Parlez-moi encore de Paris et des poètes. J'ai tant envie de m'y rendre ! La cathédrale Notre-Dame est-elle aussi mystérieuse que le décrit Hugo ? Racontez-moi ! Encore ! Vite ! » Et Izambard évoquait la capitale, ses peintres, ses lumières, ses magasins, ses crève-la-faim et ses gueux. Dans la chambre maintenant désertée par le professeur, Arthur se mord violemment la lèvre. En juillet le maître était parti pour Douai où il habitait chez ses tantes. À moins qu'il n'ait fui ? On disait partout que « Zanzibar », comme

le surnommaient ses élèves, n'avait plus aucune autorité sur sa classe, qu'il était bien trop faible, trop familier, trop novateur, qu'il favorisait le désordre. Arthur hésite à présent devant un livre du Baron d'Holbach, délicieusement athée, et un Balzac qui lui serait encore inconnu. *La Fille aux yeux d'or* l'attire. Sa lecture lui a été déconseillée au collège, car on y évoque des amours féminines et licencieuses. « Je prends », se dit Rimbaud joyeusement tout en se laissant tomber sur l'étroit lit de son professeur.

*

Deux heures ont passé dans le silence de l'après-midi. Arthur a achevé l'ouvrage et s'imagine errant dans les rues d'un Paris dantesque consumé par la soif de l'or. Les mots de Balzac dansent encore dans sa tête : « Là tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume. Jamais vie en aucun pays ne fut plus ardente, ni plus cuisante. »¹ Le jeune homme s'est levé brusquement et fixe son reflet dans le petit miroir dans lequel Izambard devait se raser chaque matin. Les joues pâles, presque translucides, sont pleines comme celles d'un nouveau-né, son regard clair et droit dérange souvent les adultes et les contraint à baisser les yeux. Sa bouche charnue a toujours l'air de boudier. Comment imaginer, sinon dans l'éclair bleu qui trouble son iris, la tempête qui gronde sous ce grand front ? « J'irai, j'irai là-bas ! À Paris ! J'en crève ! » articule à haute voix l'enfant comme s'il aboyait. Il se détourne de la glace et se dirige vers le petit pupitre d'Izambard. Il en soulève le plateau et prend à l'intérieur du papier à lettres. Arthur se saisit d'une plume et la trempe dans l'encrier.

« Cher Frère... »

Arthur rature. C'est trop familier.

« Cher Maître... »

Cela ne va pas non plus. Trop protocolaire. On écrit ainsi à M. de Banville, non à un professeur devenu un ami. La feuille est froissée rageusement et jetée dans un coin de la pièce. La plume crisse sur le grain épais du papier.

« Monsieur...

Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! – Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. Sur cela,

voyez-vous, je n'ai plus d'illusions....Je m'ennuie à mourir et tourne en rond comme un fauve entre les quatre murs de ma chambre ou sous les remparts de ma vaste prison ! Tout le monde s'agite au bruit de la prochaine guerre avec la Prusse. Chaque jour, j'observe, médusé, la comédie militaire qui se joue jusque dans mon trou perdu : la garnison de 300 pioupious défile au son de la fanfare sous les yeux épatés de la populace. On sort des greniers les vieux fusils rouillés, on astique les médailles en fer blanc, on ressort les uniformes mités.

C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers, et tous les ventres, qui, chassapot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières. Ma patrie se lève !... Moi j'aime mieux la voir assise ; ne remuez pas les bottes ! C'est mon principe.

Je suis ici bien seul à ne pas marcher au pas cadencé. Difficile d'échapper à ce grand cirque impérial. Il faut jouer à la guerre ou se taire ! Ici plus un seul livre à acheter, plus une revue chez le libraire. Le désert, vous dis-je ! Toute la journée, je bâille à m'en décrocher la mâchoire et fuis comme je le peux le général en chef. J'ai nommé ma mère, toujours prête à me mettre à la corvée. Chez elle, je fais tous les jours mes classes ! Quel enfer !

Heureusement j'ai votre chambre, d'où je vous écris malgré la réprobation – légitime – de votre sympathique logeuse. Quelle sorcière celle-là ! Elle regarde avec soupçon mes poches à chaque fois que je repars de votre sanctuaire. N'a-t-il pas volé un mouchoir ou une bougie entamée ? Bon vent, mauvaise graine !

Donnez-moi de vos nouvelles je vous en prie. Que lisez-vous ? Êtes-vous allé à Paris ? Racontez-moi et distrayez-moi de mon bouge. J'étouffe et je sue l'obéissance. Je meurs à petit feu. Il faudra bien que je m'enfuie et que je me sauve. La seule idée de retourner au collège me donne la nausée. Reviendrez-vous au moins ? Si cela n'était pas, je vous le dis franchement : JE PARTIRAI ! Mon sac est déjà prêt et je n'attends plus qu'un signe de Banville, de vous ou d'un autre encore pour fuir et déployer mes ailes !

D'ici là, voici quelques vers cueillis cette nuit fleurant le tilleul vert :

*Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
On entend dans les bois lointains des hallalis.*

Arthur Rimbaud »

Le clocher de l'église Saint-Jean sonne 4 heures. Arthur a posé sa plume depuis longtemps et il a fermé la lettre pour la fourrer dans sa poche. Il rêve. Soudain, il se lève comme s'il devait fuir et sort à grands pas de la chambre. Une odeur aigre venant de la cuisine l'atteint de plein fouet. « Pouah ! claironne-t-il avant de détalier dans la rue. Fantassins et soupe aux navets sont les mamelles de la Patrie ! »

Il lui reste une heure avant de retrouver Ernest sous l'ombre bleue des marronniers du jardin public. Il court, feu follet, vers les marges de la ville où s'entassent les ouvriers et les miséreux.

¹ Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*.

À la musique !

25 août 1870

Blanc. Le soleil cuit le trottoir de la rue Cardinale. Étourdi par la chaleur, Arthur songe soudain qu'il n'a pas mangé depuis le matin. Un léger vertige le saisit et il lui semble que sous ses chaussures la pierre se tord et se met à fondre. Les façades autour de lui se brouillent dans la lumière aveuglante. Tout bascule étrangement dans le silence écrasant de l'après-midi. Les bourgeois sont encore à la sieste et la ville déserte s'offre à lui. Et si la guerre avait débuté le temps de son échappée dans la chambre d'Izambard ? Et si tout le monde était mort et qu'il était vraiment seul dans Charleville ? Arthur divague au milieu de la rue et sent qu'il est sur le point de tomber. Il cherche du regard une ruelle ombragée et s'y jette en titubant. Lentement, il se laisse glisser contre un mur et reprend peu à peu ses esprits, le sourire aux lèvres. Quelle délicieuse sensation que de perdre pied ! À chaque étourdissement, tout recommence : la peur et la joie impatiente se mêlent en lui. La faim déclenche chaque fois une saveur aigre dans sa bouche, puis il n'entend plus rien d'autre qu'un souffle strident qui envahit tout l'espace. Et soudain, des couleurs merveilleuses jaillissent et couvrent les tristes murs de la ville. Des chants incroyables, des voix étranges et des cris barbares l'emportent loin d'ici. Il se sent alors si léger et si heureux ! Hélas, il faut toujours revenir et se retrouver assis par terre comme un moribond dans la pénombre d'une rue malodorante, foudroyé par la vie trop ordinaire.

Arthur soupire et se relève avec difficulté. Il longe le mur décrépi et descend vers les quartiers pauvres. C'est là après tout qu'il est le moins mal. Quand il atteint les petites maisons noires des ouvriers, ceux-ci ne sont pas encore rentrés de l'usine. Le sol est ici en terre battue et, à chaque pluie, il se transforme en une boue épaisse et gluante. Le soleil d'été peine à s'infiltrer dans les ruelles et l'on devine combien il doit y faire froid en hiver. Ici, point de grandes fenêtres ou de portes décorées, mais de minuscules ouvertures semblables à des meurtrières et des huis grossiers faits de planches en bois mal agencées. Les façades, toutes identiques, sont aveugles et transpirent la misère. Et pourtant, Arthur se sent chez lui ici. Il

n'est plus timide ni bon élève. Ici son regard n'effraie personne. Sa rage qui couve sans cesse semble comme endormie. Doucement il s'approche d'un groupe d'enfants accroupis autour d'une drôle de boîte en fer.

- Attention ! Il va attaquer ! Arrête !
- Mais non ! Regarde, il est blessé ! Il a mal ?
- Qu'il est beau ! Tu crois qu'on pourra le garder ?
- Peuh ! N'importe quoi ! De toute façon, il y en a partout !
- Oui, mais celui-là, il a des yeux orange ! C'est un roi !

Intrigué, Arthur essaie de distinguer la chose incroyable qui passionne les petits et il découvre un gros rat noir prisonnier au fond de la cage de fortune. Un garçonnet en guenilles le titille avec une petite pique en bois. Le rat couine à chaque contact. Les moins âgés sursautent à chacun de ses bonds et font rire bruyamment les plus grands. Arthur considère avec attention l'animal effrayé. Tassé au fond de la boîte, la bête crie. Le rat est plus gros qu'à l'ordinaire et son poil luisant jette des reflets bleus. La pupille orange est exorbitée par la peur ; l'animal bave d'effroi. Rimbaud se raidit.

- Laissez-le tranquille, voyons !

Un grand silence tombe sur la petite troupe. Tous les regards se tournent, hostiles ou simplement étonnés, vers ce jeune garçon trop bien habillé pour être des leurs.

- Mais t'es qui, toi ?
- Oui ! D'où tu viens ? T'es pas d'ici !
- C'est notre jouet d'abord ! Fiche le camp ! crie un gars d'une dizaine d'années qui doit faire déjà une bonne tête de plus qu'Arthur.

Pourtant, celui-ci tient bon et s'explique calmement :

- Il a juste peur. C'est un *Rattus norvegicus*. Un rat d'égout. Un spécimen de toute beauté ! Regardez ses yeux ! D'habitude ils sont jaunes ou marron. Vous avez de la chance d'en avoir trouvé un aussi rare !

Aussitôt, l'atmosphère se détend. Le gars bombe le torse, essayant de ramener l'attention à lui.

- C'est moi qui l'a trouvé dans le bourrier là-bas !

Arthur lui sourit.

- Tu peux peut-être l'apprivoiser et lui apprendre des tours ? On dit que ces bêtes ne sont pas si sauvages et qu'elles reconnaissent leur maître.

- Le dresser ? Comme dans les cirques pour faire un *pe spectacle* ? demande une petite voix dans l'attroupement.

Tout le monde pousse des cris.

– Oh oui ! Le grand Vincent va devenir dompteur de rats ! Il va peut-être voyager et devenir riche ?

– Dis, le Vincent, tu m'emmèneras voir la mer ? souffle une fillette émerveillée.

Les enfants entourent maintenant Arthur et l'assaillent de questions.

– Tu es savant, toi. Tu sais lire ? Tu viens de la ville ? Comment on devient l'ami d'un rat ?

Rimbaud répond joyeusement à chacun et explique du mieux qu'il peut comment s'occuper de la bête. À vrai dire, il n'en sait trop rien. Ni les auteurs latins ni les tragiques grecs n'ont écrit sur le sujet. Quant aux revues et recueils prêtés par Izambard, ils sont muets sur la question ! L'école n'apprend pas à se comporter dans la vraie vie, elle ne dit pas comment apprivoiser les rats, elle n'aide pas non plus à trouver les mots pour parler aux enfants du peuple. Alors Arthur improvise, sourit et distribue des caresses aux plus téméraires. Il a soudain une idée : il cherche dans sa poche un quignon de pain ou quelque chose à grignoter. Il finit par trouver un reste de brioche tout rassis et le glisse dans la boîte. Le rat se jette voracement dessus et l'emporte au fond de sa prison.

– Voilà ! C'est ainsi qu'il faut procéder. Vous le nourrissez chaque jour, vous l'habituez à vous et vous lui apprenez des tours en échange de sa trouvaille.

Mais autour de lui, c'est la stupeur. Le grand Vincent le regarde avec des yeux ronds.

– Nourrir un rat ? Chaque jour ? Avec de la brioche encore ? Mais tu rêves, le richard ! Tu rêves ! Nous, on l'aurait bien mangée ta brioche toute pourrie !

Et le regard dédaigneux :

– Mais nous, on ne nous apprivoise pas ! On est indomptables ! Libres ! Venez, les gars ! On met les bouts !

Tous tournent alors les talons sans un mot et s'égaillent en courant dans l'ombre de leurs maisons.

Couic ! Couic !

Le rat s'est rapproché et fixe de son œil orange Arthur, debout, les bras ballants.

Couic !

Alors, avec une violence inouïe, l'adolescent décroche un coup de pied dans la boîte et l'envoie voltiger dans les airs. Elle se brise en retombant. D'abord sonné, le rat sort des débris et s'enfuit à petits pas.

*

Il est 5 heures et, devant la belle grille dorée du jardin public, Ernest Delahaye s'impatiente. Son ébauche de moustache pommadée, sa chemise immaculée sentant bon la lavande, la raie des cheveux tracée avec soin, il est prêt à toutes les conquêtes. Et Arthur, comme d'habitude, se fait attendre et va arriver après la bataille, tout débraillé. Mais l'amitié a ses lois et ses dévouements que l'amour même ne saurait contester : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », leur avait dit Izambard en étudiant Montaigne. Entre Arthur et Ernest, il y avait le souvenir des rires, des farces et des humiliations partagées. Quand l'un est attaqué dans la cour du collège par un imbécile de séminariste, l'autre est toujours là pour serrer les poings et les envoyer dans la figure de l'agresseur. Quand l'un doit rester en retenue, l'autre s'accuse à sa place ou demande à prendre sa punition. Du plus loin qu'il s'en souvienne, Ernest n'a pas connu un seul bonheur, lu un seul livre, découvert un seul trésor d'enfant sans l'avoir partagé avec son ami Arthur. Alors une fois de plus, il l'attendra, une fois de plus il subira la légère honte de se promener avec un être si différent qu'il dérange tous les bourgeois poussifs. Une fois encore peut-être il reviendra bredouille de la « chasse aux amoureuses » parce que son acolyte n'aura pas dit ou fait ce qu'il faut, comme ce jour où au lieu d'offrir des violettes à une jeune fille sur laquelle ils avaient tous les deux des vues il avait sorti de son paletot un lézard mort mais « extraordinairement conservé ». L'effet obtenu avait été plus que décevant.

Cinq heures et quart. Les cheveux brouillons d'Arthur apparaissent à l'horizon de la place de la gare. À son habitude, il avance à grands pas, toujours comme si sa vie en dépendait. Il rejoint Ernest qui piaffe comme un jeune étalon.

– Il était temps ! On va manquer le spectacle musical du kiosque.

– Quel dommage... grince Rimbaud qui emboîte le pas de son ami déjà parti sous les allées des marronniers.

Sous les arbres, la sieste est bien finie. Comme dans un ballet, les bourgeois, cigare au bec et redingote fringante, arpentent les sentiers en

veillant bien à rester en vue de leurs pairs. Par petits groupes, ils se saluent ostensiblement, l'air sérieux, le regard hautain et la mine fermée. Il s'agit de paraître et de bien jouer son rôle : on commente les cours de la bourse en humant l'air frais. On feint de regarder l'heure à la seule fin d'exhiber une montre en or ou une nouvelle chaîne à gousset achetée au « Bon Marché ». Les costumes craquent sous les bedons à force de suffisance et de bières. On parle avec fougue de la guerre qu'on ne peut plus faire étant – hélas – trop vieux. « Dieu merci ! Il y a les jeunes qu'il faut bien occuper et qui vont revenir demain couverts d'honneurs et de médailles. » Derrière ces messieurs distingués trottent leurs dames, rassemblées en bandes. Elles jacassent modes et rubans, filles à marier et fils à pousser dans le monde, elles soupèsent les dots et les revenus mensuels en agitant la dernière ombrelle commandée dans *La Mode Illustrée*. Cet opéra en plein air est réglé comme du papier à musique : sous le kiosque, un clairon strident et un tambour combattant donnent le rythme et mènent la danse ridicule des notables de Charleville.

Tandis qu'Ernest, nez au vent et sourire conquérant, file entre les robes à volants et les cannes en ivoire pour débusquer dans la contre-allée la progéniture de cette grande basse-cour, Arthur s'attarde et s'emplit du spectacle jusqu'à la nausée. Soudain, alors que l'orchestre militaire entame au loin la *Valse des fifres*, il n'y tient plus et se met à marcher au pas comme un soldat d'opérette. Levant bien haut la jambe et le bras, il singe le pioupiou en hurlant à tue-tête :

– Moi, je ne veux pas mourir, non je veux jouir ! Je n'irai pas à la guerre, casser ma pipe par terre ! Non j'irai au bordel, car c'est là qu'on m'appelle ! J'y trouverai des filles, et ce sera la quille !

Autour de lui, les bourgeois, d'abord stupéfaits, lèvent à présent leurs cannes en l'insultant et en le menaçant. Leurs femmes, effarouchées, se dissimulent derrière des éventails, l'œil vaguement émoustillé. Arthur évite les coups et s'enfuit en riant très fort. Quelques mètres plus loin, il se déculotte et leur montre ses fesses sous une bordée d'injures.

– Toi, tu as encore fait le pitre ! ricane Ernest sur un ton faussement scandalisé en le voyant arriver.

– Je suis un fou qui dit la vérité, énonce doctement Arthur encore essoufflé.

Les deux garçons marchent jusqu'à un grand bassin couvert de nymphéas violets. À leur approche, des rainettes plongent pour aller se cacher sous les

larges feuilles plates. Ça sent la rose et le jasmin : en face des deux amis, deux jeunes filles habillées de blanc ont surgi.

– Je prends le nœud jaune poussin de gauche et te laisse l’ombrelle vert amande... lance Ernest entre ses dents.

On contourne avec une lenteur étudiée l’ovale du bassin comme si de rien n’était. On se jauge, tout en faisant semblant d’être passionné par la conversation. De près, le « poussin jaune » se révèle tacheté de rousseur avec des yeux dorés charmants tandis que la propriétaire de l’ombrelle a une peau diaphane et des doigts si fins qu’ils en sont transparents. La première jeune fille est l’aînée du médecin de Charleville, la seconde est l’enfant unique du notaire. Ernest bombe le torse et arbore son sourire le plus ravageur. Il s’incline avec respect et propose aux amies de les accompagner « en toute courtoisie » dans leur promenade.

– Les soldats de la garnison sont parfois entreprenants... Nous les découragerons par notre galante escorte, n’est-ce pas, Arthur ?

Rimbaud opine du chef : le pitre a avalé sa langue.

Les deux jeunes filles sourient, le rose aux joues, et poursuivent leur chemin en silence. Qui ne dit mot consent. Se saisissant du bras de la jolie rouquine, Ernest ouvre la marche. Arthur le suit tête basse, jetant de brefs coups d’œil sur l’ombrelle verte et ses doigts subtils. Les hirondelles ont commencé leur ballet aérien et déchirent le ciel de leurs cris. L’air est bleu et l’herbe rougit dans le soleil qui décline.

En quelques minutes, Ernest a conduit sa conquête derrière un bosquet avec une assurance effarante. En revanche, Arthur s’empêtre dans sa timidité en répondant par monosyllabes aux banalités prononcées par la jeune fille. Il fixe avec fascination le frisottis blond qui s’échappe de son chignon et vient effleurer le lobe rose de l’oreille. Soudain, il tombe à genoux devant la demoiselle qui n’en demande pas tant et dévide à la hâte un poème, les yeux baissés sur le gravier de l’allée :

– *Ô Vénus, ô Déesse !*

Je regrette les temps de l’antique jeunesse,

Des satyres lascifs, des faunes animaux,

Dieux qui mordaient d’amour l’écorce des rameaux

Et dans les nénuphars baisaient la Nymphe blonde !

– Monsieur ! l’interrompt la fille du notaire. Laissez là ces vers grossiers qu’une jeune fille honnête ne saurait entendre ! La prochaine fois, veuillez également à cirer vos souliers tout crottés et à vous peigner. Offrez plutôt vos petits poèmes aux muses qui font leur lessive sur les bords de la Meuse. Mes faveurs n’ont pas ce prix-là...

La robe de mousseline effleure à peine Arthur et s’éloigne dans un rire mesquin repris en chœur par un groupe de séminaristes qui a assisté à la scène.

– Eh ! Regardez ! C’est Rimbaud, le sale petit cagot ! Il s’est pris un râteau ! Alors, Rimbaud, on a visé trop haut ? Premier en latin, dernier en patin ?

Fou de rage, Arthur se relève et s’élance au hasard vers le plus grand des imbéciles pour lui mettre son poing dans la figure. L’autre, à peine destabilisé, lui décoche un direct dans l’estomac qui lui coupe le souffle. Les autres garçons s’y mettent à leur tour et c’est la curée...

*

Le soir tombe sur les pelouses bien propres du parc. Les grillons ont commencé à chanter. Ernest a retrouvé son ami à terre, le visage tuméfié et le paletot déchiré. Il l’a aidé avec douceur à se mettre debout.

– Mon pauvre, ils ne t’ont pas loupé. Allez, je te ramène chez toi. Tu peux marcher ?

– Je vais crever, Ernest, si je reste plus longtemps ici ! laisse échapper Arthur dans un sanglot.

Et, claudiquant, les deux amis rentrent quai de la Madeleine sous le ciel qui s’étoile peu à peu.

La mère Rimbe

25 août 1870

Noir. L'étoile du berger troue l'écran de la nuit sans lune et guide Ernest et Arthur qui clopinent sur le quai.

– Je te laisse ici. Ça ira ? chuchote Delahaye.

Arrivé devant la porte de l'immeuble, Arthur se redresse tant bien que mal et adresse à son ami un semblant de sourire. Il entre. Ses mains tâtonnent dans la cage d'escalier et il se hisse jusqu'au premier étage. Il a l'impression que son corps se déchire à chaque marche gravie. « Ces imbéciles ont dû me fêler une côte. Quelle guigne ! On verra bien demain au réveil. D'ici là, il s'agit d'être le plus discret possible... » Hélas, le plancher craque comme si les lattes allaient se briser sous son pas, la clé dans la serrure cliquette affreusement, les gonds couinent, brisant le silence. À peine la porte est-elle ouverte que la silhouette raide de Vitalie assise sur le fauteuil de l'entrée se dessine dans l'obscurité. Éclairée par une faible bougie de suif, elle ressemble à une vieille poupée abandonnée.

– Suis-moi immédiatement, articule-t-elle d'une voix rauque.

Les mains dans les poches, Arthur lui obéit sans dire un mot. « Je ne suis pas encore couché, se dit-il. Il va falloir se taper la crise de la mère Rimbe... Pourvu que ça aille vite... »

La cuisine est si bien rangée qu'elle semble n'avoir jamais été habitée. Vitalie allume un chandelier et le pose sur la table.

– Ferme la porte, ton frère et tes sœurs dorment, eux.

Arthur obtempère lentement : chaque mouvement lui demande un effort démesuré. D'abord comme étouffée, la douleur s'est à présent réveillée et la simple fermeture de la targette le fait grimacer. Il se retourne pour faire face à sa mère tout en remettant les mains dans ses poches avec nonchalance.

– Assieds-toi ici, lui ordonne-t-elle en tirant une chaise. Et enlève tes mains de ton pantalon ! C'est insupportable ! Je ne t'ai pas élevé ainsi ! À prendre cette attitude obscène, à soutenir avec insolence le regard de ceux à qui tu dois le respect ! Je ne t'ai pas non plus appris à découcher ! Tu es ici

chez *moi*, tu entends, chez *MOI*. La loi c'est moi, et toi tu obéis. C'est bien compris ?

– Oui, Mère, lâche sans conviction Rimbaud qui s'est installé tant bien que mal sur la chaise en allongeant les jambes pour soulager sa côte endolorie.

– Assieds-toi tout droit ! Immédiatement ! hurle Vitalie.

– Mais... J'ai...

– Tais-toi ! Pas de provocation ! Tais-toi et écoute. Pour la dernière fois, tout cela est fini. Finies, les visites dans la chambre de ce... de cet Izambard de malheur. Je me suis arrangée avec sa logeuse qui est venue me voir cet après-midi après ton passage. Elle m'a humiliée avec ses sales allusions et ses remarques déplacées sur ce que devrait être une bonne éducation. Finies, les lectures salaces et révolutionnaires. Fini, Hugo, fini, Baudelaire ! Ce sont des fous, des repris de justice et des syphilitiques ! Si tu veux lire, lis donc ça ! lui crache-t-elle en lançant sur la table une grosse Bible à la reliure vert chou. Finies, les illusions poétiques. Tu n'es pas un artiste et le génie est une invention de riches et de rentiers. Toi, tu dois travailler et tu resteras dans le droit chemin. De gré ou de force ! Sinon...

– Sinon ? l'interrompt Arthur qui se lève brusquement malgré la douleur qui lui vrille la cage thoracique.

Dans la pénombre, son visage paraît coupé en deux. L'œil bleu s'est durci, glacial, et il fixe insolemment Vitalie. L'ombre mange tout le reste de sa figure qui n'a plus rien de l'enfance. La mère hésite un instant, troublée par cette vision étrange. Son fils serait-il à ce point devenu un inconnu ? Un monstre ? Où est donc passé l'ange aux boucles blondes si sage qui sautait sur ses genoux et lui récitait des pages entières de Corneille ? La tendresse a fui avec leurs espoirs de bonheur. Mais la colère de Vitalie ne s'éteint pas aussi facilement. Elle n'a d'égale que la révolte de son fils. Elle se ressaisit, furibonde :

– Sinon ? Sinon ? Tu n'auras plus un sou et je t'enfermerai au pain et à l'eau jusqu'à ce que la raison te revienne !

Un énorme éclat de rire l'interrompt. Malgré la douleur, Arthur est secoué par un immense fou rire démoniaque que les cris de sa mère ne parviennent pas à faire étouffer.

– Ah ! Ah ! Plus un sou ? Ah ! Ah ! Mais tu ne me donnes jamais rien ! Enfermé ? Ah ! Ah ! Mais tu ne vois pas que je suis déjà en prison ? Quant

au pain ! Ma pauvre Mère ! Ça me changera du chou et des navets infects que tu nous sers à la semaine ! Ah ! Ah ! Ah !

Folle de rage, Vitalie s'avance vers lui et le gifle avec une rage incroyable. Un cri strident s'élève alors et les tétanise.

– Assez ! Assez ! Arrêtez ou j'appelle la garde !

La petite Isabelle vient de faire irruption dans la pièce en chemise de nuit. Dans l'entrebâillement de la porte, les têtes de Frédéric et de sa sœur Talie observent le désastre, hébétées.

– S'il vous plaît... arrêtez... s'il vous plaît... gémit Isabelle en pleurs.

La colère d'Arthur retombe instantanément et il s'approche maladroitement de sa petite sœur pour la consoler.

– Ce n'est rien, Mimosa, ce n'est rien.

Mais il en faut davantage pour calmer Vitalie, toujours hors d'elle.

– Non ! hurle-t-elle à présent sans retenue. Ce n'est pas rien ! Ton frère brise mes rêves et, avec eux, l'honneur de notre famille. C'est un gredin et un bon à rien ! Regardez et écoutez !

Le visage défiguré par la fureur, elle vient de sortir de son tablier un petit cahier bleu qu'Arthur reconnaît immédiatement. C'est celui où il recopie ses poèmes et qu'il projette d'envoyer aux maîtres du Parnasse à Paris.

– Tu as fouillé dans mes affaires ! crie-t-il d'une voix suraiguë.

– Ta chambre, c'est aussi chez *moi*. Tu n'as pas encore compris ? J'ai *tous* les droits !

Et ouvrant au hasard le carnet, elle lit sur un ton de moquerie atroce :

*Ce sont des médailles argentées, noirs et blancs,
De la nacre et du jais aux reflets scintillants ;
Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,
Ayant trois mots gravés en or : « À NOTRE MÈRE »*

– Pauvre petit orphelin qui n'aime que sa mère morte ! Mais non ! Je ne suis pas morte. Je suis vivante et tu ne m'as pas encore tuée ! s'exaspère Vitalie en arrachant une à une les pages pour les jeter dans la cheminée éteinte.

Isabelle s'est réfugiée, tremblante, dans les bras d'Arthur, paralysé, qui assiste impuissant au carnage. Tour à tour, il regarde « la bouche d'ombre » de Vitalie qui vomit ses précieux vers et le petit corps de sa sœur secoué de spasmes. Cela n'en finit pas.

– Et ça ? Écoutez donc le grand poète, mes enfants !

*Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,
Étale fièrement l’or de ses larges seins
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire !*

« Ça nous change des vers latins ! Comment oses-tu écrire de telles horreurs ? Tu veux gagner le premier prix des bordels parisiens ?

La bouche crache, crache, crache sans discontinuer la haine. Elle est ignoble.

– Tais-toi, vocifère Arthur. Tais-toi ou... je me tue.

Rimbaud a repoussé fermement Isabelle, pétrifiée de terreur, et fait face à sa mère.

– Je sais maintenant pourquoi Papa est parti, dit-il d’une voix glaçante.

– Il est MORT ! MORT ! gémit Vitalie, vacillante.

– Tu mens ! Comme toujours, tu mens ! Il a fui ! Ailleurs ! Et je ferai comme lui.

Arthur ramasse les feuillets lâchés par sa mère et sort de la cuisine en bousculant Frédéric. On entend son pas dans l’entrée puis dans l’escalier qui monte au grenier. Une porte s’ouvre puis claque. Et un hurlement affreux résonne dans tout l’immeuble :

– MERDE ! Tu entends, la Vieille ? MERDE !

*

Il est minuit passé. Dans la cuisine, la dernière bougie du chandelier se meurt. Un petit fantôme blanc ramasse sans bruit les pages d’écolier dispersées dans le foyer mort et va attendre l’aube en sanglotant dans son lit.

Le trésor du grenier

26 août 1870

Rose. Un rayon de soleil passe par l'œil-de-bœuf du grenier et caresse la joue d'Arthur. L'adolescent a fini par s'endormir à même le sol, le visage baigné de larmes. Autour de lui, les feuillets épars de ses poèmes reposent dans la poussière. Arthur tente de se rendormir en glissant son nez dans sa chemise, mais le soleil est décidément trop joueur et lui pique les yeux avec obstination. Au travers de ses longs cils, l'adolescent distingue la forme massive de quelques meubles et les grandes lignes des poutres de la charpente. La lumière tombe du toit en gouttelettes et fait un tourbillon avec les particules de poussière. Arthur s'étire de tout son long et s'assied en bâillant. Sa côte ne lui fait presque plus mal. Un instant, il essaie d'attraper le rayon puis souffle dessus pour créer de minuscules tempêtes dans les grains poudreux. Il entend au loin la cloche d'une église qui sonne 8 heures. En bas, ils doivent tous être déjà levés, débarbouillés et habillés pour une nouvelle morne journée. Arthur n'a aucun regret concernant la scène avec Vitalie : ici il est seul et peut rêver à sa guise. Quelle aubaine !

Il jette un coup d'œil circulaire sur le grenier. Voilà bien longtemps qu'il n'y était venu. La dernière fois, il devait avoir sept ans et Frédéric huit. Ils avaient joué à cache-cache comme des fous jusqu'à ce que Vitalie vienne une fois de plus gâcher leur joie. Aujourd'hui en tout cas, elle ne semble pas vouloir le déloger ; elle a en effet déposé, au bas de la porte d'entrée, un morceau de pain et de quoi boire. Le tout est accompagné de la grosse Bible afin qu'il puisse méditer ses « fautes ». « Tant mieux, se dit-il sans même se donner la peine de vérifier si le verrou a été tiré. Je vais enfin être tranquille. » Tout en grignotant le pain, Arthur commence à fureter dans la pénombre de la vaste soupente traversée de part en part par d'énormes solives.

Un vieux buffet délabré attire son regard ; une de ses portes ouvragées lui semble dire d'approcher. Arthur se baisse et passe distraitemment le doigt sur la décoration sculptée : c'est une scène de chasse. Un lièvre et un cerf affolés fuient des chasseurs accompagnés de chiens furieux. L'adolescent

rêve un instant devant la curée : les proies vont être rattrapées et achevées. Tout est figé dans une fuite immobile. Arthur ouvre le battant qui bâille et commence à fouiller dans les affaires entassées pêle-mêle. Des vieux chiffons jaunis, des dentelles fripées aussi fines que des toiles d'araignée, des mouchoirs à carreaux débordent de boîtes en carton mal fermées par de la grosse ficelle. Rimbaud les sort une à une et les pose sur le sol, avide d'un trésor plus extraordinaire. Il espère dénicher quelque livre interdit et mis à l'index au fond du meuble par un adulte pudibond. Un livre qui lui permettrait de passer la journée qui s'annonce longue et qui lui éviterait de se rabattre sur la Bible dont il connaît déjà chaque verset et chaque maigre enluminure. Mais, hélas, la main qui tâtonne ne sent rien qui s'apparenterait à une reliure ou même à du papier. Elle ne trouve que de vieux jouets cassés et de la vaisselle ébréchée.

Arthur s'attaque à l'autre côté du buffet et, soudain, son visage s'illumine. Dissimulée derrière une pile d'assiettes, une grosse boîte vert sombre l'intrigue. Il l'extraît du meuble et reconnaît sur l'étiquette du couvercle le nom calligraphié de sa mère. Il est là le trésor ! Il en est sûr ! La boîte est lourde, pleine de promesses. Arthur la porte au milieu de la pièce et la place juste sous le puits de lumière. Il se frotte les mains de plaisir et ôte le couvercle.

Le sourire sur son visage se fige. Une fois encore, c'est raté ! Il n'y a que du vieux linge et pas un seul livre. « Évidemment, râle Arthur, Vitalie n'a aucun secret. Comment ai-je pu imaginer qu'elle pouvait lire des choses interdites ? Elle est aussi lisse et triste qu'un missel. » Et pourtant... l'adolescent sort un vêtement dont l'allure le surprend. C'est une veste d'homme en feutre sombre avec des attaches dorées et une petite médaille orange et verte fixée sur le devant. C'est l'uniforme de son père ! Les mains d'Arthur tremblent d'émotion et ses yeux se brouillent soudain. Son père ! Il était là ! Là-haut, juste au-dessus de sa chambre ! Ému, Rimbaud fourrage rapidement dans la boîte : et s'il y avait une photographie ? Pour qu'il mette enfin un visage sur cette absence. Mais il n'y a que du papier de soie et un petit coffre de bois peint fermé à clé. Arthur le retourne dans tous les sens. Il ne ressemble à rien qu'il ait vu dans l'appartement de Vitalie. Des motifs rouges, verts et orange s'entremêlent pour dessiner des étoiles et des fleurs. Arthur en est certain : ce style est oriental, le coffre vient d'Algérie. Il a appartenu à son père ! Le trésor est là... enfermé au creux de ces entrelacs sinueux, venu du désert et dormant au grenier depuis des années. Mais la

serrure ne cède pas et Arthur a beau chercher partout, il n'y a pas de clé. Vitalie a dû la garder avec elle ou bien la perdre comme elle a voulu perdre le souvenir de son mari. Arthur s'énerve ; son regard parcourt le grenier pour trouver un outil qui l'aiderait à forcer le verrou. Rien. violemment, il ouvre tous les tiroirs du buffet et pousse un cri de joie. Il découvre, parmi des couverts en argent, un vieux couteau émoussé. Il insère la lame dans la fente du couvercle du coffre et le fait sauter d'un geste sec. Arthur ferme les yeux et se saisit de la veste de son père pour la revêtir. L'odeur de renfermé a pour lui le fumet de l'Orient. La vareuse est bien trop grande pour lui, mais il s'en emmitoufle malgré la chaleur. Debout sous la lumière qui poudroie, l'adolescent, blotti dans le costume d'un géant, savoure le moment de retrouvailles imaginaires. Il s'agenouille et ouvre enfin les yeux.

Un à un, il sort avec délicatesse les souvenirs d'un amour enfui : une couronne de mariée aux fleurs séchées, une mèche de cheveux noir jais liés par un ruban bleu, une petite rose des sables et une carte postale. Avant de la lire, Arthur contemple longuement la photographie au recto. Au premier plan, six hommes en uniforme, pantalon bouffant, veste cintrée et fusil à l'épaule, fixent l'objectif avec un air fier. Derrière eux se dessine l'échine d'une grande montagne qui plonge dans la mer. Arthur se mord la lèvre : lequel de ces soldats est son père ? Où est donc Frédéric Rimbaud ? Il est incapable de le reconnaître ! Il a oublié le visage de son père ! Comme Isabelle et comme Vitalie peut-être. Arthur scrute en vain les traits presque semblables des hommes. La photo est un peu floue et elle a jauni. Ils ont tous le même regard, la même moustache fine, le même costume. Comment distinguer l'absent ? Le héros ou le fuyard ? « Pourquoi nous as-tu abandonnés ? » murmure l'adolescent qui sent la colère monter en lui. Il retourne la carte et déchiffre une écriture élégante.

« Ma sage Vitalie,

J'espère que toi et les enfants allez bien et que tu as bien reçu mon dernier envoi. Il y a de l'argent pour acheter des robes aux filles et des livres aux garçons. Pour toi, voici une rose des sables que tu trouveras dans le colis. Je l'ai ramassée au cœur du désert où nous avons établi le campement. La vie est dure mais elle me convient parfaitement. Il fait très chaud le jour et il n'y a presque jamais d'ombre. La nuit en revanche la température descend très bas et cela me rappelle un peu les hivers des Ardennes. Les tribus insoumises nous attaquent souvent et il nous faut être

vigilants. Je sais que la vie est difficile aussi pour toi mais j'ai la certitude que tu élèveras parfaitement les enfants – en tout cas bien mieux que moi. Tu es solide, intelligente et courageuse. Je ne te méritais pas, Vitalie.

Peut-être un jour me pardonneras-tu ce besoin invincible que j'avais de voyager, de partir loin de chez nous et de me noyer dans l'immensité du désert ? Sache en tout cas que tu auras été celle que j'ai le plus aimée. Mais l'appel de l'ailleurs a été le plus fort. Ce n'était pas ma faute.

Embrasse les enfants et aide-les à grandir pour moi.

Adieu.

Frédéric Rimbaud »

Arthur s'est assis dans la poussière. Il fait chaud dans la soupente, mais il grelotte dans la veste de son père. Il retourne la carte et considère à nouveau la photographie. Cette fois, il en est sûr : Frédéric est ce soldat à gauche qui ne fixe pas l'objectif et se détourne légèrement pour regarder plus loin, au-delà, ailleurs. Un regard qu'Arthur connaît bien puisqu'il le voit tous les matins dans sa glace au moment de la toilette.

*

Midi. Arthur a rangé les souvenirs de Frédéric et de Vitalie dans le coffre et il a replié la veste du soldat disparu. Du trésor, il n'a conservé que la carte qu'il ne parvient pas encore à abandonner. Il s'approche de la Bible et s'en saisit. Il monte sur une des solives et s'y installe du mieux qu'il peut en se servant du livre comme pupitre. Entre les mots de Frédéric et l'adresse de Vitalie, il reste encore un petit espace. Il trouve une mine de crayon dans sa poche et il écrit :

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

Les mots s'empressent entre le tampon de la poste et le bord de la carte. Ils s'échappent de la tête d'Arthur et ne savent plus où se poser. L'adolescent retourne à la hâte la photographie et continue en suivant la ligne sombre que la montagne trace entre la mer et l'horizon.

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la nature, – heureux comme avec une femme.*

L'angélus sonne dans la lumière qui se meurt. La pénombre noie les meubles du grenier. Arthur est redescendu de son perchoir et la carte postale a rejoint la couronne de fleurs et la rose des sables dans le coffre des amours évanouies. Les secrets de Vitalie Rimbaud sont à nouveau enfouis dans leur nid de dentelles fanées, bien cachés derrière la scène de chasse du buffet. Arthur attend paisiblement que sa geôlière vienne le chercher. Celle-ci arrive à l'heure précise du repas. Cliquetis de la clé, silence lourd et regard fuyant.

– Il est temps de manger, annonce la voix monocorde.

Et l'adolescent suit sa mère si petite et grise dans l'escalier : chaque marche l'enfonce davantage ici-bas.

Préparatifs

28 août 1870

Vermillon. Le dessin d'un rouge-gorge apparaît au fond du bol de lait chaud qu'Arthur vide d'une traite. Du revers de sa manche, il essuie la moustache que la crème a laissée sur sa lèvre. Vitalie fronce les sourcils, prête à lui faire une remarque, puis elle se ravise. Depuis la crise d'il y a deux jours, son fils semble faire des efforts pour se conformer aux règles de la maison. Il se lève tôt et s'associe sans trop de mauvaise grâce aux tâches ménagères. Il sort davantage de son mutisme pendant les repas et daigne partager les conversations familiales qu'il ignorait depuis des mois avec un mépris souverain. Vitalie ne sait pas encore s'il faut se réjouir d'un tel changement, mais elle espère que la journée de réflexion dans le grenier a remis du plomb dans la tête de son enfant. Il retournera donc au collège bien sagement dans quelques semaines. Il obtiendra tous les prix et continuera ses études, fera peut-être son droit pour devenir avoué. Et qui sait ? Il sera un jour notaire s'il parvient à se rendre indispensable à celui qui l'emploiera et lui confiera un jour son étude... Mais pour cela, il faudra savoir attendre et Arthur est si impatient ! Il lui faudra aussi conquérir à la seule force de son talent, mais aussi de son obéissance, ce que d'autres possèdent par le privilège de leur naissance. Or, le tempérament du garçon a tout pour irriter les bourgeois. Chaque fois qu'elle croise le regard clair et franc de son fils, Vitalie sait qu'il ne fera jamais le dos rond et restera toujours rétif à toute forme de servilité. Elle sait qu'Arthur est trop libre, trop révolté, trop grand pour se satisfaire du placard étrié que la société voudra bien lui abandonner en échange de son allégeance. Et comme elle comprend son fils ! Combien chaque ordre qu'elle lui donne, chaque brimade qu'elle lui impose au nom de son avenir, la déchirent en secret. Comme elle l'aimerait parfois plus souple et moins doué : ce serait plus facile. Mais Arthur est différent. Elle l'a toujours su. Dans son ventre, l'enfant tambourinait comme s'il voulait s'échapper. Petit, il restait immobile, parfois des heures durant, extraordinairement concentré sur un insecte ou une plante dont il retenait avec enthousiasme le nom savant.

Ensuite, il avait appris le latin comme d'autres des comptines. Il avait écrit de longs poèmes là où ses camarades démêlaient avec peine les difficultés du passé simple. Si différent, si beau, si ombrageux,... Arthur a tout pour réussir et, pourtant, il risque de se perdre tant sa fascination pour l'Absolu est vertigineuse. Vitalie doit protéger son fils de l'abîme, malgré lui et malgré elle. Quitte à passer pour une mégère ou un spadassin en jupon.

Arthur achève son petit déjeuner et se tourne vers sa mère.

– As-tu besoin de moi ce matin ?

Vitalie hésite puis décide de lâcher un peu la bride.

– Non. Tu es... libre.

Le jeune garçon lève un sourcil étonné ou ironique. Vitalie ne saurait dire.

– Parfait. Alors je vais faire une course en ville et je reviens aussitôt, répond Arthur en se dirigeant vers sa chambre. Il en ressort peu après avec une besace sur l'épaule et il dévale l'escalier.

Son pas pressé ne se ralentit qu'aux abords de la vitrine du seul libraire de Charleville. Après avoir jeté un œil sur les livres de Charles Dickens exposés dans la vitrine, Arthur fait tinter la clochette de la boutique. Le visage rond du libraire s'éclaire derrière ses bécicles dorées. Ses petits yeux brillent de gentillesse.

– Arthur ! Quelle joie de vous revoir ! Venez voir mes dernières trouvailles que, j'en suis sûr, vous allez apprécier en connaisseur.

Arthur sourit, vaguement flatté. Izambard et M. Charlet, le libraire, sont les seuls adultes à oublier qu'il n'est encore qu'un garçon de seize ans quand ils discutent littérature à égalité avec lui. Ici, il a l'impression d'être vraiment pris au sérieux. On écoute ses avis et on recherche même ses conseils. Ici, les débats sont libres : si Charlet vend le journal conservateur *La Charge* pour faire plaisir aux notables de la ville, il propose aussi à des lecteurs plus critiques la prose du *Rappel* fondé par Hugo. C'est dans sa boutique qu'Arthur a découvert les textes du philosophe Marx et des socialistes français. C'est aussi grâce à Charlet qu'il a dévoré les romans passionnants et sombres de Barbey d'Aurevilly tout comme la première édition à présent interdite de *Madame Bovary* de Flaubert...

– Venez, Arthur ! J'ai quelque chose qui vient tout juste d'arriver de Paris et qui va vous intéresser. Tenez ! Cela s'appelle *Les Fêtes Galantes*. L'auteur en est le jeune Paul Verlaine qui fait partie du Parnasse que vous aimez tant. Lisez ! s'exclame Charlet en lui tendant un petit recueil, l'air

réjouit. Arthur le prend avec précaution et le parcourt au hasard. Ses yeux accrochent des lambeaux de vers : « *Dans le vieux parc solitaire et glacé, Deux formes ont tout à l'heure passé.* »¹ Aussitôt, une petite musique l'enlève et le transporte loin de Charleville dans une nature mélancolique.

– C'est beau n'est-ce pas, Arthur ? lui demande Charlet en lui touchant doucement le bras. Arthur sursaute.

– C'est magnifique, monsieur Charlet. Magnifique ! répond Arthur, subjugué.

– Alors, si cela vous plaît, je vous le prête ! dit Charlet en clignant de l'œil.

– Merci monsieur, mais aujourd'hui je ne suis pas venu pour cela, dit Arthur en ouvrant sa besace.

Il en sort cinq gros volumes liés ensemble par un ruban doré : les prix d'excellence reçus au début de l'été.

– Combien... combien m'en donneriez-vous ? demande Rimbaud, les yeux fixés sur le sol.

– Mais ? Arthur ! Ce sont vos récompenses ? Êtes-vous sûr de ne pas vouloir les conserver ? Quelle folie vous prend, mon enfant ?

– J'en suis certain, reprend Rimbaud d'une voix ferme. J'ai lu tous ces livres et j'ai... j'ai... besoin d'argent.

– Soit ! Mais votre mère est-elle au courant de votre démarche ? Et sans être indiscret, que voulez-vous faire de la somme obtenue ? Vous n'êtes pas en difficulté au moins ? Je connais votre pudeur et celle de Mme Rimbaud...

– Non. N'ayez crainte. Nous n'avons pas de dettes. Jamais. J'ai seulement *absolument* besoin de cet argent pour moi.

Arthur hésite puis il se lance :

– Je veux aller à Paris avant la rentrée pour tenter d'y rencontrer M. de Banville à qui j'ai déjà envoyé des poèmes. Je reviendrai aussitôt après, le temps de me faire connaître et d'apprendre à son contact. Aidez-moi, s'il vous plaît ! supplie Arthur, le regard noyé.

Charlet se tait. Ses petits yeux scrutent l'adolescent timide qui remet son destin entre ses mains. Il considère tour à tour les piles de livres de la boutique et ce garçon brillant et emprunté qu'il imagine, errant dans les rues de la capitale à la recherche de la maison du maître du Parnasse. Quel rêve ! Quelle illusion ! Que doit-il faire ? Céder à la folie douce mais peut-être dangereuse de cet enfant illuminé et l'aider à se fourvoyer ? Ou bien le faire

brutalement redescendre sur terre et le raccompagner chez sa mère en lui faisant la morale ? Charlet a lu les textes du petit : ils sont beaux assurément, mais qui les lira dans l'énorme fourneau littéraire de Paris ? Banville a d'autres élèves à pousser dans les revues. Que pèsera Arthur dans la balance terrible de la critique et du monde des lettres ? Pourtant, Charlet ne peut s'empêcher d'observer l'ange ébouriffé qui lui avait un jour montré un quatrain frais et si nouveau :

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans
Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
On va sous les tilleuls verts de la promenade.*

Charlet se redresse avec brusquerie. Il regarde tous ces livres qui l'entourent et qui dorment depuis vingt-cinq ans en attendant le lecteur qui voudra bien les réveiller et surtout les aimer. Il songe à ces petits bourgeois qui, chaque jour, viennent un peu moins nombreux dans sa boutique, ces « assis » comme les appelle justement Rimbaud, qui dédaignent la poésie et les romans pour leur préférer des manuels pour apprendre à se soigner soi-même ou jardiner grâce à la science moderne. Que vend-il, lui, à Charleville, sinon des missels et des dictionnaires ? Était-ce cela son rêve quand il avait dix-sept ans ? Abreuver le bon bourgeois de contentement dominical et de progrès en dix leçons ? De quel droit empêcherait-il cet enfant aux yeux outremer de tenter sa chance ailleurs ? De quel droit lui rognerait-il les ailes alors que la vie va s'en charger sans pitié ? Alors, de rage et d'espoir mêlés, Charlet prend la pile des livres apportés par Arthur et les jette derrière son comptoir. Il ouvre le porte-monnaie en laine qui lui sert de caisse et en sort dix sous.

– Tiens ! dit le libraire en le tutoyant soudainement. Je ne peux pas faire davantage, les livres, aujourd'hui, cela ne vaut plus rien. Il vaudrait mieux faire du commerce dans les colonies si tu veux gagner des lingots ! Garde aussi le Verlaine, je te le donne et envoie-lui tes poèmes la prochaine fois. Il te lira peut-être mieux que Banville, poursuit-il en raccompagnant Arthur un peu éberlué. Bonne chance, mon garçon. Ne te perds pas dans Paris, Petit Poucet, lui souffle le vieil homme en lui serrant énergiquement la main.

*

Longtemps, Arthur reste sur le trottoir à regarder s'agiter l'ombre du libraire au fond de sa boutique. Puis, la besace vide et la tête remplie d'espoirs, l'adolescent s'en retourne vers le quai de la Madeleine, tenant dans son poing serré les deniers du rêve.

¹ Paul Verlaine, *Fêtes Galantes*, « Colloque sentimental ».

L'évasion

29 août 1870

Violet. La ligne du ciel se colore vaguement et chasse la nuit. Arthur s'est levé en silence pour jeter un peu au hasard quelques affaires dans son sac. Il sort de sa chambre sur la pointe des pieds ; Frédéric dort comme une tombe. Pour une fois, les lames du plancher lui sont favorables : aucune ne crie sous son pas léger et il arrive sans bruit jusqu'à la porte d'entrée. Les gonds de celle-ci sont également complices : ils pivotent sans heurt ni grincement. Pauvre Vitalie qui a dû les huiler hier ! Elle ignorait qu'elle allait favoriser l'évasion de son fils. Avec des précautions infinies, Arthur referme le battant et s'apprête à descendre les escaliers. Mais il s'arrête tout net.

Deux billes rondes le fixent dans l'obscurité.

– Alors ? Ça y est, tu pars ? Tu vas voir M. de Binville ? chuchote la petite voix d'Isabelle.

Arthur pousse un soupir de soulagement et s'approche de sa petite sœur, accroupie sur la première marche de l'escalier qui mène à l'étage. Emmitouflée dans sa chemise de nuit et le visage perdu dans ses grosses boucles claires, elle ressemble à une mésange tombée du nid.

– Banville, Mimosa, M. de Banville, lui répond Arthur d'un air faussement sévère. Oui, je pars à Paris mais, je te le jure, je reviendrai très vite et je te rapporterai une surprise.

Les yeux de la petite pétillent dans la nuit tandis que sa menotte froide cherche celle de son frère.

– Tu me raconteras ? Tu me ramèneras un petit cadeau ?

Arthur serre fort la main de sa sœur et il embrasse le plus tendrement possible sa joue frémissante.

*

Dehors, l'air est vif et annonce l'automne. Le long du quai de la Meuse, des canards piaillent et répondent aux premiers chants des coqs. Plus loin, vers le bas de la ville, Arthur distingue les petites lumières des maisons

ouvrières. Un filet de fumée s'échappe de quelques cheminées. Il en est déjà qui vont travailler et qui croisent les silhouettes fatiguées de ceux qui rentrent se coucher, ivres de bières et de filles. Arthur respire un grand coup : il aime savourer l'atmosphère de la nuit qui s'attarde et celle du matin qui se lève. La vraie vie est là, se dit-il avec exaltation : chez ces hommes à la peine ou à la joie et dans la nature libre qui palpite ! Il presse à présent le pas et se dirige vers la gare. S'il cherche à fixer dans sa mémoire le paysage des berges de la Meuse et du quartier pauvre qui le borde, les murs gris de Charleville, ses façades bouchées et ses portes toujours closes sur le vide ne lui manqueront pas. « Adieu, l'enfer et la bêtise crasse ! » jubile l'adolescent à chaque rue dépassée. « Adieu, affreuse église écrasée par son clocher prétentieux ! Adieu, M. le curé si grossier et imbu de lui-même ! Adieu, les assis et les frileux, adieu, Charleville chef-lieu de l'idiotie provinciale ! Je vous dis MERDE à tous ! » chantonne Arthur, euphorique.

Bientôt, la façade de la gare apparaît au bout de l'avenue : belle rangée d'arbres taillés, portes et fenêtres vitrées donnant sur un hall nouvellement paré de fresques peintes à la gloire de l'Empereur. On peut y admirer, dans un style pompier, Napoléon III en costume militaire montrant d'un doigt conquérant la frontière prussienne. Derrière lui se masse une troupe de fantassins hardis et impétueux, prêts à en découdre avec l'ennemi ancestral. « Vaste programme ! » soupire Arthur qui se dirige vers le guichet, se frayant son chemin au milieu d'un groupe de pioupious mal réveillés.

– Bonjour, monsieur, un billet pour aller à Paris, s'il vous plaît.

Arthur ne récolte que le regard soupçonneux du guichetier à casquette.

– Quel âge as-tu, mon garçon ?

– Dix-huit ans, répond Rimbaud avec aplomb. Je vais rejoindre mon oncle pour travailler avec lui dans son négoce de vins....

Le guichetier lève un sourcil perplexe, mais finit par détacher un coupon rose d'un carnet. Il le tend à l'adolescent :

– C'est treize francs.

Arthur devient soudain blême et déplie lentement les doigts de la main dans laquelle il garde tout son argent.

– Treize francs ! Mais je n'en ai que huit ! balbutie-t-il.

– Pour aller jusqu'au terminus, c'est treize francs tout rond et pas un centime de moins. Pour huit francs, tu peux aller jusqu'à Charleroi et ensuite tu descendras et tu continueras à pied. À dix-huit ans, on peut

marcher, pas vrai ? On est fort et énergique. On peut même être soldat et partir à la guerre à dix-huit ans.

Arthur se mord la lèvre en rougissant. Dans la paume de sa main tendue, les huit petites pièces du libraire lui semblent à présent si dérisoires ! Mais il ne peut renoncer si près du but ! « Pas question de rentrer chez Vitalie ! Pas question de rester à Charleville ! » rumine-t-il.

Rimbaud lève son regard clair vers l'employé et annonce avec fermeté :

– Vous avez raison ! Je marcherai à partir de la gare de Charleroi. Donnez-moi donc un billet pour huit francs.

L'argent disparaît dans la caisse en échange du billet pour la liberté. Arthur n'a désormais plus un sou en poche et, à partir de Charleroi, ce sera l'inconnu. Après tout, ce n'est pas pour lui déplaire. En attendant le train de 8 heures 30, il se promène dans la gare et s'emplit de sensations, de choses vues et entendues, et d'odeurs qui pour lui ont toute la saveur de l'étrangeté. Le groupe de pioupious s'est maintenant assis contre le mur du quai principal et déballe en riant le casse-croûte du matin. Les soldats qui vont bientôt rejoindre la frontière n'ont pas l'air inquiets de leur sort : ils comparent leur pitance et échangent joyeusement du fromage et du saucisson. Plus loin, quelques familles sont assises sur des bancs à côté de leurs bagages entassés sur des chariots. Les hommes sortent régulièrement d'un air agacé leur montre à gousset pour vérifier l'heure qui court. Les femmes discutent à voix basse de leur prochaine visite à la capitale. À plusieurs reprises, Arthur distingue, dans les conversations volées, le mot inquiétant « guerre » accolé à ceux de « patrie » et de « victoire ». L'atmosphère se teinte d'impatience et de crainte. Sur le bord du quai, deux hommes en uniforme conversent : les contrôleurs.

– On dit qu'à Paris il y a des émeutes du côté de la Villette. Le peuple ne veut pas aller casser sa pipe pour l'Empereur et réclame du pain, déclare le premier.

– Moi je préfère la guerre à la révolution, s'exclame fortement le second.

Ils s'arrêtent quand Rimbaud passe à côté d'eux, le nez en l'air et le sourire aux lèvres.

– Il est bien jeune pour voyager seul, ce minot. Il faudra l'avoir à l'œil au cas où il resquillerait.

Bientôt, la locomotive s'annonce à l'horizon dans un nuage de fumée bleue. Le train entre peu après en gare dans un sifflement strident. Tout le monde se presse vers les wagons. On ouvre les fenêtres pour faire passer les

malles et les valises. Ceux qui restent essuient une larme ou agitent un mouchoir. Les pioupious tentent un chant d'adieu, mais la cohue est trop forte et les notes se brisent sur les jets de vapeur et les cris du chef de gare. Arthur, compressé par les voyageurs, touche à peine les marches du wagon et se retrouve, tout surpris, dans le couloir d'un compartiment. Il s'assied sur un siège en bois près d'une fenêtre. Au prix de son billet, il n'a droit qu'à la seconde classe : autour de lui, les jeunes recrues s'installent et casent leur paquetage. Ça plaisante et ça crie. On le pousse « Pardon ! », et on le cogne un peu, « Excuse-moi, mon gars ! ». On se tasse tant bien que mal tandis que le chef de gare ferme les portes et siffle le départ. Lentement, le train s'ébranle et quitte Charleville.

Collé contre la vitre au point d'y écraser le nez, Arthur est fasciné par le paysage qui défile. La vitesse lui semble incroyable ! Les rails brillent au soleil et, lorsqu'il les fixe longuement, Arthur ne sait plus s'il avance ou s'il recule. Les villages se succèdent, minuscules tas de maisons et de fermes agglutinées à l'horizon : bercé par le roulis du train, l'adolescent s' imagine être un géant perdu dans un pays de lilliputiens. Autour de lui, les pioupious se sont peu à peu endormis en se servant de leurs sacs comme d'un oreiller. La bouche ouverte et le corps abandonné, ils ont tous l'air d'enfants perdus dans des costumes trop grands pour eux. Leur visage est lisse, sans expression, et si leurs membres ne s'agitaient parfois de quelque soubresaut, on pourrait les croire morts, décimés sur un champ de bataille. Oppressé par cette étrange vision, Arthur décide de se lever et part en exploration du côté des premières classes. Si on l'arrête, il dira, avec l'air perdu du jeune provincial qui prend pour la première fois le train, qu'il s'est égaré.

Il enjambe les bardas des soldats et change de compartiment. Dans les premières, le confort est tout autre : plus de bancs, mais des sièges individuels avec des accoudoirs et un revêtement de tissu. Les voyageurs ont aussi une autre mine : un couple s'est mis à son aise et a déplié sur ses genoux un torchon brodé pour déjeuner. Il s'empiffre de viande froide et de pain blanc. L'homme dévore des œufs en gelée et sa femme engloutit une cuisse de poulet bien charnue. Ici, pas de risque d'émeute de la faim : les gilets des hommes craquent d'embonpoint tandis que le bustier des femmes pigeonne comme au cabaret. Mais déjà le train ralentit et les banlieues de Charleroi s'annoncent. Tout a passé si vite : il est temps de descendre.

Avec regret, Arthur se dirige sur la plate-forme du wagon. Tout aurait été si simple s'il avait eu ces maudits treize francs ! Mais il est pauvre ! Et Paris est si loin. Le train entre en gare et s'arrête. La porte s'ouvre et des voyageurs descendent en bousculant Rimbaud resté planté au milieu du couloir. « Pardon ! Bougez-vous de là ! Excusez-moi ! » À présent d'autres personnes se hissent sur le marchepied et vont s'installer. Immobile et comme tétanisé, Arthur ne parvient pas à se décider. Il doit descendre ! Il n'a plus de billet. Mais son corps refuse de lui obéir et ses jambes sont comme collées au sol. Son esprit bouillonne et il a l'impression que sa tête va éclater : « Reste ! Pars ! Révolte-toi ! Obéis ! » Un vertige l'aspire violemment vers l'intérieur du wagon. C'est trop bête ! Que risque-t-il après tout ? Une amende ? Il n'a pas d'argent. Des remontrances ? Il en a l'habitude ! « On verra bien ! Vive la grande vie ! » lui souffle le vent délicieux de l'interdit. Le contrôleur siffle sur le quai et le train repart avec Arthur, exalté, à son bord. « Est-ce cela le Mal ? Quelle ivresse ! Le Mal ? Non ! C'est la liberté libre ! »

Seul le premier pas de la désobéissance compte, le reste vient plus facilement. Au lieu de retourner à sa place, discrètement, avec les soldats, Arthur choisit de s'asseoir avec les bourgeois. « À nous deux, Paris ! » songe-t-il, un sourire souverain aux lèvres, en se souvenant de Rastignac, le héros de Balzac. À nouveau le roulis des rails entame son refrain mécanique et Arthur ferme bientôt les yeux. Dans les limbes de son imagination, des visions surgissent : des ruelles étroites et sombres débouchent sur de vastes places aux façades symétriques, des mendiants sont assis dans la fange. Le nouvel opéra brille de tous ses lustres tandis que des affamés aux yeux vengeurs contemplent haineusement le défilé des voitures à cheval des Parisiens. La tête d'Arthur s'appuie doucement sur la vitre froide du wagon : l'adolescent s'endort bercé par les conversations et le bruit des roues sur les rails.

Un sifflement le réveille soudain en sursaut. Par la fenêtre, un épais nuage l'empêche de distinguer le paysage. Le train s'est arrêté. Est-ce qu'on est enfin arrivé au terminus ? Dans le brouhaha, Arthur rassemble sa veste et son sac. Peu à peu la fumée se dissipe et découvre le quai de la gare de l'Est. Dehors, des personnes courent et se jettent dans les bras les unes des autres, des soldats cherchent déjà le lieu du rassemblement, des familles se pressent vers le hall de la sortie. Arthur suit le mouvement. Les cris se mêlent aux sifflements et aux bruits des machines. Rimbaud est à la fois

perdu et fou de joie. « Paris ! Enfin ! Je touche au but ! » Parvenu au bout du couloir, il attend son tour pour descendre. Mais la queue des passagers s'immobilise. On n'avance plus, on se tasse.

– Que se passe-t-il donc ? demande une voix dans la foule.

– Contrôle des billets, s'il vous plaît ! Mesdames et messieurs les voyageurs, vos billets ! lance la voix forte d'un gaillard à moustache en costume bleu foncé.

Arthur se raidit et panique. Coincé dans la file, il n'est plus question de faire marche arrière ni de fuir. Pris dans le goulet d'étranglement du marchepied, il est acculé. Les bourgeois devant lui piétinent, satisfaits d'exhiber leur billet. Déjà, Arthur voit la casquette vermillon du chef de gare. Deux passagers et c'est son tour.

– Billet ! Jeune homme !

Arthur fait mine de chercher dans sa besace sans oser regarder le contrôleur. Fébrilement, il tâte les poches de son paletot et retourne celles de son pantalon. Rien,... évidemment. Il lève des yeux implorants vers la mine sévère de l'agent :

– Je... je... je ne comprends pas ! J'avais pourtant mon billet ! Je vous le jure ! Je l'ai perdu ! gémit-il d'une voix aiguë.

Derrière lui on commence à s'agacer et on le pousse sans ménagement.

– Dépêchons, s'il vous plaît ! Pourquoi cela n'avance plus ? Donne ton billet, voyons !

Très vite le ton monte :

– C'est un resquilleur ! Un de plus ! On va à la guerre et les jeunes feignent ! Regardez-le celui-là ! Quelle honte !

Le contrôleur tranche alors dans le vif et saisit Arthur au col :

– Ne te fatigue pas. Tu ne sais pas mentir et on m'avait prévenu à Charleville qu'il fallait t'avoir à l'œil ! Suis-moi. Pour toi, l'aventure est finie.

Avec rudesse, le colosse pousse Rimbaud et lui fait traverser le quai en courant. On s'écarte devant eux mais, bientôt, personne ne fait plus attention à l'agent et à son prisonnier. Il règne une agitation étrange dans la gare. Arthur comprend qu'il se passe quelque chose d'inhabituel.

Enfilade morne des bureaux et des guichets. Les agents au travail lèvent à peine la tête au passage de l'adolescent dépité et de son gardien. Dans l'esprit d'Arthur, les idées les plus folles se bousculent : on va prévenir sa mère ou bien Izambard ? On va le punir ou même le frapper ? Mais non ! Il

n'est encore qu'un enfant ! On va le ramener à Charleville et il en sera bon pour une bonne correction de Vitalie. Une porte s'ouvre sur une vaste salle où sont assis des hommes à la mine patibulaire.

– Va t'asseoir là-bas avec eux, lance le contrôleur et attends ton tour.

Certains sont menottés, d'autres dorment à même le sol, manifestement ivres. Arthur se glisse sans protester entre un clochard et un rustaud débraillé. Il jette autour de lui des coups d'œil furtifs. Au bout de la salle, un gendarme entouré de deux collègues est assis à un bureau. Plume à la main, il appelle les prisonniers et les interroge en notant avec soin leurs réponses. Arthur observe ses compagnons d'infortune : aucun doute, tous ne sont pas des resquilleurs de billet de train. Il y a des marginaux et des ivrognes, mais aussi des ouvriers et des travailleurs dont certains sont blessés. Tous ont des barbes de trois jours et l'air épuisé et peu avenant. Pourtant, Rimbaud s'enhardit et ose questionner son voisin :

– Excusez-moi. Savez-vous ce que nous attendons ? Pourquoi nous a-t-on mis ici ?

Un petit rire accueille sa question trop polie. Le rustaud le dévisage d'un air goguenard.

– Tu tombes mal, petit. Je ne sais pas pourquoi tu as été parqué avec nous autres. Fugue ou vol à la tire ? Mais ici on attend tous l'exil et le bagne.

L'œil bleu d'Arthur s'élargit de stupeur. L'homme poursuit :

– Il y a eu hier une échauffourée vers la Villette entre les gendarmes et des ouvriers qui en avaient assez de se tuer à la tâche pour une misère. Quand ils ont arrêté le travail à midi, les patrons, ils n'ont même pas cherché à comprendre ni à discuter, ils ont appelé la garde à cheval et ça a mal tourné ! Avec la guerre qui arrive, les esprits s'échauffent vite. Ils ont tiré dans le tas et c'est tombé comme un jour d'ouverture de la chasse. Le reste, ils l'ont embarqué et amené ici pour s'en débarrasser dans les colonies, à ce qu'on dit.

– Et vous ? Vous y étiez aussi ? demande Rimbaud.

– Non ! Et c'est bien dommage ! Ce serait à refaire.... Moi, j'étais à la taverne et j'ai bu un peu trop. Je ne me souviens de rien mais, à ce qu'on m'a dit, j'ai tout cassé, même la tête de ce foutu vendeur de piquette ! Quand je me suis réveillé, j'étais ici. La faute au destin. Tant qu'à partir en Algérie pour défricher les terres des colons, j'aurais préféré être un révolutionnaire ! Et toi, petit, tu es là pourquoi ? T'as pas une tête de brigand, et pis t'es bien jeune...

– Mon billet de train n’allait pas jusqu’au terminus... murmure Arthur, tout piteux.

– Ah ben ! On est pareils tous les deux ! La faute à pas de chance ! Peut-être qu’i z’auront pitié de toi. T’es qu’un même qui tête encore sa mère. Une bonne raclée et tu retournes à l’école !

Arthur pince ses lèvres. Il pense à Vitalie qui va tout apprendre. Quelle honte pour elle et pour la famille ! Il a beau la détester parfois, il n’a jamais voulu cela. Si elle le voyait assis là parmi les vauriens et les ivrognes, elle en mourrait. Arthur enrage surtout de s’être fait prendre si bêtement. Le voilà à nouveau prisonnier, à deux pas de Paris !

– Eh ! Le chérubin au fond à gauche ! Approche ! rugit le gendarme à son bureau.

Dans la salle, quelques rires fusent, mais tout retombe vite dans une torpeur indifférente. Arthur s’avance et se poste devant l’agent. Pas de chaise : il faut se tenir bien droit, humble, résigné, écrasé.

– Alors ? On feinte sur le prix du billet, jeune homme ? On veut se payer gratis la capitale ? remarque le gendarme sans lever les yeux de son cahier.

– Oui... enfin non... monsieur...

– Capitaine... l’interrompt vivement l’officier, qui se rengorge en prononçant son titre.

– Pardon, balbutie Arthur qui sent une colère diffuse monter en lui. J’ai égaré mon billet dans le wagon. Il y avait beaucoup de monde...

– Tatatata... le coupe le gendarme. Inutile de me servir tes sornettes. La règle, c’est la règle ; un point c’est tout. Tu crois vraiment qu’on a le temps d’écouter tes fadaises d’écolier quand les Prussiens sont à nos portes et que les révolutionnaires veulent les ouvrir grand ?

– Mais...

– Tais-toi, jeune imbécile. As-tu seulement songé à tes parents qui doivent se ronger les sangs à te chercher partout ? À ton âge, on est au collège ou aux champs. Bref, on obéit et on se tait. Quel est ton nom ?

– Rimbaud, Arthur Rimbaud.

L’officier trempe sa plume et calligraphie le nom sur le cahier des audiences. L’encre coule trop vite et elle s’étale sur la feuille en un magistral pâté. Arthur ne peut s’empêcher de laisser échapper un petit rire sarcastique. Derrière le gendarme, les deux collègues s’agitent un peu et sourient. Mais la force publique ne goûte pas vraiment la plaisanterie. L’agent lève des yeux sévères sur lui.

– Tu choisis vraiment mal ton moment pour faire l'école buissonnière et jouer les potaches.

Dans un silence pesant, il déchire la feuille et reprend sa plume que, cette fois, il maîtrise mieux. Il date, signe et sèche le tout avec un tampon buvard. Écrasé d'impuissance, Arthur a renoncé à s'expliquer. Le gendarme reprend :

– Pas le temps de m'occuper de toi. On verra plus tard. D'ici là, menez cet individu au dépôt. Cela le fera réfléchir à la prochaine fois où il aura envie de rire devant un officier. Au suivant !

« Charleville n'a donc pas l'exclusivité de la bêtise humaine », songe Arthur anéanti. Elle sévit aussi dans la capitale et lui colle aux semelles. Une heure plus tard, Rimbaud se retrouve au dépôt. Retour case départ.

Au dépôt

29 août 1870

Bleu. Le fard a coulé sur la joue creuse d'une prostituée affalée contre le mur de la pièce principale du dépôt. Quand Arthur y a été introduit par les deux gendarmes, personne ne l'a même regardé. Ivrognes et femmes de mauvaise vie, voleurs et fous, chacun semble ici perdu dans son malheur ou dans le sommeil torve des misérables. La grille de la prison provisoire se referme sur l'inquiétude de l'enfant de Charleville.

Rimbaud s'accroupit au plus près de l'ouverture et du couloir mal éclairé, n'osant pas lever les yeux sur ses compagnons de cellule, ce peuple oublié des grands dont il ne sait pas s'il est vraiment aussi bon que Victor Hugo l'a dit. Un peu effrayé, il se recroqueville en serrant sa besace sur son ventre. Puis il jette des petits coups d'œil vers le fond habité de la grande cage. Peu à peu, il s'habitue à l'obscurité et distingue des formes... humaines ? La prostituée pitoyable qu'il a aperçue tout d'abord a manifestement été battue. Son maquillage défait brouille les traits de son visage tuméfié et, autour de ses lèvres gonflées, le rouge a pris une couleur sanglante. Son regard croise celui d'Arthur : elle lui adresse un maigre sourire édenté.

– N'aie pas peur, petit, lance-t-elle d'une voix égrillarde. Approche donc ! Je vais te consoler !

La bouche s'élargit sur des chicots noirs pourris. Aussitôt Arthur baisse les yeux en rougissant. Il serre plus fort ses genoux contre sa poitrine.

– Haaa ! Regardez le mioche ! Il a les chocottes ! rigole un balafré vautre sur sa droite.

– Faut dire, la belle, que tu ne donnes pas envie avec ta gueule de vérolée !

– Trop belle pour toi et trop chère ! lui rétorque la femme avec une grimace qu'elle aimerait hautaine.

– Ça suffit ! Laissez-nous dormir et cuvez votre vin en silence ! crient des voix qui montent du fond de la pièce.

Soudain, une porte s'ouvre dans le couloir et un gendarme qui accompagne un gardien muni d'un gros trousseau de clés s'avance vers la

geôle. Deux tours et le verrou crisse. Le gardien hurle :

– Ricaud ! Lève ton cul et arrive immédiatement : le juge t'attend.

Un homme à la mine patibulaire grogne :

– Qu'il aille se faire foutre, le juge ! Je dors !

Le gendarme se rue alors sur lui en sortant de sa ceinture une sorte de matraque et le passe à tabac. Ricaud pousse des cris de bête et l'injure affreusement. Autour d'eux, certains prisonniers se sont levés et vocifèrent pour encourager le gardien :

– Allez ! Vas-y ! Massacre-le ! Tue-le ! À mort, Ricaud !

Dans son coin, Arthur est tétanisé : ça beugle de tous les côtés. Les visages de prisonniers sortis de l'ombre sont monstrueux de haine et de laideur. Alors que Ricaud se tord de douleur sous les coups aveugles, les autres se réjouissent du lynchage. Bientôt, la victime n'a plus la force de gémir et n'offre plus aucune résistance au gendarme qui le traîne dehors sous les aboiements de la foule excitée.

Clac !

Le verrou se referme et le silence retombe dans le couloir qui avale Ricaud et son bourreau.

– Amuse-toi bien avec le juge ! bave un ivrogne qui titube vers l'obscurité de la cellule.

La tension redescend aussi soudainement qu'elle est montée. Mais alors que tous regagnent leur trou, l'un des soudards s'arrête devant Arthur avec un sourire mauvais.

– Attendez, les gars ! C'est pas fini... Dis donc, petit ange ! Tu t'es trompé d'auberge ? Nous aussi, tu sais, on peut te consoler ! grince l'homme, l'air menaçant.

– Ouais ! Bonne idée ! On va s'amuser avec le chérubin ! coasse une outre à vin.

Les barreaux de la grille s'impriment dans les côtes d'Arthur tant il ramasse son corps pour se protéger. Il hurle d'effroi alors que les monstres qui s'avancent sont maintenant près de le toucher.

– Laissez-le tranquille, espèces de loques humaines, ou je m'en mêle, dit une voix profonde et imposante.

Immédiatement, les pochards s'immobilisent et s'en retournent, piteux, à leur place, visiblement inquiets. Dans le cachot, un silence de plomb s'installe. Dans un souffle, Arthur murmure un « merci » à peine audible et fixe l'ombre d'où a surgi la voix de son sauveur. La silhouette massive qu'il

n'avait pas repérée, tant elle est statique, l'intrigue. L'homme est assis, seul, au fond du cachot. Rimbaud ne voit rien du visage de celui qui semble le maître incontesté de ce monde souterrain. La pâle lumière du couloir éclaire pourtant ses mains énormes, où courent d'impressionnantes veines bleutées. Fasciné, Arthur plisse les yeux. Un bûcheron peut-être ? Ou un forgeron ? Un homme qui en tout cas a gagné sa vie à la puissance de ses mains. Se sentant davantage en sécurité, Arthur se met à rêver : quel est donc ce Titan qui lui a épargné la brutalité des souldards ? Que fait-il ici ? Il n'est pas comme les autres, une victime soumise ou un sadique du cloaque. C'est un roi. Le roi de la « profonde » ou de « la Cour des Miracles ». Un Jean Valjean ou un Vautrin. Peut-être est-il ce forgeron dont Izambard lui avait raconté qu'il avait exécuté le roi Louis XVI ? « *Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant d'ivresse et de grandeur, le front vaste et riant comme un clairon d'airain.* » Arthur n'a plus du tout peur. Il sait que l'homme, grand et fier, le protège. Il comprend que les autres lui obéissent et qu'à ses côtés leur mauvaïseté peut même s'effacer. Il lui semble à présent que le cachot est moins sombre, que la prostituée est moins laide et que son œil poché de bleu est tendre. La lumière du couloir est presque douce ; elle caresse les figures cassées des damnés de la terre. « *Le Peuple n'est plus une putain* », songe Arthur, ébloui. Les souldards même ne sont plus que des naufragés un peu sauvages. En contemplant les mains immenses du prince des maudits, Arthur comprend soudain qu'il est en quelque sorte des leurs et qu'il est ici à sa place, lové contre la grille, à mi-chemin entre la fragile lueur du couloir et la noirceur des proscrits. Et il regarde ses propres mains, pâles et fines – des mains d'écolier qui n'ont jamais tenu qu'une plume –, et il a l'intuition qu'elles sont ses outils et ses armes. Unis, le marteau et la plume forgeront un monde nouveau. Il sait à présent qu'il ne craint plus ce qui va arriver et il sourit au colosse dans la nuit.

*

Une heure plus tard, Arthur est présenté au juge. Derrière un vaste bureau de style Louis XV où s'entassent des piles de dossiers et de feuillets colorés, le magistrat, qui vient d'expédier Ricaud au bagne de Cayenne, semble écrasé par le poids des codes et des lois. Il consulte en hâte le rapport circonstancié du chef de gare et du contrôleur, puis lève son regard

fatigué sur l'adolescent boudeur qui se tient bien droit devant lui et le fixe avec une nuance d'effronterie dans le regard. Le juge est intrigué ; cet enfant est trop fier pour regretter sa faute, il va falloir lui faire comprendre qui est le maître ici et ailleurs...

– Rimbaud... Arthur... Vous vous êtes donc rendu coupable du non-paiement de l'intégralité du billet de transport par voie ferrée entre la ville de Charleville et de Paris, en gare de l'Est. Vous avez donc volontairement enfreint la loi du Code civil, article 589 alinéa 2. Volontairement, dis-je, puisque je vois dans votre dossier qu'a été adjointe la déposition du chef de gare de Charleville sise dans les Ardennes, indiquant qu'il vous avait dûment prévenu de la situation d'illégalité au-delà de la ville de Charleroi. Reconnaissez-vous les faits, monsieur Rimbaud ? articule avec soin le juge en chaussant un monocle censé asseoir son autorité.

Arthur, qui vient de mettre ses mains dans les poches, hausse négligemment les épaules et fait mine de s'intéresser à la bibliothèque qui orne le bureau du magistrat. Celui-ci s'agace et hausse le ton.

– Cela vous semble indifférent, jeune homme ?

– Parfaitement. Faites votre office et soumettez-vous à vos codes. Ils sont vos maîtres puisque comme l'a dit Montesquieu, baron de la Brède, vous n'êtes que « la bouche de la loi ». Moi, je n'ai pas de maître. Tout juste tolérerai-je des maîtresses ! débite Rimbaud tout en faisant mine d'épousseter son pantalon.

– Assez ! Il suffit ! Cela est intolérable d'un gamin comme d'un vrai criminel ! éructe le juge, fou de rage. Puisque tu veux la loi, petit morveux, tu l'auras ! Tu resteras enfermé au cachot de Mazas jusqu'à ce qu'une bonne âme daigne payer ton amende ! Dehors maintenant ! Gardes ! Emmenez-moi cet individu !

Et Arthur, qui n'a pas seulement cillé à l'écoute du jugement, quitte le bureau du magistrat encadré par deux gendarmes pour le moins estomaqués par son aplomb. Tandis que l'adolescent traverse la cour du dépôt pour être transféré à la forteresse de Mazas, le juge l'observe par la fenêtre et lâche entre ses dents : « Race Maudite ! »

Au cachot

4 septembre 1870

Gris. Le ciel troue le petit soupirail du cachot où on a enfermé Arthur. Tout le jour, il s'y accroche comme à une bouée égarée dans un océan d'angoisse. La tête levée à s'en donner le torticolis, il se perd dans les nuages et se réjouit des rares passages de pigeons. Tout autour de lui, les murs crasseux suent la solitude et la souffrance.

Mazas.

Arthur est enfermé dans la forteresse depuis six jours maintenant. Le directeur, qui n'est pas un mauvais homme, n'a pas vraiment compris ce que venait faire là cet enfant, au milieu des voleurs et des assassins, au milieu de la guerre avec les Prussiens, surtout. Au milieu enfin de la défaite... Des bruits alarmants courent en effet sur l'effondrement de l'armée du côté de la ville de Sedan. Prudemment, le directeur a donc placé Arthur à l'isolement, dans un cachot, certes peu confortable, mais sûr. Ici, au moins, il ne se fera ni maltraiter ni menacer. Ici, il réfléchira peut-être à ses erreurs et finira par faire amende honorable. De toute façon, en ces temps de révolte et d'incertitude, il est plus en sécurité à Mazas que dans Paris ! Pourtant, le petit gars s'obstine ; depuis qu'il est arrivé, il n'a pas décroché un mot ni même un soupir. Pas question non plus de regrets, pas de larmes ni de cris. À croire qu'il ne craint rien ni personne. Ce Rimbaud est coriace : il est aussi dur que l'acier de son regard. Aujourd'hui, le curé doit lui rendre visite : peut-être fera-t-il un miracle ? songe le directeur qui sourit tout seul à son jeu de mots.

Dans sa cellule, Arthur ne laisse rien paraître des sentiments pourtant tumultueux qui l'agitent. Si le jour il brave les adultes et joue les indifférents, la nuit c'est une tout autre histoire ! Le carré du ciel au-dessus de sa tête devient un gouffre d'effroi à peine éclairé de quelques étoiles. Dans les cachots de la forteresse, des prisonniers hurlent à la mort, d'autres poussent des cris de bête. Arthur essaie de tenir le plus longtemps possible sans dormir, car il sait que des cauchemars abominables vont venir le hanter. Tandis que les poux lui parcourent le crâne qu'il gratte jusqu'au

sang, Rimbaud voit s'avancer vers lui le fantôme décharné de Vitalie qui cherche à le caresser. Puis, la mère Rimbe se transforme en prostituée dépoitraillée et tente de l'étouffer dans son giron. C'est à ce moment qu'il s'éveille en hurlant, cherchant l'air comme s'il se noyait. Alors, le froid de la nuit commence à le transpercer et viennent les rats. Dans leur combat aveugle pour quelques miettes, il n'est pas rare qu'ils lui grimpent dessus et le déchirent de leurs griffes pointues. La nuit dernière, ils ont même renversé le seau d'aisance dont l'odeur nauséabonde a empuanti le cachot jusqu'au matin. À cet enfer nocturne s'ajoutent d'étranges douleurs qui parcourent tout son corps par vagues, comme si les rats lui dévoraient les os de l'intérieur. Ses jambes sont comme brisées, ses genoux craquent, ses mollets se tétanisent. Même sa mâchoire le fait souffrir. Quant aux bras, ils sont ceux d'un pantin désarticulé qu'on aurait joué à lancer en l'air et laissé retomber par terre. Chaque matin, Arthur doit s'accrocher aux murs pour se mettre debout et parvenir jusqu'à la porte où un gardien, plus humain que les autres, ajoute parfois au quignon de pain et à la soupe épaisse un morceau de chocolat.

Ce matin du 4 septembre, Arthur est ainsi sur le point de craquer. Des larmes sortent seules de ses yeux sans qu'il puisse en arrêter le flot, ses jambes s'agitent par soubresauts, le sang bat la chamade à sa tempe. Il s'effondre, anéanti. Jamais il ne réalisera son rêve. Jamais il n'atteindra Paris et y sera sacré Poète. C'est à ce moment-là que la porte du cachot s'ouvre pour laisser apparaître un petit homme en noir : le curé de Mazas.

L'homme de Dieu le regarde à peine et va se poster sous la lumière du soupirail, les mains croisées sur son ventre. Après un long silence et quelques soupirs appuyés, voyant qu'Arthur n'entame pas la conversation, il prend la parole. Affalé dans un coin de la cellule, le jeune garçon fixe obstinément ses pieds. Ses cheveux en bataille cachent son visage. Dort-il ?

– Hum... mon fils. Mon pauvre fils. Qu'as-tu fait de ton baptême ? Qu'as-tu fait de ton âme ? Tu l'as vendue au stupre et à la Babylone parisienne ! Le diable, mon enfant, se dissimule partout ! Il est aujourd'hui dans les bas-fonds de la capitale, dans les quartiers ouvriers qui fomentent l'odieuse révolution, sur la ligne de front dans le cœur de lâches soldats qui ne tiennent pas le feu ! Tous sont des pécheurs ! Et toi, tu l'es autant que les autres. Plus même ! Car le diable se niche dans les cœurs innocents pour les corrompre à jamais. Repens-toi, brebis égarée ! Repens-toi ! s'exalte le prêtre, l'œil exorbité et les bras tendus au ciel.

– Me repentir ? Moi ? Mais me repentir de quoi ? De n’avoir pas payé un billet de train ? Vous plaisantez, j’espère ?

La voix d’Arthur s’élève dans la cellule avec une tonalité étrangement plus grave qu’à l’ordinaire, comme si la semaine de cachot l’avait ensauvagé. Le flot grossit dans sa gorge, rauque et véhément :

– Damné ! Damné ? Pour un billet à treize francs ? Et l’Empereur qui envoie ses enfants au massacre pour une Patrie de mes deux... il n’est pas damné, lui ?

Arthur se lève et s’approche du curé qui recule. L’adolescent semble avoir soudainement grandi et plante ses prunelles enflammées dans le regard fuyant du religieux. Il récite avec hargne :

*Tandis qu’une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d’hommes un tas fumant ;
– Pauvres morts ! dans l’été, dans l’herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...–*

*– Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l’encens, aux grands calices d’or ;
Qui dans le bercement des hosannah s’endort,
Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l’angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir
Qui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !*

Le curé, terrifié par tant de blasphèmes, s’est d’abord bouché les oreilles comme un petit enfant, puis il a couru à la porte pour y tambouriner frénétiquement. Et tandis qu’Arthur scande les derniers vers de son poème, la soutane basse et le caquet rabattu, le prêtre fuit, vaincu. En le voyant détalé dans le couloir, le directeur de Mazas sourit : « Décidément, ce Rimbaud a de la trempe... Ce n’est pas pour me déplaire. Mais il risque de moisir longtemps ici s’il ne lâche pas un peu de lest et ne s’assied pas sur son orgueil. » Parvenu devant l’huis du cachot d’Arthur, il demande au gardien de l’y introduire et de le laisser ensuite seul avec le prisonnier.

*

Arthur est encore tout frémissant, debout au milieu de la pièce. Le directeur le considère un instant avec curiosité. « Que va-t-il devenir, celui-

là ? » se demande ce fin connaisseur de l'âme humaine. Puis il commence à parler :

– Jeune homme, vous êtes intelligent alors vous allez m'écouter. Si vous êtes doué, et vos résultats scolaires dont j'ai eu vent le prouvent, vous n'avez aucun intérêt à rester ici. Votre génie pourrit et l'histoire s'accélère pendant que vous êtes emmuré bêtement. Nous allons perdre la guerre contre les Prussiens et l'Empire n'est déjà plus. Demain, ce sera la débâcle, le désordre et pour vous l'oubli. Les Prussiens ne tarderont plus à être aux abords de la capitale et que croyez-vous qu'ils fassent de petits messieurs de votre genre, talentueux certes, mais complètement inutiles ! Des soldats ? Regardez-vous ! Des otages ? Mais qui paiera pour vous ?

Rimbaud reste muet.

– Qui va payer, n'est-ce pas, pour la liberté d'un poète fugueur des Ardennes ? Vous allez rester très – trop – longtemps entre ces quatre murs. Un mois, deux ? Un an peut-être ! Qui sait ? Et je vous devine pressé... Je le sens à votre regard et à votre corps qui a poussé en six jours. Votre esprit galope et veut être libre.

« Alors, écoutez-moi bien. Je vais vous donner de quoi écrire et vous allez envoyer à vos parents, à votre mère, à un ami, à qui vous voulez et pouvez, une missive qui implorera – je dis bien implorera – votre libération contre le prix du billet de train que vous auriez dû payer. Et vous sortirez d'ici et je n'entendrai plus parler de vous.

« Sinon... reprend le directeur après un moment de silence pesant. Ce sera pire que la mort pour vous, Rimbaud. Ce sera le silence et l'oubli. L'oubli qui est l'enfer des génies.

La porte claque sur un Arthur, pétrifié, dans le puits de lumière du soupirail.

*

La nuit passe, plus calme, apaisée. Loin à l'est, elle est aussi tombée sur les champs près de la ville de Sedan. Des centaines de soldats commencent à pourrir sous la lune. Bientôt, les Prussiens défileront sur la place de Charleville. Et les commerçants, un temps effrayés, se mettront à la mode locale : la bière sera désormais allemande.

Au petit matin, Arthur a pris la plume que le gardien lui a apportée avec son pain. Il écrit :

« Cher Izambard,

Ce que vous me conseilliez de ne pas faire, je l'ai fait : je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle : j'ai fait ce tour le 29 août.

Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture, et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas ! Oh ! – j'espère en vous comme en ma mère ; vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes... »

La plume crisse sur la signature. Rimbaud plie la lettre. Il réfléchit un instant, puis prend une seconde feuille. Avec une grimace, il recommence :

« Chère Mère, Je vous écris ce cinq septembre pour vous supplier... »

*

Trois jours plus tard, le cachot s'ouvre sur un homme jeune au regard doux et anxieux : Georges Izambard.

– Venez, Arthur, vous êtes libre. Nous partons sur-le-champ pour Douai.

À sa fenêtre, le directeur de Mazas regarde, pensif, deux hommes sortir de la forteresse. Il sait qu'il n'a pas perdu sa journée.

En famille

23 septembre 1870

Outremer. Les sauges débordent en grappes des jardinières. Arthur les voit se balancer doucement derrière la croisée. Des taches bleues et vertes glissent dans les interstices de la dentelle des rideaux. L'atmosphère est douce dans l'appartement des sœurs Gindre. L'horloge sonne 3 heures au fond du couloir et puis reprend son tic-tac rassurant. Ça embaume le pain d'épice et la rose séchée. Assis sur un petit tabouret, l'adolescent sent une irrésistible torpeur l'envahir. Ses épaules s'affaissent, sa tête penche vers l'avant, bercée par la caresse des doigts fins de Mlle Sidonie qui fourrage dans ses cheveux. Mèche par mèche, la vieille fille inspecte le crâne en quête des nombreux poux qu'Arthur a ramenés de Mazas. Bésicles au bout du nez, la tante d'Izambard examine la chevelure avec un petit air carnassier. Souvent son œil vert s'éclaire et ses doigts se saisissent d'un parasite. Clac ! La mince carapace cède sous la pression des ongles et un sourire satisfait se dessine sur le visage ridé. Un de plus ! Et le ballet des doigts reprend, méthodique et lent, tandis qu'Arthur, comme hypnotisé, sombre dans le délicieux sommeil des après-midi de vacances. Est-ce cela le bonheur ? Du plus loin qu'il s'en souvienne, il ne lui semble pas avoir connu de tels moments d'abandon. Vitalie fut-elle jamais aussi tendre ? Comme le visage du père, les caresses de la mère se sont effacées de sa mémoire. « C'est donc cela une famille ? » songe Arthur dont la tête dodeline et le corps se laisse emporter par la sieste, calé dans le refuge des jupons de Sidonie. Celle-ci, qui n'a jamais eu d'enfant, l'accueille bien volontiers et abandonne bientôt la chasse aux poux pour effleurer seulement les boucles dorées qui tombent en cascade dans le cou du protégé de son neveu. Elle le contemple avec un plaisir évident. C'est qu'il a bien meilleure mine que lorsqu'il est arrivé à Douai. Georges avait dit à ses tantes qu'il devait se rendre à la forteresse de Mazas pour y délivrer un de ses anciens élèves emprisonné par erreur. Il y avait urgence et Izambard était parti dès qu'il avait reçu une lettre d'appel au secours. Il était revenu le lendemain en fin de matinée, accompagné d'un jeune homme aux traits tirés

et aux joues creusées. Timide à l'excès, son beau regard bleu toujours fixé sur le sol comme s'il craignait de déranger, Arthur avait tout de suite conquis Sidonie. « Bienvenue, mon enfant », avait-elle dit avec le plus de gaieté possible dans la voix, et les deux autres tantes l'avaient guidé vers le salon et un robuste déjeuner.

Depuis, Sidonie et ses sœurs avaient appris à apprivoiser le « gentil » Arthur Rimbaud et avaient tout fait pour qu'il se sente chez lui. Pendant que Victoire avait préparé un bain, Suzanne avait remplacé son linge par des vêtements à sa taille. Ceux qu'il portait à Mazas étaient soudainement devenus trop petits et étroits. Arthur avait alors compris que les atroces douleurs qu'il avait ressenties dans la cellule n'étaient autres qu'une subite crise de croissance. Il avait pris presque cinq centimètres ! Il grandissait enfin et s'en réjouissait. Pourtant, le pantalon prêté par Izambard lui était encore trop grand et, serrant sa ceinture comme un saltimbanque, il avait lancé à son professeur : « À défaut de marcher sur vos pas, je porte votre culotte, Maître ! » Tous avaient ri et la timidité avait définitivement disparu, laissant place à un compagnonnage studieux.

Sidonie dessine à présent de son index la ligne mince des sourcils d'Arthur. Elle descend sur la joue lisse et détendue, elle surligne la lèvre abandonnée. Elle sent un mince duvet sur l'os de la mâchoire qui saille. Puis le doigt longe le nez droit, remonte vers le grand front et trace des cercles invisibles sur les tempes. « Cet enfant va devenir bientôt un homme, il partira », pense la vieille femme dont le regard se perd vers la fenêtre aux sauges bleues.

Déjà Arthur frémit et ses épaules sursautent. Le voilà qui ouvre les yeux et croise furtivement ceux de Sidonie. Déjà, il est debout et s'étire avec un soupir de chat repu.

– Je pense que je les ai tous tués. Ils ne t'ennuieront plus, ces méchants petits poux...

– Merci infiniment, mademoiselle Sidonie.

Arthur esquisse un sourire et court rejoindre Izambard dans son bureau. C'est l'heure qu'il préfère de la journée, où son ancien maître l'accueille, son travail achevé, pour discuter avec lui d'égal à égal de littérature et de politique. À peine entré dans la pièce tapissée de livres, Rimbaud bombarde le professeur de questions.

– Avez-vous lu *Don Quichotte* ? Qu'en pensez-vous ? Quelle est l'illustration de Gustave Doré qui vous semble la meilleure ?

M'emmènerez-vous voir les peintres réalistes à Paris ? On dit que Courbet est incroyable ! Et...

– Une minute, Arthur ! Soyez donc moins pressé ! Comment voulez-vous que je vous réponde si vous avez toujours dix questions d'avance ? Reprenons ! *Don Quichotte*, tout d'abord...

Mais Arthur ne tient pas en place. Il refuse la chaise qu'Izambard lui offre et il arpente la pièce les mains derrière le dos comme à la promenade, les yeux papillonnant de livre en livre. Que de choses à découvrir et à lire ! Que de romans ! De poèmes ! Une vie n'y suffira pas ! Comment faire ? Arthur se retourne brusquement vers son maître.

– Il y a trop de livres ! Je n'ai pas le temps ! Il me faut écrire dès à présent. Vite ! Et si tout ce qui bouillonne en moi s'éloignait et disparaissait ? J'aurais tout perdu. Voyez-vous, Izambard, ce que j'ai compris à Mazas, c'est l'urgence de ne pas perdre ma vie. Charleville ou Mazas, c'est la même chose. Des cellules, des prisons qui me brisent les ailes. Et les livres aussi peuvent être des geôles. Ils nous enferment dans l'admiration des autres, des grands, des Anciens, des morts ! Pour écrire, il ne faut plus être un taulard, il faut être vivant et libre ! Délivré des mères, des villes de province, des gendarmes et des écrivains. De Banville et de Hugo même ! Regardez ! L'Empire s'effondre et la République vient : c'est un signe ! Je veux être moi-même !

Arthur s'enthousiasme, emporté par la révolte et par l'exaltation. Pourtant Izambard lève la main en guise d'objection.

– Mais... Arthur, vous aurez beau écrire, il vous faudra tout de même être lu et reconnu. Ne vous leurrez pas : je comprends votre désir profond d'écrire des vers nouveaux et de vous dégager des contraintes familiales et intellectuelles, cependant... non seulement on ne crée pas à partir de rien ni de personne, mais peut-être avez-vous encore quelque chose à apprendre ?

Le visage d'Arthur s'est soudainement rembruni, mais Izambard choisit de poursuivre :

– Vous savez d'autre part que vous aurez forcément besoin d'un Banville ou d'un autre du même acabit pour être édité et conquérir les esprits de la capitale. Et si le maître du Parnasse ne vous convient plus, choisissez-vous un autre modèle, un autre « phare » comme l'a dit si justement Baudelaire. Pourquoi pas Verlaine ? Avez-vous lu ses *Fêtes galantes* ?

Les traits boudeurs s'éclairent à nouveau.

– Oui ! Verlaine ! C’est merveilleux ! répond Arthur, enthousiaste. Je vais lui écrire, vous avez raison. D’ici là, causons !

Izambard se mord légèrement la lèvre pendant que son élève reprend sa course au pied de la bibliothèque, commentant chaque œuvre et chaque phrase, picorant citations et vers au bonheur joyeux de la lecture. Sous la pile des livres posés sur le bureau, le professeur ne peut s’empêcher de voir, dépassant entre deux ouvrages, la lettre qu’il a reçue ce matin même. Elle vient de Charleville et Vitalie, qui le remercie d’avoir libéré son fils, en réclame aussi fermement le retour. Elle suggère de plus que le professeur n’est peut-être pas étranger à sa fugue et qu’il est de son devoir de le renvoyer au plus vite chez elle. L’accusation de corruption de la jeunesse est à peine voilée et pourrait coûter cher à Izambard à quelques jours de sa prise de fonction dans son nouveau poste... Il hésite : que faire ? Renvoyer l’enfant à sa mère et le trahir en quelque sorte ? Condamner peut-être sa carrière et son génie ? Izambard a lu encore ce matin les poèmes qu’Arthur a soigneusement recopiés sur les grandes feuilles de papier blanc qu’il lui a procurées.

*Petit Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grand-Ourse*

Quelle maîtrise ! Quelle invention ! Quelles images ! Et il n’est encore qu’un enfant. Et s’il était le génie qu’il rêve de devenir ? De quel droit le briser ? « Et si j’étais jaloux, moi, de son talent divin ? se dit Izambard. Et pourtant... je pourrais aussi me tromper, le bercer d’illusions, participer à sa chute... » Izambard se lève brusquement et repousse sa chaise au point de surprendre Arthur qui s’interrompt un instant pour reprendre d’une voix grave :

– Vous savez... Georges... Je vois des choses, j’entends des mots, je sens des couleurs. Les mots, les lettres même ont une odeur, une lumière, une texture. La poésie me possède vraiment et j’ai si peur qu’elle ne me quitte avant... avant que j’aie pu l’écrire...

– Je ne suis pas sûr de vous comprendre, Arthur. Car moi, je n’entends rien. Je n’ai pas comme vous le sens poétique, même si j’aime cet art passionnément. Vous avez un don. Assurément. Mais cela suffira-t-il ? Comment le faire grandir ? Sinon par le travail, encore et toujours. Sinon en

apprenant pour vous-même et auprès de maîtres. Il y a au collège de Charleville des gens qui pourraient encore vous...

– Assez ! hurle Arthur. Taisez-vous ! Je ne veux pas y retourner ! Je ne reviendrai jamais là-bas ! C'est plat ! C'est gris ! C'est la mort ! Je n'irai plus au collège ! Jamais ! Vous m'entendez ! Plutôt crever !

L'enfant a disparu et le visage est devenu dur comme la pierre. L'adulte est là, défiguré par la rage. Résolu. Irréductible.

– Soit... reprend calmement Izambard. Vous ne voulez pas retourner au collège et vous voulez sans doute travailler. Mettre la main à la pâte. Gagner votre indépendance. Rien ne vous empêche alors de travailler par vous-même à la bibliothèque en lisant et en écrivant. Mais comprenez que... je ne peux vous garder ici très longtemps. Votre mère vous attend et vous en dépendez encore. Songez que vous n'avez que seize ans... les gendarmes peuvent venir d'un jour à l'autre vous réclamer chez mes tantes qui vous ont accueilli comme un fils et ne comprendraient pas...

« Écoutez, Arthur, j'ai une idée à vous soumettre : je vais vous présenter à un ami, Paul Demeny, qui vient tout juste d'être édité et qui est à peine plus âgé que vous. Il vous donnera des conseils, des noms de personnes à contacter. Il vous corrigera vos textes et vous encouragera mieux que moi peut-être. Mais il va falloir rentrer chez vous, Arthur. Il ne peut en être autrement.

Un silence lourd est tombé dans le bureau de Douai. Arthur regarde par la fenêtre. Izambard vient d'ôter ses lunettes pour les nettoyer machinalement avec son mouchoir. De la sueur perle à ses tempes. Il ne sait s'il est soulagé ou pétri de regrets. « Lâche ! Lâche ! » lui susurre la voix de sa conscience. « Tu l'abandonnes. Il ne te fera ni ombre ni ennui ! » De son côté, Arthur réfléchit ; il sait qu'il vient d'entendre ce que les adultes appellent la voix de la raison. Il est trop jeune, trop faible, trop seul. S'il a saisi à Mazas l'urgence d'écrire, il a aussi compris que Paris était immense et que le monde des grandes personnes est un royaume absurde. Il lui faut céder. Mieux se préparer. Revenir pour s'enfuir à nouveau et conquérir. L'automne arrive et bientôt ce sera l'hiver. Il va falloir faire vite. Agir.

Il enfonce ses mains dans les poches du pantalon trop grand de son professeur et lui demande, le regard clair :

– Vous m'accompagnerez à Charleville, n'est-ce pas ?

Izambard laisse échapper un discret soupir et remet ses lunettes. Il tente de regarder Rimbaud bien en face.

– Bien sûr, Arthur, et je parlerai en votre faveur à votre mère. Nous partirons à la fin de la semaine. D’ici là, nous allons mettre au propre vos poèmes et rencontrer Demy.

*

Tic ! Tac ! Tic ! Tac ! Il est minuit. À la lumière dorée de la lampe placée sur la table du salon, Arthur calligraphie encore son dernier poème. La plume court sur le papier lisse :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : Voyelles...

Retour

29 septembre 1870

Lie-de-vin. La tapisserie qui recouvre les murs du salon de l'appartement quai de la Madeleine à Charleville est à vomir. Arthur en a eu le haut-le-cœur en rentrant ce 29 septembre dans la pièce. Le voilà à nouveau « chez lui ». Chez lui ? Non ! Chez « Elle », la Mother, la mère Rimbe. Lui n'est qu'un étranger, un prisonnier plutôt. Il en a eu la certitude dès qu'il a revu le visage fermé de Vitalie, hostile, sur le quai de gare. Elle ne le lâchera plus. Plus aucune liberté, plus d'argent évidemment, plus de livres peut-être. Il est fait comme un rat ! Bien plus ferré que l'animal sauvage dans la petite cage des enfants du quartier pauvre.

Pourquoi a-t-il donc accepté de revenir à Charleville ? Pourquoi a-t-il obéi à Izambard qui parle maintenant avec Vitalie et tente de défendre la cause de son élève mais qui, dans une heure, sera reparti et s'échappera définitivement de l'enfer ? Arthur enrage et il ne peut rien dire. Il s'est assis à la grande table du salon-salle-à-manger-bureau de l'appartement et il attend que tombe le couperet. Raide sur sa chaise, fixant obstinément le liseré de la tapisserie affreuse qui court d'un meuble à l'autre, d'une fenêtre pâle à une horloge à coucou de mauvais goût. Il étouffe, saturé d'odeurs de moisi et de chou bouilli. Tout sent la mort ici. Vitalie semble elle-même une statue funèbre dans un décor de carton-pâte.

Avec une prudence appuyée, Izambard s'adresse à Vitalie qui ne s'est pas départie de sa froide politesse, mais ne lui a même pas offert de prendre un café. Le professeur le comprend vite : il n'est pas le bienvenu et cette femme le hait malgré son air impassible. Elle le juge sans doute responsable de la fugue de son fils. Elle ne l'écouterait pas. Jamais. Izambard regrette déjà sa décision. Il aurait dû être plus courageux et garder Arthur avec lui, l'aider à trouver un emploi dans un journal, lui permettre de se sauver de ce nouveau cachot. Il aurait dû prendre le risque de tout perdre et de se perdre lui-même pour cette pépite égarée dans la fange. Mais il n'a pas pu et la seule chose qu'il puisse faire à présent est d'essayer d'atténuer la foudre qui va inéluctablement s'abattre sur Arthur.

– Madame Rimbaud, Arthur n’a pas eu conscience de la bêtise qu’il a faite en partant sans votre autorisation. Sachez qu’il n’y a pas eu une minute à Douai où il n’ait regretté son geste et ne se soit repenti de l’inquiétude qu’il vous a donnée. J’ai reçu sa promesse solennelle de ne plus recommencer...

– Je l’espère bien ! articule la voix sèche de Vitalie, visiblement lassée du discours du professeur de rhétorique. Il suffit, monsieur. Je connais mon fils et sais la valeur de ses excuses. Quoi qu’il en soit, Arthur fera des corvées pour vous rembourser tout ce que vous avez dû dépenser pour lui. Cela vous convient-il, monsieur ?

– Mais... mais... madame. Il ne saurait être question de... balbutie le professeur, très embarrassé.

– Je sais ce que nous vous devons, monsieur ! reprend Vitalie, glaciale.

Sans attendre davantage, elle ouvre la porte d’entrée et annonce :

– Je vous raccompagne, monsieur Izambard. Arthur, tu m’attends ici.

Estomaqué, Izambard jette un dernier regard à son protégé et remet son chapeau d’une main tremblante.

– Bien. Au revoir, Arthur.

Sur sa chaise, muet et pétrifié, Arthur fixe le vide. Avant Mazas, il n’aurait sans doute pas pu réprimer ses larmes mais, à présent, ses yeux sont secs et froids comme du cristal. Seule une vive rougeur lui a couvert les joues. Il serre les poings sur ses cuisses. Il est prêt au combat. Il n’aura pas à attendre longtemps, car il entend déjà Vitalie qui referme la porte. Arthur imagine son professeur cheminant seul dans les rues vers la gare. C’est peu dire qu’il l’a déçu. Il s’est fait balayer par la mère Rimbe comme un fétu de paille. L’incapable !

La porte du salon s’ouvre à nouveau et Vitalie vient se placer bien en face de son fils. Sa petite silhouette malingre se découpe en contrejour sur la fenêtre de la pièce. Arthur distingue mal sa physionomie, mais il la connaît par cœur puisqu’elle ne change jamais. Tout juste les traits rigides laissent-ils place à une grimace haineuse. « Fut-elle jamais belle ? » se demande Arthur. Quel fantôme, quel rêve son père a-t-il serré jadis dans ses bras ? Il s’est enfui avec lui...

– Bon. À présent que nous sommes *enfin* seuls, réglons nos comptes. Il va sans dire que tout d’abord tu me dois des excuses ainsi qu’à ton frère et tes sœurs qui se sont inquiétés pour toi.

– Pardon, lâche Arthur d’une voix morne sans aucune conviction.

– Ensuite, poursuit Vitalie sans même relever l’obéissance ambiguë de son fils, tu vas travailler pour rembourser ce que j’ai donné à ton professeur. Dès demain, tu iras à la tannerie avec ton frère et tu t’y rendras utile jusqu’à la rentrée au collège.

– Je n’irai plus à l’école. Je n’irai plus jamais, énonce Arthur avec une incroyable assurance.

Il se lève de sa chaise et contourne la table pour venir se poster devant sa mère. Maintenant qu’il a grandi, il la dépasse légèrement et plante son regard franc dans les petites pupilles hargneuses.

– Tu entends bien, Mère ? Ma décision est irrévocable. J’arrête l’école. Tu ne pourras jamais m’obliger à m’y rendre. Tu n’en as plus les moyens... lâche Rimbaud avec un discret ricanement.

Vitalie a alors l’intuition que son fils lui échappe. Elle ne pourra désormais plus imposer grand-chose si elle cède aujourd’hui, ni par la force ni par la menace. Il ne lui restera plus que l’arme de la méchanceté et celle du chantage. Or, celles-ci n’ont qu’un temps et elle ne se résout pas à les employer. Au fond, elle sait bien qu’elle en est incapable. Incapable de haïr comme d’aimer. Pourquoi n’a-t-elle jamais les mots ou les gestes qu’il faudrait ? Frédéric Rimbaud l’a amputée de tout. Cet homme qui rêvait du désert n’a su que le susciter autour de lui. Et voilà qu’Arthur lui ressemble de plus en plus... Elle reprend :

– Fort bien. Tu gagneras donc ta vie ou tu n’auras plus rien. Ni vêtements, ni subside, ni livre. Seulement le couvert et le coucher, à condition que ton attitude ne compromette pas l’honneur de la famille. Sinon...

Arthur ne se gêne plus pour rire.

– L’honneur de la famille ? Ah ! Ah ! Quelle vaste blague !

– Oui, reprend Vitalie sans ciller. L’honneur de la famille dont je suis la seule gardienne depuis quinze ans, ce qui impose que tu me doives le respect à défaut de l’obéissance. Sinon, je te place en pension où d’autres que moi te dresseront !

Vitalie se frotte les mains sur sa jupe. Arthur se demande si elle ne cherche pas à se débarrasser de lui comme d’une salissure.

– La discussion est close. File dans ta chambre. Ton frère et tes sœurs ne vont plus tarder.

Sans un mot, Arthur tourne les talons et va s’enfermer. Derrière la fenêtre, les feuilles du tilleul ont jauni et

commencent à tomber en sous d'or sur le pavé luisant de la cour intérieure. Sur la table de nuit, à côté du lit, rien n'a bougé. Deux livres sont bien rangés, une plume et un encrier vide, une pierre de quartz trouvée sur les bords de la Meuse. Tout l'attend comme s'il n'était jamais parti. Soudain, son regard est attiré par deux morceaux de papier pliés en quatre et fermés par un cachet.

Deux lettres.

Arthur s'approche et s'en saisit avec avidité. Sur la première missive, l'adresse est élégamment calligraphiée. Les mains de l'adolescent tremblent en l'ouvrant. Le regard court sur le papier jusqu'à la signature immense et sinueuse : Théodore de Banville. Le cœur d'Arthur bat la chamade et frappe à ses tempes. Ses jambes sont subitement de coton. Il s'assied sur le rebord du lit. Ses yeux se brouillent mais il finit par déchiffrer :

« Cher jeune poète et disciple,

J'ai lu vos vers avec un vif intérêt et je décèle en vous de belles promesses. Guidé par de bons modèles et de grands maîtres, vous ne tarderez pas, j'en suis certain, à conquérir les lauriers de la gloire littéraire. Les chemins du génie poétique sont âpres et leurs sommets escarpés, mais vous avez de belles et saillantes fulgurances. Vous êtes aussi doté de l'ambition insolente de la jeunesse...

Il vous reste à acquérir la maîtrise parfaite de votre art et à trouver votre *voix* dans le concert poétique de notre temps. D'ici deux ou trois ans, je gage que vous serez édité dans nos revues modernes, je vous aiderai si besoin. D'ici là, cher Arthur Rimbaud, lisez et travaillez, créez enfin ! En un mot : grandissez !

Votre dévoué Théodore de Banville »

Cette fois, les larmes qu'Arthur avait su retenir devant Vitalie sortent avec des sanglots silencieux. La joie d'avoir reçu une réponse se mêle à la déception de son contenu. Banville aime ses poèmes, mais il ne les éditera pas. Les doigts d'Arthur se crispent sur la feuille et la déchirent de colère. Deux ans ? Trois ? Mais c'est bien trop long ! Il ne pourra jamais patienter jusque-là ! Il sera mort avant, éteint, asphyxié par la « chierie » des Ardennes.

Voyons l'autre lettre. Celle-là est plus mince encore et son écriture est banale. Sera-t-elle aussi frustrante ?

« Monsieur Rimbaud,

Vous avez bien voulu nous faire parvenir votre poème “ Ophélie ” et c’est avec plaisir que je vous en annonce la parution dans le numéro du 25 septembre du *Libéral du nord*.

Avec nos félicitations et nos remerciements.

La rédaction »

L’émotion submerge Arthur qui ne peut s’empêcher de hurler et de sautiller d’enthousiasme au milieu de la pièce. Tout n’est donc pas perdu, tout est possible ! L’adolescent est envahi par une vague d’énergie : il faut qu’il travaille encore et toujours. Banville a raison : il ira juste plus vite qu’il ne le croit. Il reste du chemin à parcourir, de nouvelles formes à inventer, des images à incarner en mots. Il lui faut trouver des formules, une musique secrète, une voix. Déjà il l’entend qui chante et fait taire en lui l’humiliation et la haine. Arthur s’attable avec une joie presque féroce et prend sa plume. Il tire du papier du tiroir et rédige comme sous l’effet d’une transe :

*L’hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.*

– Arthur ! Arthur !

Une voix haut perchée s’élève d’une bruyante cavalcade de bottines dans le couloir. La porte de la chambre s’ouvre en claquant sur Isabelle et son cri joyeux. Elle saute au cou d’Arthur.

– Tu es revenu ! Tu es là ! pépie la petite fille qui le couvre de baisers.

Dans l’entrée, Frédéric soulève sa casquette en un salut complice.

– Salut, frérot ! Tu me raconteras...

Derrière lui, la jeune Talie reste comme toujours en retrait, silencieuse et docile. Elle ne sait pas si elle a le droit de se réjouir du retour de son frère sans encourir les reproches de sa mère. Un maigre sourire lui sert de bonjour et elle file dans sa chambre se changer pour le repas du soir. Isabelle refuse pour sa part de quitter son frère une seule seconde. Elle s’installe confortablement sur ses genoux et le presse de questions.

– C’était comment Paris ? Tu as vu M. de Banville ? Tu as vu la Seine ? Notre-Dame ? Et l’Empereur, dis, tu l’as vu ? On dit qu’il est parti !

Raconte ! Raconte !

– Mais, mais ! Tu es pire que le canon qui a bombardé la Bastille, Mimosa ! répond Arthur en riant. Halte ! Je montre mon drapeau blanc et je me rends !

Les yeux de la petite pétillent de joie et elle se presse contre la poitrine d'Arthur, prête à écouter une merveilleuse histoire.

– Je suis arrivé en fin d'après-midi. Le soleil se couchait entre les deux tours de la cathédrale Notre-Dame et les ombres grimaçantes des gargouilles projetaient des éclats violets sur le parvis. Les Parisiens appelés par les cloches qui sonnaient à toute volée se pressaient pour la messe, habillés comme pour un dimanche de fête. Partout, des lumières brillaient, des voitures à cheval parcouraient les rues bondées.

« Je me suis promené jusqu'à la tombée de la nuit, ébloui par les vitrines immenses des magasins modernes. Il y avait des objets incroyables et des jouets extraordinaires. J'ai vu une poupée aussi grande que toi avec des vrais cheveux et des petites dents en ivoire !

Mimosa ouvre des yeux immenses, rendue muette par les rêves qu'Arthur tisse pour elle dans la pénombre de la chambre de Charleville. Il poursuit, emporté par son récit :

– Mais elle n'était pas aussi belle que toi, petite sœur. Je crois qu'elle pouvait ouvrir la bouche afin d'être nourrie comme une vraie personne. Je n'ai pas pu te la ramener, car elle était bien trop chère. Mais je t'ai rapporté tout de même un souvenir de Paris.

Isabelle se trémousse sur les genoux d'Arthur.

– Un cadeau ? Un cadeau pour moi ? dit-elle en battant des mains.

– Regarde bien, lui dit-il, en fouillant au fond de sa poche.

Il en sort un petit paquet entouré de papier de soie vert qu'il déplie lentement. Une belle pierre presque bleue à force de blancheur, apparaît, lisse comme une pêche.

– Oh ! Qu'est-ce que c'est ? demande Isabelle, émerveillée.

– C'est une pierre de la Bastille. C'est un vieux forgeron qui la tenait de son père qui me l'a donnée pour toi. Elle a vu les rois et les manants, elle a vu la révolution de 1789, Mimosa. Elle est la liberté et l'histoire. Tu la garderas toujours ?

– Oui, murmure Isabelle, soudain sérieuse.

Puis, ne tenant plus en place, elle saute à terre rejoindre sa mère dans la cuisine en chantant :

- Ah ça ira, ça ira, ça ira ! Les aristocrates à la lanterne !
 - Bravo, frérot ! 20 sur 20 en rédaction ! lance Frédéric qui se débarbouille après avoir ôté sa blouse de travail.
- Sans un regard, Arthur hausse les épaules et reprend sa plume.
- Détrompe-toi, Frédéric, dit-il entre ses dents. Tout cela est vrai. Absolument vrai puisque je l'ai vu. La vraie vie est toujours ailleurs.

La bohème

4 octobre 1870

Vert. L'ombre des sapins penche sur le chemin avec de subtils reflets bleus. Fasciné, Arthur se dit que la nature ne sait décidément pas fabriquer du noir. Elle y ajoute toujours de discrètes nuances colorées. Il n'y a vraiment que les hommes pour savoir donner à leur existence la teinte mate du deuil. Il repense alors à Charleville et à ses murs sales. Mais il chasse aussitôt cette vision de son esprit pour s'abîmer de tout son saoul dans le paysage qui s'offre à ses yeux. À sa droite, la forêt dense et mystérieuse offre une palette infinie de verts et de jaunes. Les feuilles mordorées des châtaigniers effleurent dans le vent les épines des épicéas tout proches. Le paysage semble onduler lentement sous la caresse de la brise comme dans une danse silencieuse. À sa gauche, une immense pâture s'étend jusqu'à l'horizon. Pas une âme humaine qui vive. Seuls les oiseaux et quelques écureuils lui tiennent compagnie. La silhouette de Charleville a depuis longtemps disparu dans le dos d'Arthur.

Il n'aura ainsi pas tenu plus que quelques jours au quai de la Madeleine. Rimbaud est reparti sur les routes depuis hier. À nouveau, il a fui – ou fugué – comme a dû le dire sa mère aux gendarmes chargés de le ramener au bercail. Car cette fois-ci il sera difficile de faire passer son départ pour une simple fantaisie puérile. Le voici donc récidiviste ! Et avec quel délice ! Quel bonheur de courir par les champs et de sentir l'odeur des digitales d'automne, de humer la terre mouillée, d'entendre le cri du chat-huant au cœur de la nuit. Arthur sent son corps frémir. Il lui semble qu'il a encore grandi mais surtout que toute sa peau vibre à la moindre sensation, au moindre frôlement. Hier, il a ôté ses chaussures pour goûter le plaisir de marcher pieds nus dans l'herbe tendre. L'eau des sources le rafraîchit, les baies de la fin d'été et les grains de raisin grappillés sont pour lui des mets de roi.

Cette fois, il n'a pas pris le train. À pied, on est plus libre et on ne dépend de personne. Besace sur la hanche, Arthur coupe à travers les prés et évite avec soin les fermes. Il se méfie aussi des soldats qui sillonnent la

campagne par petits groupes. Les Prussiens sont tout proches et Rimbaud n'a nulle envie de les rencontrer. Il se dirige vers Charleroi en Belgique où il espère trouver du travail dans un journal. Il saura bien gagner sa croûte. D'ici là, il jouit, mains dans les poches et nez au vent, du pâle soleil des Ardennes et des nuits froides striées d'étoiles filantes. Il écrit surtout mieux que jamais ; assis dans le cresson bleu ou accoté à un tronc d'arbre, il sort son cahier et fait courir son crayon sur les pages comme il arpente les bois. Peu à peu la nuit tombe et il ne voit plus ce qu'il écrit : les mots se pressent dans sa tête et il s'endort souvent en les écoutant se mêler en des poèmes fantastiques dont il ne reste que des éclats éblouis le lendemain matin.

Arthur est heureux. Enfin.

Pourtant, au quatrième matin de sa fugue, il est réveillé brusquement par les hurlements de son estomac. Il a faim et les fraises des bois saturées de sucre ou les prunelles violettes qui râpent la langue ne suffisent pas à le rassasier. Mais il devine aussi en lui une autre faim : celle d'un désir qui le tenaille maintenant depuis deux mois. Ses rêves sont peuplés de femmes étranges qui ne sont pas vraiment sages et qui rient aux éclats, la gorge libre sous leur corsage. Arthur se frotte les yeux et se lève. Aujourd'hui il va lui falloir retrouver les hommes et leur « civilisation ». Charleroi n'est qu'à une heure de marche et devrait pouvoir lui offrir ce dont il a besoin. Rimbaud se débarbouille dans un ruisseau et croque deux pommes sauvages dont l'acidité le fait grimacer de plaisir. Il se met ensuite en route d'un pas alerte.

En trois quarts d'heure, le voilà dans les faubourgs de Charleroi. Des petites maisons ouvrières en brique rouge s'alignent le long de la grande route parcourue par de lourdes charrettes remplies de marchandises. Le linge pend aux fenêtres tandis que poules et canards courent d'un jardinet à l'autre. La tristesse et la pauvreté sont le lot de toutes les villes de province. « La vie des manœuvres et des ouvriers n'est peut-être pas celle des hommes libres », se dit Rimbaud qui profite de la cohue des carrioles pour se hisser en toute discrétion à l'arrière de l'une d'entre elles. Ballotté par la marche pesante du cheval, Arthur se repose tout en observant la ville qui change peu à peu à mesure qu'on approche du centre. La charrette quitte en effet les banlieues pauvres pour s'engager dans des avenues bordées d'arbres. Les maisons sont plus vastes et possèdent un étage et de grandes fenêtres. Elles se ressemblent toutes puisque construites à la mode parisienne, et pourtant on sent que chaque propriétaire a cherché à se distinguer de ses voisins. Les balustres des balcons sont sculptés de motifs

différents, la couleur des rideaux du salon de réception au premier alterne du rose bonbon au vert bouteille. Les bourgeois de Charleroi rivalisent d'ingéniosité pour orner les façades de leurs maisons : c'est à celui qui aura les volutes les plus sinueuses, les balcons les plus ouvragés, les fenêtres les plus larges afin de laisser voir d'énormes lustres en verre soufflé de Venise. « Quelle prétention ! » songe Arthur qui considère avec un mépris amusé cette compétition architecturale.

Mais déjà la charrette s'approche du centre commerçant de la ville où s'agglutinent boutiques, cafés et restaurants. Au silence du quartier bourgeois fait place les cris des vendeurs de rue d'où émergent des sifflets de la maréchaussée dépassée par l'agitation générale. La carriole ralentit bientôt et finit par s'arrêter. Arthur en descend sans que personne ne fasse attention à lui, et il s'engage dans le dédale des rues aux pavés mouillés. Son ventre crie famine à la vue du gibier et des quartiers de viande bien rouge des boucheries, des monticules de fruits et des tombereaux de légumes frais. Même les choux lui font envie ! Un vertige le saisit et il se rattrape à temps à un mur. Au bout de la rue, une jeune servante de cabaret, qui nettoie les tables de la terrasse, l'a aperçu en train de tituber. Elle lui adresse un sourire franc et lui fait signe de venir. La vue trouble et le cœur au bord des lèvres, Arthur se dirige vers le café dont l'enseigne vert absinthe l'attire. Sans l'attendre davantage, la fille disparaît derrière la porte latérale des cuisines. Arthur pousse le battant à sa suite sans trop comprendre ce qu'il fait ; un broc de lait chaud l'attend posé sur une table ainsi qu'une épaisse tranche de pain de campagne. Sans même saluer ou remercier, il se rue sur la nourriture et engloutit le tout comme si sa vie en dépendait. Un rire joyeux accueille sa gloutonnerie. Des quenottes blanches apparaissent entre des lèvres vermeilles et mouillées. La servante le fixe, amusée et attendrie. Puis elle prend un gros cuissot de jambon gras et en découpe une belle tranche. Elle la lui tend toujours en silence avec une nouvelle tranche de pain. Autour d'eux, le cuisinier et ses aides s'affairent pour préparer la soupe du midi. La présence d'Arthur ne semble pas les déranger, ils jettent parfois un coup d'œil cordial au jeune homme et poursuivent leur tâche dans la bonne humeur. On récurve les poêlons, on coupe les légumes en dés, on fait frire les patates qui chantent dans l'huile chaude. Arthur se laisse envelopper par la chaleur et les odeurs savoureuses de cuisson.

– Comment tu t'appelles ? demande enfin la jeune fille. Moi, c'est Manon. Tu viens de loin ?

– Je m'appelle Arthur. Je... je viens de Charleville pour travailler dans le journal d'un ami. Mais je n'ai pas de quoi payer ce repas, Manon... murmure Rimbaud, honteux.

– Ce n'est pas grave. C'est un cadeau. J'ai un frère de ton âge, Arthur, ou à peine plus vieux, et il a voulu partir à la guerre. J'aimerais que, s'il a froid et faim, on le traite ainsi là où il sera. Alors...

– Manon ! Tu lambines ou quoi ? interpelle une grosse voix qui vient de la salle principale.

– J'y vais ! Le patron, il m'appelle. Il est pas méchant ! Mais faut pas traîner ! Mange ce que tu veux et reviens ce soir vers 9 heures, lance Manon, déjà sortie de la cuisine pour aller servir les premiers clients.

Arthur s'ébouriffe les cheveux, un peu étourdi. Il achève son lait et son jambon salé à point puis il sort. Dehors, la vie joyeuse des commerces bat son plein. Entre une épicerie et une herboristerie, il aperçoit une librairie. Son regard est attiré par une gravure placée en vitrine. L'Empereur habillé en bleu et jaune est juché sur son cheval. Un sourire vainqueur sur les lèvres, il montre la voie aux soldats. La légende « L'éclatante victoire de Sarrebruck » sonne faux depuis la défaite de Sedan. La ferveur militaire a chuté avec le souverain français. Les temps ne sont plus au patriotisme, se réjouit Rimbaud qui entre dans la boutique en rassemblant son courage. Il en ressort quelques minutes après, l'air satisfait : le libraire lui a acheté ses derniers livres pour quelques francs avec lesquels il va pouvoir se payer un billet pour Bruxelles. D'un pas pressé, il se rend à la gare et, moins d'une heure plus tard, il est en règle et le ventre plein, installé dans un wagon presque confortable.

*

Les villes du nord ont décidément toutes le même visage. Froides, austères et grises en façade, mais chaleureuses et claires à l'intérieur. Encore faut-il réussir à entrer. Elles affichent derrière leurs grandes vitres la richesse des satisfaits besogneux qui n'ont rien à cacher ni à se reprocher. Mais leurs portes restent souvent closes et l'on peut demeurer longtemps dehors dans le froid à attendre en vain. À Bruxelles, personne n'a la générosité ou la pitié de Manon. À peine Arthur

interpelle-t-il un brave homme pour demander où se trouve la maison du directeur de la revue *La gerbe littéraire du Brabant* qu'il se heurte à une hostilité ouverte. Le plus souvent les passants ne s'arrêtent même pas et n'hésitent pas à le bousculer. Certains le menacent même d'appeler les gendarmes. À force d'insistance, Arthur parvient pourtant aux bureaux de M. Desfioles, le rédacteur en chef de la revue et père d'un de ses anciens camarades de classe. Il espère pouvoir se faire embaucher sur la foi de cette recommandation. Mais sa déception est grande lorsqu'il entend le verdict du journaliste :

– Tu as dix-sept ans ? Mais tu es beaucoup trop jeune ! Mon fils m'a en effet parlé de tes talents mais là, vois-tu, ce n'est guère le moment d'employer du monde. La guerre est partout et l'Empire est mort. Mon journal est censuré et je dois peser chacune de mes phrases. Les gens ne lisent plus la presse et préfèrent faire des réserves de sucre et de blé. Rentre vite chez toi et, si tu veux un conseil, étudie bien sagement !

Cette nuit-là, dans les rues glaciales de Bruxelles, Arthur n'a pas réussi à contempler la Grande Ourse. Ses dents ont claqué et il a mâché et remâché sa haine des adultes. Et puis il a repensé à Manon, à son rire clair et ses joues roses et il est reparti pour Charleroi sous les premiers flocons de neige de la saison.

*

– Eh bien, monsieur l'affamé, j'ai deux mots à te dire ! Je t'ai attendu hier soir et tu n'es pas venu ! lui murmure Manon le lendemain sous l'enseigne verte de la taverne.

Dans l'entrebâillement de la porte de l'arrière-salle, leurs regards se caressent : l'œil noisette de la jeune fille pétillante et contredit son air vexé de galante délaissée. La pupille bleue du vagabond se hasarde avec effronterie sur le lacet dénoué du corsage. Le jeune homme se penche, le sourire aux lèvres, et embrasse Manon dans le cou. Une délicieuse odeur de savon lui dilate la narine. Arthur sort alors de derrière son dos un bouquet improvisé : il a visité les jardinières des bourgeois sur le chemin de la gare. Manon bat des mains et saute de joie.

– Viens !

Arthur n'a pas le temps d'avoir peur ni de se demander que faire. Manon est déjà nue devant lui, éclair blanc de la peau, étoiles roses des seins,

regard vif et « vallon noir qui mousse ». Elle le déshabille tout aussi vite, sans pudeur, dans une immense joie. Elle le guide, rieuse et douce, et le pousse dans des édredons moelleux. En bas, des verres s'entrechoquent encore et on trinque à l'amour et à la guerre.

Au matin, Manon a déjà filé quand Rimbaud s'étire paresseusement. Il se lève et cherche dans sa besace un bout de papier. Sur le vasistas, la neige tombée dans la nuit fond au soleil. Quand Manon remontera tout à l'heure avec du jambon et de la bière, elle ne trouvera qu'un précieux billet laissé au sol, sous la lucarne ouverte :

Première soirée

Je regardai, couleur de cire

Un petit rayon buissonnier

Papillonner dans un sourire

Et sur son sein, – mouche au rosier.

La crapule et la maline

Octobre 1870 - janvier 1971

Jaune. La redingote de Georges Izambard a la couleur de la trahison. Mais elle est comme lui, trop pâle, trop falote. Arthur regarde son ancien maître tourner en rond dans son bureau étrié de la maison de Douai. Il lui parle et essaie de le convaincre une fois de plus de rentrer à Charleville, de retourner au collège, d'attendre encore et toujours, loin de lui et loin de tout. Mais le jeune homme a cessé de l'écouter pour ne plus considérer qu'avec stupeur le ridicule manège de son professeur empêtré dans sa lâcheté. Arthur se demande comment il a pu admirer cet homme. Comment a-t-il pu espérer qu'il en soit autrement qu'il y a un mois quand il avait été accueilli chez les sœurs Gindre et leur neveu ? Après son échec à Bruxelles, Arthur n'avait su que faire et il s'était une fois de plus tourné vers Izambard, le seul être, avec Ernest Delahaye, en qui il ait confiance. Mais à peine la porte d'entrée franchie, il avait compris que tout avait désormais changé et qu'il n'était plus tout à fait le bienvenu. Les trois tantes lui avaient offert l'hospitalité avec leur habituelle générosité et leur tendresse avide de vieilles filles, mais Arthur avait senti qu'elles refrénaient leur joie comme si elles craignaient les reproches de leur neveu. Celui-ci, pour sa part, n'avait guère caché sa réprobation et avait tout de suite sermonné Arthur après qu'il avait fait le récit de sa seconde fugue. Quel étourdi ! Quel inconscient de s'être aventuré dans une zone aussi dangereuse en osant croire qu'on aurait besoin de lui dans une rédaction de revue ! On ne s'improvise pas journaliste ! Ni poète d'ailleurs ! avait-il affirmé à Arthur non sans une pointe de méchanceté. Le jeune homme en avait été blessé et s'était alors muré dans un silence hostile et lourd. Depuis, de discussions empruntées en échanges gênés, l'élève et le maître soldaient d'étranges comptes, retenant leurs remarques acerbes au nom du passé et d'un respect mutuel qui demeurait malgré tout.

« Décidément, cette redingote lui va mal, se dit Rimbaud. Il ressemble tout à fait à un pantin dont le recteur et l'université ont fini par tirer les fils. Il roule à présent dans la bonne ornière ! »

– Donc, Arthur, poursuit Izambard dans le vide, vous allez revenir au collège...

– Non ! Non et non ! Tout simplement non ! Ce n'est pas parce que vous avez renoncé, vous, que je dois vous imiter ! Vous voilà à nouveau professeur devant des moutons d'élèves, tant mieux pour vous ! Vous renoncez à la poésie pour jouer les gratte-papier, soit ! Mais vous finirez comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire ! Moi, je...

– Taisez-vous, petit serin ! La poésie n'est jamais qu'un divertissement de jeunesse ! La science, seule, convient aux hommes responsables ! rétorque Izambard qui perd patience.

– Non ! hurle Rimbaud hors de lui. C'est une vocation ! Et si vous ne l'avez pas, que m'importe ! N'imposez pas votre médiocrité à ceux qui la possèdent !

Comme chaque fois, Arthur sort prendre l'air en claquant la porte. Mais aujourd'hui il n'en peut plus d'écœurement. Il rassemble ses affaires pour partir définitivement. Les trois sœurs dans le hall sont désolées par la violence de cette dernière scène tandis que la voix d'Izambard s'échappe du bureau, amère et comme éraillée :

– Allez, Arthur. Allez puisque vous le voulez ainsi. Votre amitié aura été difficile et âpre. Et votre *vocation* en aura eu raison. Que votre génie vous guide puisqu'il a tous les droits. Je vous pardonne tout à l'avance, mais je ne peux plus rien pour vous.

Mais Arthur est déjà dans la rue, filant comme le vent vers la gare, les mâchoires serrées et le regard dur perdu vers l'horizon.

*

Deux jours plus tard, c'est flanqué de deux gendarmes qu'il est présenté à Vitalie. Avec lassitude, celle-ci paie le billet de train et la nouvelle amende. Elle écoute sans ciller l'humiliant sermon des représentants de l'ordre.

– Gardez mieux votre fils, madame Rimbaud. Soyez sévère ! La guerre est là et nous avons de la tâche à effectuer. Ramener les brebis égarées à leurs mères nous fait perdre du temps !

– Oui, je sais, messieurs. Ayez confiance ! Je le tiendrai à l'œil, balbutie Vitalie de la voix la plus sèche possible.

Pendant ce temps, Arthur renifle bruyamment et s'essuie du revers de la manche.

Ils partent enfin et Vitalie et son fils se retrouvent, seuls, une fois de plus face à face. Mais c'est lui qui prend la parole en premier.

– Inutile de te fatiguer. Honte, bla, bla, retourner au collège, bla, bla, pas d'argent, de livre ou de papier. BLA ! BLA ! BLA !

Et sans attendre l'invective de sa mère estomaquée, il s'enferme dans sa chambre pour dormir du lourd sommeil des bêtes de somme.

*

Mi-novembre. Il neige et le gel a fait tomber en une nuit les dernières feuilles du tilleul. Dans la campagne autour de Charleville, le givre blanc couvre les champs d'une fine pellicule froide. Les mares sont toutes figées. Au loin, on entend le bruit sourd du canon et tous les jours des réfugiés arrivent en ville, enfants dans les bras, baluchons sur le dos et paquets de fortune entassés sur des charrettes à bras. Ils fuient la mitraille et les pillards. Des rumeurs folles circulent d'un bourgeois effrayé à l'autre : on brûle, on tue et on viole. Les notables parlent de partir en masse pour Paris où ils ont déjà expédié leurs familles. Le prix du pain a doublé et on commence à manquer de vivres. Certains n'hésitent plus, une fois la quatrième bière bue, à dire leur peur de la guerre. Les autres se taisent et plus personne ne fanfaronne. Sous le kiosque du grand parc, l'orchestre a pris froid et on a remisé clairons et trompettes.

Voilà quinze jours qu'Arthur est rentré quai de la Madeleine. Il se lève à peine le matin et reste sous l'édredon à dormir ou à lire. Il mange peu, se lave encore moins. Ses cheveux ont poussé, filasse, jusqu'au milieu du dos. Maigre et même efflanqué, il nage dans ses vêtements sales. Il mesure près d'un mètre quatre-vingt et Vitalie n'ose plus lui dire grand-chose. De toute façon, il ne parle plus à personne. Seule la petite Isabelle trouve encore grâce à ses yeux. Il la câline et lui raconte des histoires. Pour elle seule, il sort quelques heures de sa sauvagerie mais il lui fait peur et elle hésite maintenant à aller le retrouver dans sa chambre. Le soir, Arthur sort en ville et retrouve Ernest qui s'amuse de ses sarcasmes et provocations tout en s'inquiétant de ce qu'ils nomment ensemble son « encrapulement ». Quand Arthur croise un bourgeois, il lui crie dessus pour l'effrayer. Quand il rencontre le curé, il multiplie les signes obscènes et les propos sacrilèges. Sa poésie même s'est métamorphosée : elle prend des tournures barbares et résonne de mots inventés. Arthur semble comme attiré par un gouffre et

Ernest ne sait plus s'il doit l'accompagner dans son délire pour le protéger ou l'abandonner pour ne pas sombrer avec lui.

Au début, il a ri. Quelle joie de voir la tête horrifiée des bonnes gens de Charleville découvrant le mot MERDE inscrit sur les murs du collège, la façade de la bibliothèque ou les bancs publics. Les petites vieilles s'étaient signées ou avaient fait mine de s'évanouir. Mais quand Arthur a commencé à boire pour « dérégler ses sens » et mieux écrire, Ernest s'est retrouvé bien seul à soutenir son ami en train de vomir à l'aube dans les quartiers les plus malfamés de la ville. Un soir, il a même insulté dans un allemand improvisé des soldats prussiens éméchés qui lui ont arrangé le portrait sans que personne ne bouge dans le cabaret. Mais à présent, c'est bien pire. Arthur, à qui Vitalie ne donne plus un sou, a trouvé un moyen horrible d'en gagner. Il écrit des billets atroces, d'une vulgarité sans nom, à tous les ivrognes qui peuvent les lui payer. Il se vante de fréquenter les brigands et les prostituées et même les pédérastes. Ernest ne sait plus quoi faire : seul un miracle pourrait sauver Rimbaud de ce lent suicide méthodique.

– Écoute celui-là, Ernest ! Je l'ai écrit pour un maquereau ! déraille Arthur, déjà ivre au troisième bock de bière.

*Pouah ! Mes salives desséchées,
Roux laideron,
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !*

La voix vacille dans un hoquet puis poursuit, plus aiguë :

*Vos omoplates se déboîtent,
Ô mes amours !
Une étoile à vos reins qui boitent,
Tournez vos tours !*

Arthur mime en titubant une danse. Ernest le soutient comme il peut. Avec un filet de voix brisée, le jeune homme ivre achève :

*Et c'est pourtant pour ces éclanches,
Que j'ai rimé !
Je voudrais vous casser les hanches
D'avoir aimé !*

Assis par terre dans un rayon de lune, Arthur sanglote doucement.

– Arthur, tu ne peux continuer ainsi, lui souffle Ernest. Tu te perds et tu te tues à petit feu. Ta poésie même se fourvoie quand tu vends ta plume ou que tu la trempe dans l’eau croupie des latrines.

– Tu te trompes, Ernest ! Je me noie peut-être, mais ma poésie, elle, grandit dans cette fange. Tu comprends, il faut se faire voyant. Dérégler les sens, boire, fumer, baiser pour créer un langage nouveau. Un Verbe d’où jaillira le monde à venir. Je progresse à chaque avilissement. Un autre pousse en moi et m’envahit. C’est un géant.

– Si tu le dis... Je suis sans doute mauvais juge, mais je n’arrive plus à te suivre ni à te comprendre. Il te faudrait manger un peu, cesser de te corrompre, dormir et te faire une conduite sinon tu ne pourras bientôt plus tenir une plume.

– Mourir ? ricane Rimbaud. Mais ne vois-tu pas que j’ai été déjà mis à mort ? Que ces épiciers et ces retraités, que ma folle de mère et ce couard d’Izambard, que tous ces « assis » m’ont enterré vivant ? Et toi, Ernest, tu me demandes aussi d’être raisonnable. Les ogres ont mangé le Petit Poucet et je n’ai pas trouvé les bottes de sept lieues. J’ai ravalé tous mes rêves avec soin et il faudrait que je survive ?

– Ça suffit ! Lève-toi ! Je te ramène. Calme-toi. Tout finira par s’arranger. Il te faut patienter encore.

Rimbaud saisit soudain Ernest au collet :

– Plus jamais ce mot, tu entends ! Plus JAMAIS ! Je veux tout et tout de suite !

Ernest hausse les épaules et guide son ami le long de la Meuse. Dix minutes plus tard, Arthur s’effondre dans son lit et découvre sous l’édredon la petite Isabelle, le regard noyé de reproches.

Il a honte.

*

Deux mois ont passé. Charleville tremble de froid et de peur sous la neige et les obus des canons prussiens. La ville a été bombardée et les murs détruits gardent la trace de la déchirure. Des hommes morts sont en train de pourrir dans les fossés gelés. Des centaines d’anonymes, de frères et de fils, d’ouvriers et de paysans sont tombés pour ceux qui n’ont jamais rien risqué.

D'abord hostiles à l'occupant, les habitants de Charleville ont fini par s'accommoder : l'épicerie s'est approvisionnée en tabac prussien et en saucisses aux épices pour satisfaire les goûts des nouveaux hôtes. On s'est souvenu que les mots allemands ne sont pas si différents de ceux des Ardennes et les affaires ont repris – comme avant. À Paris, le peuple s'est mis en commune et préfère les chansons qui parlent de fraternité et de printemps aux refrains patriotes. Arthur a retrouvé lui aussi l'espoir et, avec lui, ses rêves de départ et de révolution. Il s'est décidé à envoyer ses derniers poèmes à Verlaine en le conjurant de le sortir du borbier provincial. Peut-être sera-t-il plus généreux ou compatissant que Banville ? Qui sait ?

Enfin, en janvier, Arthur a rencontré Rose.

La voici d'ailleurs qui s'avance vers lui au bout de la rue de la Concorde. Ils ont rendez-vous tous les soirs après la sortie de l'usine. Arthur pense qu'il n'oubliera jamais ce lundi où, passant devant la fabrique d'allumettes, il l'a aperçue parmi ses compagnes d'atelier. Taille fine, silhouette menue et si fragile qu'il croit la briser chaque fois qu'il la serre dans ses bras. Elle a surtout de grands yeux violets, tendres et profonds, qui jamais ne se détournent quand ils croisent les siens. Souriante, Rose s'est mise à courir en reconnaissant Arthur sous un porche. Elle se jette contre lui, petit oiseau frileux caché dans de minces lainages. Elle avait froid, elle a chaud à présent, blottie dans les bras de son amoureux. Arthur est devenu un homme en ce début de l'année 1871. Son corps est long et maigre, ses jambes sont géantes comparées à son buste. Quand il marche, penché en avant, d'un pas de gymnaste, on dirait un pantin dégingandé que le marionnettiste ferait voler au-dessus du sol. Il a gardé son visage d'enfant, sa « gueule d'ange » comme lui dit gentiment Rose avant de le couvrir de baisers. Depuis qu'il l'a rencontrée, il est apaisé et il a progressé. Rose le comprend et elle aime ses vers. Elle les lit avec application tous les soirs lors de leurs rendez-vous dans une grange abandonnée. Elle bute sur les rejets et les mots compliqués aux sonorités étranges. Chaque vers finit dans un éclat de rire et des baisers fous. Il y a quelques jours, il lui a offert un merveilleux cadeau. Un poème écrit pour elle seule :

L'Étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,

*L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.*

La belle enfant a rougi de plaisir et de désir. Ce soir-là elle s'est donnée dans la paille qui embaumait et le froid piquant de l'hiver.

Mais aujourd'hui, Arthur est un peu inquiet, car il a pris sa décision ; il va repartir à Paris pour participer à la révolution et il aimerait le faire avec son amie. Le suivra-t-elle ? Il le veut tant ! L'étreinte autour du corps souple de Rose se resserre comme autour d'un rêve invisible.

– C'est pour demain matin... viendras-tu ? souffle Arthur en se perdant dans ses prunelles violettes.

Il croit que son cœur va exploser quand il entend la réponse :

– Partons, mon amour. Vite ! Le bonheur n'attend pas ! *Est-il d'autres vies ?*

Un poète sur la barricade

25 février 1871

Rouge. Écarlate, profond et sanglant. Un immense drapeau claqué dans l'air au-dessus d'une barricade faite de gros pavés et de meubles empilés en désordre. Pour l'instant, tout est calme et l'atmosphère est joyeuse. Des hommes et des femmes, des enfants de tous âges, se font passer des chaises et des tables pour les entasser pêle-mêle et barrer la rue Saint-Jean. On chante des refrains des révolutions de 1789 et de 1848 au son des accordéons. On s'interpelle et on plaisante. L'avenir est clair. Les petits jouent, confiants, dans la rigole de l'égout. Les plus sérieux parlent de politique et d'utopie socialiste. Les plus inquiets croient entendre le bruit sourd du canon et s'interrompent en dressant l'oreille. Les gardes nationaux ne sont pas vraiment favorables à la révolution et sont prêts à défendre en faisant couler le sang le nouveau régime de M. Thiers. Et quand bien même ils seraient amicaux (après tout, ils sont à peine mieux lotis que les ouvriers), il y a aussi les soldats prussiens aux portes de Paris, qui, eux, ne feront pas de quartier. L'ennemi est partout et il faut se tenir prêt.

Arthur et Rose sont arrivés hier dans la capitale assiégée par les Allemands, heureux et impatients de tout voir, de tout sentir et de tout vivre. Dans le train, c'était la panique. Les bourgeois vêtus de plusieurs couches de vêtements superposées se pressaient, tout boudinés, sur les bancs des wagons, grognant comme des bêtes pour conserver leurs places et fuir l'envahisseur. Encombrés de valises pleines d'objets précieux et de bijoux, ils quittaient en masse Charleville en espérant devancer le pillage de leurs biens et sauver leurs vies mesquines. Dans la cohue, les contrôleurs n'avaient même pas osé demander les billets tant ils craignaient une émeute et Arthur avait contemplé avec un méchant plaisir ces rats désertant le navire et éprouvant enfin la peur de ceux qui vivent au jour le jour. Rose, quant à elle, s'était blottie contre son amant et s'était endormie paisiblement, le sourire aux lèvres sous les yeux exorbités des notables en débâcle.

À peine descendu sur les quais de la gare de l'Est, Arthur avait retrouvé l'agitation du mois de septembre dernier. Il avait pris la menotte de Rose et s'était facilement tracé un chemin dans la foule et les troupes égarées de soldats. « Viens ! Suis-moi, c'est par là ! » lui avait-il dit en avançant avec aplomb au hasard. Dehors l'air frais les avait saisis : il avait le piquant de la liberté. Arthur avait eu soudain envie de courir et de crier. Sa poitrine était prête à éclater. Puis, ils avaient marché toute l'après-midi jusqu'à la tombée de la nuit, fascinés par les grands immeubles bruissant de monde et par le ballet des calèches. Ici, on avait peut-être peur, mais on ne le montrait pas vraiment : il y avait toujours des fêtes, un opéra et des riches qui dansaient sur l'abîme et au milieu des décombres. Hauts-de-forme lustrés et robes de satin, cannes en bois rare et mantelines de fourrure poursuivaient, imperturbables, leur comédie. Qu'importe si la guerre avait fauché des milliers de soldats et si les enfants pauvres crevaient de faim... Qu'importe les maudits et les infâmes en guenilles. Qu'importe la guerre terrible et le siège. À Paris, certains continuaient à s'amuser follement sur le couvercle d'une marmite bouillante. Où était donc la révolution ?

Arthur et Rose finirent par la trouver, bien au-delà de la rive droite de la Seine, des belles statues des ponts et des Tuileries. Des faubourgs rouges existaient, avec des rues étroites et sombres où la garde peinait à faire ses rondes. Les amoureux y parvinrent au cœur de la nuit, presque à tâtons, moins inquiets que curieux. Ils allaient voir enfin le peuple ! Et c'est ainsi qu'ils s'approchèrent de la barricade de la rue Saint-Jean, attirés par les chants des hommes et des femmes rassemblés autour d'un grand feu. La première nuit parisienne d'Arthur et de Rose fut fraternelle ainsi qu'ils l'avaient tant espéré : on les accueillit avec générosité sans leur demander de gages ou de renseignements sur leur identité. Jeunes et beaux, ils émurent les révolutionnaires qui y virent le signe de leur victoire prochaine. Oui ! L'avenir aurait les yeux bleus d'Arthur et le teint de lait de Rose. Exalté, Rimbaud avait rapidement pris la parole et échangé son point de vue avec les meneurs. Ses connaissances théoriques lui servaient enfin ! Marx et la pensée socialiste s'incarnaient dans la rue parisienne. L'utopie rachèterait les douleurs des hommes des siècles passés. Elle se réalisait là, dans la beauté des visages graves des miséreux, sur les traits fiers de ces hommes aux vestes sales, dans les yeux étoilés des femmes qui portaient leurs enfants au sein. Bientôt, dans un silence respectueux, Arthur improvisa, sous le regard admiratif de Rose.

*Enfin ! Nous nous sentions Hommes ! Nous étions pâles,
Sire, nous étions souls de terribles espoirs. [...]
Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes
Dans les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes*

Et Rose s'était endormie dans les bras de son amour qui poursuivait à voix basse et sentait monter en lui un souffle nouveau. Rimbaud avait compris qu'il devait trouver des mots énormes, encore inconnus, des formules jamais inventées pour dénoncer l'injustice et dire les soleils nouveaux qui éclaireraient le monde.

*

À présent, le drapeau rouge flotte dans le ciel d'hiver. Tous attendent. Peu à peu, le silence de midi est tombé sur la barricade. On a mangé tranquillement un peu de pain et de soupe et tous sont retournés au poste de guet. On dit que la garde nationale arrive et qu'elle a reçu l'ordre d'ouvrir la rue en utilisant la force si nécessaire. Il le faudra bien, car ici, nul n'est prêt à céder. Arthur regarde autour de lui ses camarades de combat. Cette armée improvisée n'est pas très organisée : ils ont en tout et pour tout trois fusils et très peu de balles. Chacun s'est muni de son outil de travail ; la barricade se défendra avec des hachoirs et des couteaux de charcutier, des barres à mine et des marteaux. Un ramoneur a donné à Rimbaud un gros bâton, mais saura-t-il seulement s'en servir ? Prudemment, Arthur a demandé à Rose de se cacher à l'arrière et de fuir si cela tournait mal. Mais elle a refusé et a retroussé ses manches tout en prenant une grosse louche de cuisine. Arthur a souri, mais il est inquiet. Sur la barricade, des femmes et des enfants, des vieillards attendent, le visage crispé et tendu par la haine. Les hommes semblent plus forts. Mais que faire contre des gendarmes aguerris ?

Au fond de la rue, des chevaux apparaissent justement, bien rangés en ligne. La garde ne fait qu'un seul corps et avance mécaniquement dans un silence terrible. Parvenus à une dizaine de mètres de la barricade, les soldats mettent en joue tandis qu'un officier hurle :

– Déposez les armes ! Vous n'êtes pas de taille ! Rentrez chez vous et tout ira bien. Nous ne voulons que les meneurs !

– Va te faire foutre ! rugit un ferronnier armé d’une masse. On est là ! On y reste !

– Rendez-vous ! Sinon, pas de quartier !

Arthur serre fort son bâton, les mâchoires saillantes et le regard fixé sur la ligne des fusils, qui dans un seul cliquetis viennent d’être chargés. Il sent contre lui le corps frêle de Rose qui tremble.

– Venez nous chercher si vous avez des couilles ! Vendus ! La Révolution vaincra ! La Commune vivra ! vocifère un jeune qui a noué un bandeau rouge autour de sa tête. Et, se hissant au sommet de la barricade, il se saisit du drapeau et l’agite en hurlant :

– La Liberté ou la m...

La détonation a déchiré l’air et suspendu son cri. Arthur a juste le temps de voir un éclair de sang et un corps qui tombe quand l’enfer de la mitraille se déchaîne sur le peuple démuné. La garde tire. Elle charge. Inexorablement. Dans un désordre affreux de cris et de coups de feu, Arthur entraîne Rose tétanisée vers l’arrière. Dans leur fuite éperdue, ils marchent sur des blessés. La barricade s’écroule comme un château de cartes : on résiste encore mais si mal ! Une fourche ne peut rien contre un fusil ! Et un ouvrier n’est pas un soldat... La rue Saint-Jean est dégagée en quelques minutes et les survivants sont fait prisonniers, attachés les uns aux autres, par une corde au milieu des décombres et des cadavres.

Arthur et Rose n’ont pas vu le massacre. Ils ont réussi à fuir en se glissant avec d’autres rebelles dans une maison ouvrant à l’arrière sur une contre-allée. Rimbaud court, tenant par la main son amie terrifiée. Au bout de quelques minutes de fuite éperdue, elle trébuche et n’arrive plus à se relever. Il la tire sans ménagement et s’engouffre dans une ruelle vide, la poitrine brûlante et le souffle coupé.

*

Le soir tombe. Glacial et sordide. Pendant plus de quatre heures, Rose et Arthur sont restés prostrés dans la ruelle, collés l’un contre l’autre sans dire un mot. Ils ont juste mêlé leurs larmes en pensant aux corps défaits et aux innocents sacrifiés. Maintenant, le froid les vrille. Le calme est revenu sur Paris, lourd comme du plomb. Les chants sont morts. Ils renaîtront peut-être, mais ils seront sans illusion et sans pitié. C’est désormais un combat sans merci : les pauvres contre les riches, les maudits contre les élus. Il

faudra leur faire rendre gorge : tuer, détruire, massacrer même ou en crever. Quel monde surgira de tout ce sang versé ?

– Allez, Rose, lève-toi. Nous allons mourir de froid si nous restons ici sans bouger. Il faut marcher, lui dit doucement Arthur.

Rose essaie péniblement de se mettre debout, mais ses jambes sont en coton et elle tremble de tout son corps. Ses dents claquent, ses doigts s'accrochent comme de petites griffes au paletot de Rimbaud. Elle n'arrive pas à mettre un pied devant l'autre, parcourue par de longs sanglots que rien ne peut calmer. Elle finit par articuler :

– Où dormirons-nous, Arthur ? J'ai peur ! J'ai tellement peur ! J'ai faim aussi...

Arthur est impuissant : il n'a rien d'autre à lui offrir qu'une marche aveugle dans la nuit. Nul ne prendra le risque de les accueillir tant la répression est forte. La ville s'est claquemurée derrière ses volets et ses portes grillagées. Ils sont abandonnés.

– Viens ! Il faut marcher, répète-t-il avec fermeté. Il faut tenir jusqu'à l'aube. Nous verrons ensuite...

Rose se résigne ; ses pieds frigorifiés lui font mal. Les deux amants sortent lentement de la ruelle et se dirigent vers la Seine. Sous les ponts, imagine Arthur, il fera moins froid et ils pourront faire une pause. En chemin, il aperçoit un tas de détritiques au bas d'une maison. Il s'en approche et fouille les déchets dans la pénombre. Des rats se disputent un reste de pain qu'il leur vole en les effrayant. Il le ramène à Rose, l'air piteux. Elle le porte à la bouche dans le noir et le recrache aussitôt.

– Je ne peux pas, dit-elle en pleurant. Je ne peux pas ! C'est pourri ! Je ne peux plus ! Je... je veux rentrer. Ce n'est pas ce que j'imaginais ! Non ! Je ne suis pas aussi courageuse que toi, Arthur ! Je n'ai pas ta force. Je... je me suis trompée, sanglote Rose à genoux.

Arthur reste silencieux un moment en regardant tour à tour la jeune fille effondrée et les rats revenus dans les immondices pour y trouver de quoi survivre. Au loin la Seine roule ses flots noirs et des ivrognes, réfugiés sous un pont, se battent. Hommes et rats sont frères dans la nuit du désespoir. Il n'est plus question d'aller là-bas, ils s'en prendraient à Rose... Arthur enlace alors la jeune fille avec douceur. L'ombre lui mange tout le visage et les étoiles dans ses yeux sont éteintes.

– Tu as raison, Rose. Il faut que tu rentres. Je te raccompagne à la gare et, demain, tu prendras un billet de retour pour Charleville avec l'argent qu'il

reste. C'était mon rêve et non le tien. Je reviendrai quand je l'aurai vécu jusqu'au bout.

Rose ne répond rien. Elle s'est résignée. Arthur est trop grand pour elle.

*

Ils se sont dit adieu sur le quai et Arthur lui a confié dans un billet, plié en quatre, son poème *L'Étoile a pleuré rose*. Pourtant, aujourd'hui, tout est gris. Arthur est à nouveau seul. Libre. Mais seul. Tout a un prix et de nombreuses illusions sont parties avec Rose.

Que faire maintenant ? Arthur a l'adresse d'un journal favorable aux communards, et il ne désespère pas de s'y faire engager. La révolution a besoin d'armes, mais aussi d'orateurs et de poètes. Inconsciemment, ses pas le ramènent pourtant vers la rue Saint-Jean et la barricade éventrée. La vie y a repris son cours : le linge sèche aux fenêtres, quelques commerces ont rouvert, des chevaux sont attelés pour charrier du bois ou du charbon. Des enfants jouent timidement sur le pas des portes. Pourtant, des taches de sang maculent un mur, des vêtements déchirés jonchent le sol. Des meubles brisés n'ont pas tous été déblayés. Arthur s'arrête, bouleversé par le spectacle qui s'offre à ses yeux. Hier, des enfants riaient ici et des hommes rêvaient au bonheur partagé...

– Alors, le poète ? On revient sur les lieux du crime ? demande une voix aigre dans son dos.

Rimbaud se retourne et reconnaît un porteur de vitres de son âge qui a, lui aussi, survécu au massacre. Il tient une hache.

– Je t'ai vu fuir, hier, avec ta princesse... Pas facile, hein, d'être un héros. Et puis tu as eu raison après tout, ce n'est pas ton combat... Regarde tes mains blanches de nanti...

Arthur devient rouge de colère et serre les poings.

– Tais-toi ! Tu es vivant comme moi... Quant à mes mains blanches, je vais te les mettre dans la gueule si tu continues !

– À ton service, Monseigneur l'artiste ! Je t'attends pour te faire la leçon. Ça te changera pas ! provoque le vitrier en faisant mine de se remonter les manches.

– Comment osez-vous vous battre ici ? Alors qu'hier des camarades sont morts ! Vous êtes frères et nous avons besoin de vos forces unies pour lutter,

crie une matrone que leurs insultes ont attirée à sa fenêtre. Silence !
Honneur aux morts et honte à vous !

Le vitrier remet ses poings dans ses poches et tourne les talons en maugréant :

– On se retrouvera, le richard, et on réglera nos comptes.

Arthur reste longtemps immobile au milieu des décombres de la barricade. Les paroles du garçon ont visé juste. Étranger à Charleville, il n'est pas pour autant chez lui à Paris. Les poètes sont-ils pour toujours condamnés à l'exil ? « Alors, il faut cesser d'être poète », dit-il froidement dans la rue désertée. De ses poches, il sort une poignée de feuillets griffonnés pour les jeter dans le vent. Et les lambeaux de phrases et images colorées tombent en pluie sur les pavés ensanglantés.

Mauvais sang

30 mai 1871

Garance. Sur la couverture du journal, un garde national plante un drapeau bleu-blanc-rouge au sommet d'une barricade effondrée. Sur le sol jonché de pavés, vaincu, un communard mal rasé gît dans une mare de sang. Un drapeau rouge déchiré lui sert de linceul. C'en est fini. La Commune a vécu et elle est morte fusillée pendant la semaine sanglante du mois de mai 1871. Est-ce cela grandir ? Perdre ses illusions et faire le deuil de ses rêves ? Enrager d'impuissance en contemplant la presse républicaine qui se réjouit étrangement de l'écrasement du printemps du peuple ? Fusillés, les ouvriers ! Exécutés, les travailleurs ! Emprisonnés ou exilés, les meneurs qui ont échappé à la mort ! Exhibés, les Fédérés, la corde au cou, avant d'être déportés en Algérie. Fallait-il fonder la République sur un massacre ? Les mains d'Arthur tremblent sur le journal. Écœuré, il imagine les rues de Paris vides et tristes. La vie des « assis » pourra reprendre son cours, sans risque : tout est rentré dans l'ordre.

Quelle impuissance ! Quelle rage aussi. Arthur froisse le journal et le roule en boule pour le jeter au fond de la grotte dans laquelle il a élu domicile. Pour échapper à Vitalie, il se réfugie dans une ancienne carrière de gré située à l'est de la ville. Il a en effet fallu rentrer à Charleville, encore et toujours : Paris, même en Commune, n'avait pas besoin de lui. Ni les Fédérés qui se méfiaient de ce qu'ils appelaient ses « illuminations », ni les corps francs trop vils n'ont voulu de lui. Arthur n'a pas tenu longtemps parmi des opportunistes qui voyaient dans la révolution ou la guerre un moyen pour assouvir leur bassesse. Il est donc revenu, sans le sou et sans espoir – affamé, révolté, plus enragé et agressif qu'à son départ.

Au quai de la Madeleine, Vitalie l'a menacé sans véritable conviction de la maison de correction. La neutralité de Frédéric s'est muée en un silence critique. Par quelques phrases allusives, l'aîné a suggéré à Arthur qu'il fallait cesser de rêver et qu'il était parvenu à un âge où il est nécessaire de prendre ses responsabilités. Même Isabelle le fuit ; ses cheveux qui dégoulinent jusqu'au bas du dos et sa pipe malodorante l'effraient. Elle est

moins gaie et ses boucles blondes s'affaissent sur ses joues tristes. Elle grandit elle aussi – elle perd ses rêves et Arthur n'y est pas pour rien. Plus que jamais Charleville se teinte de grisaille tandis que Paris a peint le mois de mai en rouge. Arthur se demande si sa destinée est d'être condamné comme son père à la fuite ou comme sa mère au ressassement de l'échec. Pour la première fois peut-être, il craint de tout rater et de laisser passer sa vie comme tous les trains qu'il regarde partir le matin quand il erre dans la gare. À son retour dans les Ardennes, Arthur a retrouvé ses mauvaises habitudes qui ne le distraient même plus : l'alcool, la drogue, les malfrats l'ennuient. Les provocations qu'il multiplie auprès du curé ou des bourgeois ne les étonnent plus. Il lui faut plus ou pire. S'avilir ou insulter les autres ne suffit plus. Tout a un goût de cendre ou l'acidité du vin vert dont il se gorge pour oublier le mur des Fédérés. Où trouver d'autres vies et d'autres mots ?

Il y a quelques jours, alors qu'il se promenait, pipe au bec et chemise débraillée sur la place Royale, il a croisé Rose qui rentrait de la fabrique. Les phrases qu'ils ont échangées étaient si banales ! Ses yeux couleur glycine étaient délavés par la pluie. Elle a repris l'usine et sa vie réglée – rassurée et minuscule. Arthur s'est demandé comment il avait pu l'aimer si follement. Les sentiments meurent aussi, Vitalie le lui avait bien dit. Rien ne résiste au temps et à la raison des grandes personnes.

En rentrant chez lui, Arthur a ouvert son cahier de poèmes et a recherché les vers qu'il avait rimés pour son amoureuse. Eux étaient intacts, brillants et lumineux. De ses amours mortes, il ne restait plus que ces mots, écume des rêves disparus. Ce jour-là, Arthur a compris que quelque chose demeurerait sans doute des échecs imposés par la vie. Il y avait là, dans ses cahiers d'écolier, une richesse que personne ne pourrait lui voler. Et il a observé sa main blanche et fine avec une attention nouvelle : *la main à plume vaut la main à charrue*. Il lui fallait travailler avec la même abnégation et la même constance et, pour être au calme, il a décidé de s'installer dans la carrière de grès où Ernest Delahaye vient le ravitailler en nourriture et en livres.

C'est là qu'il écrit patiemment chaque heure du jour des poèmes et des lettres qu'il confie à son ami en échange de nouvelles fraîches et de tabac. Mais aujourd'hui, le récit effroyable de l'écrasement de la Commune l'a foudroyé. Comment dire les larmes et l'injustice ? Comment crier sans renoncer à la beauté ? Comment tordre le vers pour y faire entrer la

mitraille, le sang et les espoirs morts ? Assis par terre, les bras ballants, Arthur pleure sur son impuissance et sa langue trop étroite pour son désir.

– Ohé ! Ohé ! Arthur ! Tu es là ? crie Ernest qui sort de la forêt et grimpe sur les gros blocs de pierre.

En cinq minutes, il atteint la grotte.

– Eh bien ? Qu'est-ce que tu fais dans l'obscurité ? Sors ! L'été est presque arrivé.

– Et Paris crève... l'interrompt Arthur d'une voix sombre.

– Ah... Tu as lu. Oui, ils les ont écrasés. On dit qu'il y a près de vingt mille morts et autant de blessés et de déportés. Le grand soir a échoué... grimace Delahaye en déballant de sa sacoche du pain et un demi-saucisson. Il faut manger pourtant, si tu veux bien travailler.

– On dirait ma mère ! Lave-toi, mange, dors, écris ! Et tout ira mieux !

– Et que faire d'autre, mon ami ? Tu as renoncé aux études et tu n'es ni soldat ni ouvrier ! Sois au moins poète ! s'exclame Ernest en tendant à Arthur une appétissante tartine qu'il vient de lui confectionner.

– Si seulement c'était vrai, reprend Rimbaud avec un soupir. Je sens que je progresse, Ernest. Ici je regarde et j'écoute la nature qui m'entoure. Mais je peine à dire tout cela et, quand je me relis, je trouve le résultat informe et si en deçà de ce que j'éprouve ! Il me faut trouver une langue.

Pendant qu'Arthur dévore le sandwich, Ernest jette un coup d'œil sur les feuillets abandonnés sur le sol et sort au soleil pour lire à son aise. Les oiseaux se sont tus et le silence de midi est tombé sur la carrière. Concentré, Ernest parcourt les poèmes tandis qu'au fond de sa tanière Arthur le considère avec anxiété. Delahaye est son dernier lecteur : voilà deux mois qu'Izambard ne répond plus à ses lettres, quant à Demeny, Banville ou Verlaine, il ne sait même pas s'ils ont reçu ses envois. Arthur est vraiment tout seul avec sa poésie.

– Arthur... commence Ernest, dont l'ombre se découpe dans l'air jaune de l'été. Arthur, c'est magnifique ! Extraordinaire même ! Tu n'as rien écrit de meilleur ! Écoute !

*Ô Poètes, quand vous auriez
Les Roses, les Roses soufflées
Rouges sur les tiges de lauriers
Et de mille octaves enflées !*

« C'est de toi, Arthur ! Tu entends ? Ce sont tes vers ! Il faut écrire à nouveau à la revue du Parnasse et à Verlaine. Ils finiront par comprendre, par t'entendre !

– Si tu le dis... ricane Rimbaud du fond de sa grotte. De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire, hein ?

– Arrête avec cette ironie qui te tue à petit feu. Viens dans la lumière et choisis les pièces que tu veux envoyer. Je me charge de les poster.

Arthur se lève péniblement et sort. Il s'étire dans le soleil et s'accroupit près de son ami.

– Allons-y, dit-il d'un air las tandis qu'Ernest commence à préparer les enveloppes en se servant de sa sacoche comme d'un pupitre.

*

Quatre jours plus tard, Georges Izambard reçoit à Douai une lettre d'Arthur. Les feuillets se succèdent : « Oraison du soir », « Accroupissements », « Chant de guerre parisien »... Une lettre étrange les accompagne : « Je veux être poète et je travaille à me rendre *Voyant*. » Izambard achève-t-il seulement sa lecture ? Il replie les feuilles soigneusement et les glisse dans l'enveloppe. Il ouvre ensuite la grande armoire de son bureau et en retire une boîte en fer dont le couvercle est décoré d'hibiscus rouges et orange. Il y dépose la lettre d'Arthur avec toutes celles que son ancien élève lui a déjà envoyées, ainsi que les cahiers qu'il lui avait offerts. Et il referme le tout avec un soupir triste.

Nuit d'ivresse

4 septembre 1871

Rose. Le ruban de satin qui noue les cheveux follets d'Isabelle tressaille à chacun de ses mouvements. Assise sur la dernière marche de l'escalier qui mène au premier étage de la maison, elle attend dans la pénombre le retour d'Arthur. Très concentrée, elle est en train de plier une grande feuille de papier blanc. Elle n'a pas entendu le bruit de la porte d'entrée, ni son frère arriver à sa hauteur.

– Que fais-tu, Mimosa ? demande Rimbaud d'une voix qu'il cherche à rendre la plus douce possible.

Le visage frais de la petite se lève vers lui et lui offre un sourire merveilleux.

– Regarde ! C'est pour toi ! Je l'ai refait toute seule ! pépie-t-elle en lui tendant un beau bateau en papier plié. Je te l'offre ! Tu le lanceras dans la Seine et il ira jusqu'à la mer, c'est sûr !

Arthur saisit avec précaution le navire et l'observe avec un air de connaisseur.

– Il est parfait, Mimosa, fin et solide. Il résistera aux vents et aux tempêtes. Il descendra les fleuves et parcourra les océans. Il verra les mers du Sud, les neiges des confins, des poissons d'or et des monstres marins multicolores. Puis il reviendra au quai pour tout te raconter.

Déjà la petite ferme les yeux et se laisse bercer par la voix grave mais toujours chaleureuse de son frère. Déjà elle rêve, sourire aux lèvres, emportée par le clapotis des mots et le flot des images inventées pour elle seule. Ravie, elle retrouve son aîné qui pourtant s'éloigne chaque jour un peu plus d'elle. À chacun de ses retours, Arthur lui paraît davantage un étranger : plus lointain et violent, moins patient et affectueux. Mais cette fois, elle a trouvé un moyen de le rejoindre : le bateau en papier a traversé l'océan profond qui sépare l'enfance du monde des grands. Arthur prononce les mots qui la font voyager et ils feignent tous deux d'y croire à nouveau, comme avant, assis côte à côte sur le pont fragile de la tendresse. Mais la porte s'ouvre brusquement.

– Ah ? Tu es là, toi ? laisse échapper Vitalie. Isabelle, rentre s’il te plaît. Tu as des devoirs à faire avant la toilette du soir.

Sans un mot, la petite obéit et se glisse entre le chambranle et la silhouette sèche de sa mère.

– Quant à toi, si tu ne reviens que pour le gîte et le couvert sans espérer devoir changer d’attitude, tu peux retourner d’où tu viens. Tu vois, tu es libre.

– Je ne changerai pas. Je ne changerai plus, Mère. Il est trop tard, répond posément Arthur.

– En ce cas, tu peux t’en aller. Nous... nous sommes très bien sans toi, se force à articuler Vitalie.

Et sans plus attendre, elle referme la porte sur son fils et sur son désespoir. Tandis qu’Arthur reste comme pétrifié dans le noir, dans le couloir de l’appartement, Vitalie attend en vain qu’il revienne, qu’il rentre comme avant, les chaussures juste assez crottées pour qu’elle le gronde gentiment. Mais Arthur est déjà trop loin, trop dur, trop libre. Un jour peut-être, il lui reviendra, abîmé et toujours orgueilleux, mais se reconnaîtront-ils seulement ? Sans colère et avec une lassitude infinie, Vitalie et son fils viennent de solder leurs comptes. N’est-ce pas, après tout, ce qu’Arthur a toujours souhaité ? Il est donc libre et plus seul que jamais. Mais il n’en éprouve aucun bonheur, à peine est-il vaguement soulagé. Lentement, il descend l’escalier et sort dans la rue. La fraîcheur de la nuit l’accueille et allège un peu son cœur.

Où aller ? Que faire ?

Boire des bocks avec des filles au café ? Quel ennui et quel dégoût ! Sous les étoiles brillantes de l’automne, ses pas le guident au hasard vers les berges sauvages de la Meuse. Des bribes de phrases tombent en cascade dans sa tête :

Mais, vrai, j’ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.

Toute lune est atroce et tout soleil amer :

L’âcre amour m’a gonflé de torpeurs enivrantes

Ô que ma quille éclate ! Ô que j’aie à la mer !

Arthur s’est déchaussé pour marcher dans l’eau. Ses pieds s’enfoncent dans le limon frais et parfois frémissant lorsqu’ils débusquent un poisson dans la vase. Au loin les grenouilles chantent sous la lune. L’eau est chaude

sur le bord mais plus il avance, plus elle se refroidit, noire et inquiétante. Elle lui arrive maintenant à mi-cuisse et s'insinue dans les replis de son pantalon. Arthur serre fort dans sa main le bateau d'Isabelle. Il est fasciné par la profondeur aveugle de la Meuse et il est transi par son courant glacial. La rivière l'attire : il n'arrive pas à lui résister. Elle enveloppe son corps sans force. Il se voit soudain noyé, descendant à reculons vers le fond comme l'Ophélie de son poème, ses cheveux se mêlant aux algues visqueuses.

– Pauvre idiot ! Tu sais nager, toi ! dit Arthur tout haut dans la nuit. Ce serait trop facile. Trop simple. Trop bête.

Il laisse échapper un rire cynique.

– Mais cela, tu ne sais pas non plus le faire ! Rimbaud échoue même à se noyer !

Au loin, le courant dévale dans la nuit et emporte son rire. Arthur remonte vers la berge et reprend sa marche vers le vieux moulin. L'eau s'écoule paisiblement entre les deux arches que la faible lueur de la lune permet de distinguer. Au-dessus, l'épaisse masse de la bâtisse s'élève sur trois étages. On entend à l'intérieur le grincement des roues qui tournent à vide. Le lieu n'est à cette heure qu'habité par les pigeons et les hulottes. Près de l'eau, les canards dorment avec leurs couvées. Le silence et le calme du lieu s'imposent à Arthur, apaisé par la silhouette de l'énorme bâtiment. La vieille porte de l'entresol n'est fermée que par un loquet rouillé. Arthur actionne la targette et se glisse à l'intérieur. Un mince rayon de lune éclaire une grande salle occupée par des machines abandonnées : les outils sont recouverts de poussière et de sciure. De gigantesques roues à aubes éventrées ont été remisées là, remplacées par des instruments plus perfectionnés. Personne ne semble être venu ici depuis des lustres. Désormais, seuls les étages supérieurs sont utilisés à fabriquer la farine. Ici tout dort dans l'oubli. Au fond de la pièce, le plancher laisse voir entre les lattes disjointes l'eau de la Meuse qui court juste en dessous. Arthur en perçoit le clapotis mêlé à la chanson douce des grillons. L'angoisse atroce qui lui tordait l'estomac tout à l'heure s'est évaporée. Il ne reste en lui qu'un vide serein, une immensité vierge comme une plage de sable ou une feuille blanche.

Il s'assied sur les planches souples qui surplombent la rivière. Et il se voit soudain perdu dans l'océan, réfugié sur un radeau baigné de poussière

de lune. Il sourit. « Voilà qui aurait plu à Mimosa, se dit-il. Il faudra que je lui montre cette cachette ! »

Brusquement, Arthur sent qu'il est là. Prêt à surgir dans la poudre lumineuse de la nuit : le Poème.

Avec un calme incroyable, il déplie alors le bateau fait par Isabelle et lisse la page. Il trouve une mine de crayon dans sa poche encore humide et il commence à écrire :

*Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.*

Il est là, le Poème qui se déploie avec évidence. Ce poème qui dit, à peine métamorphosée sa vie de liberté et de révolte, ses vraies fugues et ses voyages imaginés, *ses lichens de soleil et les morves d'azur*, ses glauques désillusions et ses espoirs infinis. Ce poème qui dit surtout l'expérience poétique elle-même : ce Poème du poème. Arthur frémit ; il trempe sa plume dans la Meuse, dans ses larmes et son sang. Il dit son avilissement, ses prisons, ses *horribles pontons*. Il révèle la beauté qui ne peut plus être innocente et qui en est d'autant plus précieuse, *les poissons d'or et les bleuités, les cheveux des anses et les Maelstroms épais*, les fleurs d'ombre et la fiente.

J'ai vu ! scande Arthur comme possédé, écoutant l'eau qui roule sous ses pieds et sentant les reflux de vase pourrie qui montent des berges. La mine court de vague en vague sur le papier creusé de petits plis : des oiseaux *aux yeux blonds* s'envolent en bout de vers pour rejoindre au début du suivant des *serpents géants dévorés de punaises*. La poésie se brise en éclats de mots comme sur des rochers. L'Europe et l'Asie se cognent à l'hémistiche pour échanger leurs couleurs barbares. Des comparaisons insolites jaillissent bercées par le ressac des enjambements du vers :

*Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que des cerveaux d'enfants,
Je courus !*

Arthur est un vaisseau, un radeau, un bouchon qui danse sur la mer. Il narre ses fuites et ses retours. Il évoque la flaque de Charleville, la Meuse et

l'immense océan. Il dit son désespoir de vivre, ses abysses et ses naufrages. Il rêve sa liberté et la beauté reconquises.

Au matin, le Poème est achevé – écrit d'une seule coulée. L'inspiration reflue comme la marée tandis que le jour se lève. Arthur n'a plus qu'à inscrire le titre :

Le Bateau ivre

Il plie en quatre la feuille et sort du moulin. Comme saoul, il dérive vers la poste. C'est sa dernière chance, il le sait. Il inscrit sur l'enveloppe improvisée l'adresse de Verlaine et envoie la lettre comme :

*Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.*

Le départ

9 septembre 1871

Bleu pâle. Le papier du pli est si fin qu'il en est presque transparent. Au milieu de la feuille, l'écriture de Paul Verlaine danse sous les yeux humides d'Arthur. Ses doigts tremblent :

« Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend. »

Dix mots et un peu d'argent pour payer le billet de train. Dix mots qui libèrent Rimbaud et le font exploser de joie. Son hurlement, peut-être que tout Charleville l'a entendu, pétrifiant les passants outrés. Mais Arthur s'en moque : Verlaine l'appelle à Paris ! Verlaine a aimé « Le Bateau ivre ! » Enfin !

Le jeune homme court comme un fou dans les rues de la ville jusqu'au quai de la Madeleine. Fou de fierté, il est heureux, il vole presque jusqu'à la maison de Vitalie et se rêve déjà à Montmartre auprès des poètes du Parnasse. Il gravit quatre à quatre les escaliers en criant des phrases insensées :

– J'arrive ! Je suis là ! La poésie me sauvera !

Il se rue dans sa chambre. Il commence à faire son bagage : deux livres, quelques vêtements, sa pipe et ses plumes. Du papier, beaucoup de papier, car il va falloir travailler dur ! Fébrile, il se parle à lui seul, ignorant Vitalie et ses deux filles qui se sont approchées, attirées par le bruit. Il se retourne soudain pour les considérer, trio frileux de dentelles et de jupes froissées. La Mother lève un sourcil interrogateur vers son fils tandis que les têtes des deux sœurs dépassent de chaque côté d'elle comme deux petites chouettes. Mais rien ne troublera la joie d'Arthur. Rien ni personne, et surtout pas Vitalie. Il explique tout en rangeant à la hâte ses affaires :

– J'ai reçu une lettre de Paul Verlaine, le grand poète. Il m'invite chez lui pour travailler, *en me payant le billet*. Je serai poète. Je ne vous ennuierais plus...

Son regard clair croise celui de Vitalie, plein d'espoir. Peut-être qu'elle sera enfin heureuse pour lui ? Peut-être aura-t-elle ce mot tendre qu'il attend depuis si longtemps ?

Mais non. Elle restera toujours de marbre. Murée dans son silence et corsetée d'amertume et de regrets.

– Et qu'est-ce que cela va changer ? Tu iras à nouveau à Paris et tu é... et tu reviendras...

Vitalie n'a pas osé faire mal à son fils en prononçant le mot « échouer ». « Qu'importe après tout », se dit-elle. « Que sa vie soit meilleure que la mienne et que la poésie et les rêves le rendent heureux puisqu'ils m'ont détruite, *moi*. » Elle reprend d'une voix qui tremble un peu avant de s'engouffrer dans la cuisine :

– Alors... Bonne chance. Écris-nous ?

Isabelle reste en revanche dans l'entrée de la chambre. Elle ne sait pas si elle est heureuse pour son frère ou affreusement triste. Ce dont elle est sûre, c'est qu'elle sera désormais seule et qu'il lui faudra trouver en elle les images qui font vivre. Arthur la regarde, lui aussi déchiré par une tristesse muette. Il va partir et elle va demeurer ici. Il lui écrira peut-être et elle pleurera sur ses lettres comme Vitalie le fit sans doute sur celles de son mari. Pour ne plus affronter la mine déconfite de sa sœur, il se met à fouiller dans la grande malle glissée sous son lit. Il y retrouve de vieux jouets d'enfants et une grammaire française ayant appartenu à son père. Que pourrait-il bien donner à Mimosa pour la consoler ? Oui ! C'est cela ! Sa collection de trésors dénichés sur les bords de la Meuse ! Il prend une boîte en carton jaune et s'approche de la petite.

– Tiens ! Je te la donne. Elle est très précieuse. Tu la compléteras.

Soigneusement rangés, les insectes aux élytres brillants sont piqués avec une épingle à côté de papillons poudreux. Logés dans des casiers en papier, des quartz et du mica sont étiquetés avec une précision de géologue. Des pétales de fleurs séchées, des lichens roux ont été récoltés et inventoriés avec le même soin. Mais au milieu de ces découvertes d'enfant trône un vrai trésor : le carabe doré déniché, il y a plus d'un an, juste après la remise des prix du collège de Charleville. Les élytres vert bronze miroitent comme des pierres précieuses entre les doigts d'Arthur. Il met le carabe dans le creux de la main de Mimosa.

– Oh ! Tu me le donnes ? Pour de vrai ?

– Oui, Mimosa. Il est à toi et toute ma collection avec. Quand tu seras grande, tu seras peut-être une célèbre savante. Tu iras dans des pays lointains découvrir des espèces inconnues auxquelles on donnera ton nom.

Un papillon aux ailes de nuit se nommera *Isabella Rimbaltus* dit *Le Mimosa* ! explique Arthur qui referme discrètement son sac et s'apprête à partir.

Sans un mot, la petite se jette dans ses bras et le serre le plus possible contre elle. Une odeur sucrée d'enfance envahit Arthur qui embrasse sa sœur. Puis il s'en détache tout doucement et lui caresse les cheveux.

– Adieu, Mimosa. Je t'aime fort. Si tu n'avais pas été là...

Arthur n'achève pas sa phrase et sort en courant de la chambre.

*

Quelques minutes plus tard, le jeune homme presse le pas dans la rue. À la fenêtre du salon, Isabelle le regarde s'enfuir sans se retourner... La silhouette sautillante n'est bientôt plus qu'un petit point noir à l'horizon. Elle disparaît à l'angle d'un immeuble, engloutie par les murs gris de la ville. Arthur n'a même pas pris le temps de dire au revoir à Ernest, ce jour-là absent de Charleville.

Mimosa pleure et serre les poings.

Dans sa main gauche, la carapace du carabe craque d'un coup sec, brisée en une centaine de paillettes irisées.

*

Deux jours plus tard, Arthur arrive rue Nicolet dans le quartier de Montmartre. Il cherche le numéro 20 où Verlaine loge avec sa femme et ses beaux-parents. Il a arrangé du mieux qu'il a pu ses cheveux en les faisant couper et il a mis des vêtements neufs. Un bref regard jeté sur son reflet dans une vitrine le rassure. Avec sa cravate noire nouée sur sa chemise blanche, on dirait un premier communiant. L'ange est revenu et la bête s'est tue en lui. Si son corps est devenu celui d'un homme, ses traits sont encore ceux d'un enfant un peu poupin. Le voici arrivé devant la porte ; il hésite un instant puis agite la sonnette. Il entend un pas pesant dans un couloir. On tire le verrou et un visage apparaît. C'est Verlaine en personne. Une épaisse barbe aux reflets roux le vieillit un peu. Ses deux yeux légèrement enfoncés respirent la générosité. Avec un sourire ému, il s'efface pour lui laisser le passage.

– Venez, Arthur ! Soyez le bienvenu à Paris ! Je vais vous présenter à tout le monde.

– Bonjour monsieur Verlaine, répond poliment Rimbaud, intimidé par tant de chaleur.

– Appelez-moi Paul, voyons ! rétorque Verlaine en riant. Ne sommes-nous pas tous frères en la poésie ? Et de vous avoir lu et relu en vous attendant me donne le sentiment de vous connaître déjà par cœur !

Il poursuit tout en montant l'escalier :

– Au premier logent mes beaux-parents ; nous les verrons ce soir. J'habite avec Mathilde, mon épouse, au second. Nous vous avons préparé la chambre d'ami. Bienvenue dans la grande famille des Arts, Arthur ! s'exclame Verlaine enthousiaste.

L'appartement est modeste mais confortable. Arthur s'étonne d'y voir un ameublement un peu bourgeois : bibelots de mauvais goût, napperons en dentelle, vases en cristal cadrent mal avec la poésie moderne. Des rideaux de satin safran pendent aux fenêtres, retenus par les breloques en passementerie rouge brique, des coussins au crochet s'amoncellent sur un sofa style Empire. Difficile d'imaginer que les *Fêtes galantes* aient pu être rédigées dans un décor aussi médiocre. Mme Verlaine sert le thé et des petits gâteaux en jetant de brefs coups d'œil sur le jeune invité. Depuis que celui-ci est assis, Verlaine n'a cessé de parler pour le mettre à l'aise, mais Rimbaud est sauvage à force de timidité. Paul lui annonce que, ce soir, il lira

« Le Bateau ivre » devant l'assemblée des poètes du Parnasse.

– Ils vont être subjugués. Conquis même ! Quelle beauté ! Quelle musique ! Et vous êtes si jeune !

Arthur est ravi. Pour la première fois, il a l'impression qu'on aime sa poésie sans complaisance ni malentendu. Pour la première fois, on le lui dit sans arrière-pensée ou volonté d'y changer un vers ou une rime. Verlaine aime son œuvre et la prend tout entière ! Arthur est tétanisé de bonheur, mais il ne sait comment exprimer sa joie. Depuis quelques minutes, il regarde le ciel par une fenêtre tandis que Verlaine s'agite autour de lui, déclamant ses vers ou les commentant, lui offrant du thé ou lui frappant l'épaule comme s'ils étaient de vieux camarades. Soudain il s'arrête, une madeleine à la main.

– Mais enfin, Arthur, qu'avez-vous ? Vous êtes donc muet ? Je parle ! Je parle ! Et vous n'avez encore rien dit ! Mille pardons, je manque à tous mes devoirs et vous étourdis de paroles au lieu de vous écouter !

Il s'assied alors bien en face de Rimbaud. Leurs genoux se frôlent et les yeux dorés de l'un plongent dans les prunelles azur de l'autre.

– Racontez-moi, Arthur... D'où venez-vous ? Qui êtes-vous, monsieur Arthur Rimbaud ?

Le jeune homme sort alors de sa rêverie et s'amarre au regard de Paul. D'une voix rauque, il répond :

– Et si on partait voir la mer ? Je ne l'ai jamais vue.

In memoriam

8 septembre 1872 - 10 novembre 1891

Gris, l'épais brouillard de Londres qui avale les silhouettes de Paul et d'Arthur. Mauves, les deux ombres qui s'enlacent en secret. Violette, la bouche de Rimbaud quand il a trop bu. Bleu, le corps de Verlaine quand il a trop étreint.

Rouges, les amants maudits et la jalousie. Rouge, l'œil exorbité de Paul qui vise Arthur avec un pistolet. Rouge, le sang qui coule le long du bras.

Rouge comme *Une Saison en enfer*.

Noir comme deux ans de prison. Noir comme trahison et abandon.

*

Jaunes, la fuite, le renoncement. Jaune, le silence.

Jaune, le soleil d'Aden en Arabie. Jaunes, les chiens qui errent dans la poussière.

Ocre, les maisons à toit plat du Harar en Abyssinie. Vertes, les oasis et l'eau des puits.

Cuivrée, la peau des femmes. Or, leurs dents quand elles sourient à Rimbaud.

*

Bronze, les chaînes des esclaves. Or, les lingots qui pendent à la ceinture de Rimbaud.

Noirs, son fusil et ce qu'il lui reste d'âme.

*

Rose, sa cuisse irritée. Sanglant, son genou blessé. Violette, la chair gangrenée.

Jaunes, la fièvre et la sueur. Jaunes, les mauvais rêves et la mort qui vient.

Argent, le scalpel du chirurgien qui ampute *l'homme aux semelles de vent*.

Blanc, son cri de prisonnier.

*

Blancs comme les draps du lit d'hôpital et la cornette des infirmières.
Bleu, le ciel de Marseille lavé par le vent froid du nord.

Grise, la silhouette anéantie de Vitalie.

Neige, le visage triste de Mimosa, corail, ses lèvres brouillées, turquoise,
sa pupille noyée.

*

Et l'infini terrible effara ton œil bleu.

Brève biographie d'Arthur Rimbaud

Le 20 octobre 1854 naît à Charleville Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, fils de Marie-Catherine-Vitalie Cuif et du capitaine Frédéric Rimbaud. Il a un frère aîné, Frédéric, né le 2 novembre 1853 et deux sœurs cadettes, Vitalie, née le 15 juin 1858 et Isabelle, née le 1^{er} juin 1860. Le père d'Arthur, qui part souvent en campagne militaire avec sa garnison, quitte définitivement le domicile conjugal en 1861. Vitalie s'installe avec ses enfants au 5 bis, quai de la Madeleine en 1869. La même année, Arthur gagne le prix académique de vers latins.

À partir de janvier 1870, il a comme professeur de rhétorique Georges Izambard venu comme remplaçant dans son collège. Arthur lui fait lire ses poèmes et se lie d'amitié avec lui. En mai 1870, il envoie une lettre à Théodore de Banville contenant quelques-uns de ses textes, avec l'espoir d'être édité. En août 1870, il obtient de nombreux prix d'excellence (version grecque, narration latine, vers latins, histoire et géographie, récitation). Le 29 du même mois, il fugue pour rejoindre Paris mais, n'ayant pas payé la totalité du prix du billet, il est arrêté au terminus et emprisonné dans la forteresse de Mazas. Il y reste une dizaine de jours jusqu'à ce qu'Izambard vienne le libérer. Durant cette période, Napoléon III a capitulé avec son armée à Sedan (2 septembre) et la République est proclamée (4 septembre). Arthur séjourne à Douai jusqu'à fin septembre chez son professeur et ses tantes, les sœurs Gindre. Quelques jours à peine après son retour à Charleville, il s'enfuit à nouveau pour Charleroi en Belgique et tente en vain de se faire embaucher comme journaliste ; il revient à Douai puis rentre chez sa mère le 2 novembre. Charleville est bombardée en décembre par les Prussiens. L'armistice est signé le 28 janvier 1871.

À la fin du mois de février 1871, Arthur, qui a refusé de revenir au collège, fugue à nouveau pour Paris occupé par les Prussiens ; il y reste jusqu'au 10 mars. Il assiste aux soulèvements populaires qui aboutiront le 18 mars à la Commune. Très attiré par ce mouvement révolutionnaire, il retourne en avril dans la capitale et s'engage peut-être dans les corps francs. On n'a que très peu d'informations sur ce séjour, mais il revient à

Charleville début mai, très épuisé et en mauvaise santé. Arthur rédige les deux « lettres dites du Voyant » qu'il envoie entre le 13 et le 15 mai à Izambard et Paul Demeny. Il apprend par la presse l'écrasement de la Commune durant la semaine sanglante (du 21 au 28 mai). À Charleville, il « s'encrapule » et multiplie les provocations.

Le poème « Le Bateau ivre » est sans doute rédigé début septembre. Arthur reçoit le même mois une invitation de Paul Verlaine à venir le rejoindre à Paris. D'abord installé chez les époux Verlaine, il trouve à se loger dans la ville et se lie avec des artistes du Parnasse. Des scandales se multiplient autour de sa personne dans le groupe de poètes formé notamment par Verlaine, Charles Cros et Ernest Cabaner. Verlaine et Rimbaud débutent une liaison entraînant de nombreuses scènes entre Paul et sa femme. En 1872, les amants partent pour la Belgique puis vont en Angleterre. La relation entre les deux hommes est chaotique et leurs disputes sont de plus en plus violentes. En juillet 1873, alors qu'ils sont en Belgique, Verlaine, jaloux, tire deux coups de pistolet sur Arthur et le blesse à l'avant-bras. Il est condamné à deux ans de prison et à 200 francs d'amende. En octobre, Rimbaud fait paraître le recueil de poèmes *Une Saison en enfer*. Il se rend à Londres où il accueille Mme Rimbaud et sa sœur Vitalie avec laquelle il s'entend bien. Il travaille au recueil des *Illuminations*.

En 1875, il va voyager en Allemagne puis en Autriche l'année suivante. Il revient régulièrement à Charleville dans sa famille. Sa sœur Vitalie meurt en décembre. Il abandonne définitivement toute création poétique et finit par s'engager en 1876 dans la Légion étrangère. Il se rend alors en Indonésie (à Java) puis déserte. Il effectue ensuite de nombreux voyages en Europe puis il s'embarque pour l'Orient en 1879 et gagne, *via* Chypre, l'Abyssinie, Aden et enfin Harar. Il y fait du commerce de denrées alimentaires mais surtout d'armes et il s'enrichit considérablement. En 1891, il est blessé au genou et sa santé se détériore. Rapatrié à Marseille en mai, il est amputé de sa jambe infectée et meurt le 10 novembre suivant.

Indications bibliographiques et références des textes cités chapitre par chapitre

Les œuvres complètes de Rimbaud ainsi que sa correspondance sont éditées dans la collection de la Bibliothèque de la pléiade chez Gallimard (édition réalisée par Antoine Adam en 1972). Elles existent également en poche accompagnées d'utiles dossiers scolaires.

La ville de Charleville-Mézières a transformé la maison de Rimbaud ainsi que le moulin où il a écrit « Le Bateau ivre » en musées interactifs passionnants.

Il est né dans les montagnes arabes, un enfant qui est grand... :

Le poème « Jugurtha » peut être trouvé dans *Œuvres complètes* de Rimbaud, NRF, Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, 1972, pp. 184-186. Il s'agit du concours de vers latins du 2 juillet 1869.

Tu Vates eris ! Tu seras Voyant ! :

« *Tu Vates eris* » est un vers extrait des textes latins rédigés par Rimbaud repris dans *Œuvres complètes*, pp. 179-180.

L'expression « Ambition ! ô folle ! » est extraite de la lettre que Rimbaud a envoyée à T. de Banville le 24 mai 1870.

Roman d'été :

Le poème « Poète de 7 ans » a inspiré la rédaction de ce chapitre.

Je partirai :

La lettre que Rimbaud écrit à Izambard a été partiellement inventée, mais elle inclut des citations de celle qu'il a effectivement envoyée à son professeur le 25 août 1870 qui est reprise dans *Œuvres complètes*, pp. 238-240.

La lettre de Mme Rimbaud à Izambard du 4 mai 1870 à propos du prêt des *Misérables* est intégralement reproduite dans *Œuvres complètes*, pp. 235-236.

Les vers cités p. 68 sont extraits du poème « Ophélie » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 11-12.

À la musique :

Le chapitre est inspiré du poème « À la musique ».

Les vers cités p. 82 sont extraits du poème « Soleil et chair » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 6-12.

La mère Rimbe :

Les vers cités p. 90 sont extraits du poème « Les Étrennes des orphelins » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 3-6.

Les vers cités p. 90 (en bas) sont extraits du poème « Soleil et chair » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 6-12.

Le trésor du grenier :

Les vers cités pp. 100-101 sont extraits du poème « Sensation » repris dans *Œuvres complètes*, p. 6.

Préparatifs :

Les vers cités p. 109 sont extraits du poème « Roman » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 29-30.

L'expression les « assis » renvoie au poème « Les Assis » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 36-38.

Au dépôt :

Le personnage que Rimbaud rencontre au dépôt est inspiré par le poème « Le Forgeron » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 15-20. Les vers placés en italique en sont extraits.

Au cachot :

Les vers cités pp. 143-144 sont extraits du poème « Le Mal » repris dans *Œuvres complètes*, p. 30.

La lettre écrite par Rimbaud à Izambard le 5 septembre 1870 peut se lire aux pages 240 et 241 des *Œuvres complètes*.

En famille :

Les vers cités p. 155 sont extraits du poème « Ma Bohème » repris dans *Œuvres complètes*, p. 35.

Le chapitre s'achève p. 159 sur le poème « Voyelles » repris dans *Œuvres complètes*, p. 53.

Retour :

La lettre de réponse de T. de Banville n'a jamais été retrouvée. Elle est donc ici inventée. On sait en revanche que Rimbaud lui en a envoyé une seconde un an après la première.

Le poème « Ophélie » a bien été édité dans le numéro du 25 septembre 1870 du *Libéral du nord*.

Les vers cités p. 169 sont extraits du poème « Rêvé pour l'hiver » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 31-32.

La bohème :

Le chapitre est inspiré des poèmes « Au cabaret-vert » et « Première soirée » p. 183. La gravure « L'éclatante victoire de Sarrebruck » a inspiré un poème éponyme de Rimbaud repris dans *Œuvres complètes*, p. 34.

La crapule et la maline :

Les reproches que Rimbaud adresse à Izambard se retrouvent dans la lettre qu'il lui envoie le 13 mai 1871, reproduite dans *Œuvres complètes*, pp. 248-249.

L'épisode des inscriptions grossières sur les bancs et murs de Charleville est vrai.

Les vers cités p. 192 sont extraits du poème « Mes petites amoureuses » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 40-42.

Le poème sans titre « L'Étoile a pleuré rose » (p. 196) se trouve à la page 53 des *Œuvres complètes*.

La phrase « Est-il d'autres vies ? » (p. 197) est extraite du poème « Mauvais sang » d'*Une saison en enfer*, repris dans *Œuvres complètes*, p. 98.

Un poète sur la barricade :

Les vers cités p. 203 sont extraits du poème « Le Forgeron », repris dans *Œuvres complètes*, p. 17.

Le chapitre est inspiré du poème « L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 47-49.

Mauvais sang :

La phrase « La main à plume vaut la main à la charrue » (p. 214) est extraite du poème « Mauvais sang » dans *Une Saison en enfer*, repris dans *Œuvres complètes*, p. 94.

Les vers cités p. 216 sont extraits du poème « Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 55-60.

La fin du chapitre évoque la « lettre au Voyant » que Rimbaud envoie le 13 mai 1871 à Izambard et qui sera suivie par celle envoyée à Paul Demeny le

15 mai suivant. On peut en trouver le texte intégral dans *Œuvres complètes*, pp. 248-254.

Nuit d'ivresse :

Le chapitre cite le poème « Le Bateau ivre » repris dans *Œuvres complètes*, pp. 66-69.

Le départ :

Le mot de Verlaine à Rimbaud (p. 227) a été retrouvé, contrairement aux lettres envoyées à Paul par Arthur qui précèdent cette réponse.

In memoriam :

L'expression « L'homme aux semelles de vent » qui désigne Rimbaud est de Verlaine

Table des matières

Il est né dans les montagnes arabes, un enfant qui est grand...

Tu Vates eris ! Tu seras Voyant !

Roman d'été

Je partirai

À la musique !

La mère Rimbe

Le trésor du grenier

Préparatifs

L'évasion

Au dépôt

Au cachot

En famille

Retour

La bohème

La crapule et la maline

Un poète sur la barricade

Mauvais sang

Nuit d'ivresse

Le départ

In memoriam

Brève biographie d'Arthur Rimbaud

Indications bibliographiques et références des textes cités chapitre par chapitre

*Retrouvez aussi
chez Scrineo*





1791 *Une Princesse en fuite*

Gwenaële Barussaud

Juin 1791. La Révolution est de plus en plus menaçante. Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et Marie-Antoinette, n'a pas encore 13 ans quand elle quitte avec sa famille le palais des Tuileries en pleine nuit. Commence alors une course effrénée à travers la France.

Le voyage est long et incertain. Rien ne se déroule comme prévu.

Prise dans un tourbillon d'émotions violentes, Marie-Thérèse découvre une sensation nouvelle : la liberté. Elle doute, se prend à espérer, replonge dans l'angoisse et la terreur...

Mais la marche de l'Histoire est impitoyable. Son monde serait-il en train de s'effondrer ?



Le SECRET de la DAME en ROUGE

Béatrice Bottet

En cette fin du XIX^e siècle, on prépare à Paris l'exposition universelle, et l'inauguration de la Tour Eiffel. Violette Baudoyer se réfugie dans la capitale après avoir fui sa famille. Elle est recueillie par Madame Bouteloup, et formée à la voyance au sein de la bonne société. Florimond Valence est quant à lui journaliste aux *Nouvelles du matin*, et mouchardeur pour le commissaire Aristide Barjoux. Lorsque le corps d'une femme est découvert dans le quartier de Belleville, Florimond doit élucider l'affaire. C'est alors qu'il va croiser la route de Violette... Qu'a-t-elle à voir avec ce meurtre ? Est-elle menacée ? Florimond peut-il l'aider ?



Mon futur en **REPLAY** ▶▶

Louise Revoyre

Imaginez : vous êtes une fille normale – normale, mais indécise –, subitement abandonnée par vos parents à l'âge tendre de 17 ans et 10 mois. Et là, votre meilleure amie vous colle un casque sur la tête en vous disant qu'un logiciel révolutionnaire, Aléas, va vous faire découvrir les multiples chemins que peut prendre votre avenir. Vous y croiriez, vous ?

Pour moi, Salomé, qui m'arrache les cheveux dès qu'il s'agit de prendre une décision, pour moi qui dois soudain devenir indépendante et fière de l'être, tout va se mélanger : présent, futur, amour, amis...

Alors, comment être sûre de faire le bon choix ?



QUELQUES PAS DE PLUS

Agnès Marot

Sora vient d'apprendre qu'elle doit passer le reste de sa vie à béquilles. Lycéenne le jour, handicapée la nuit : voilà à quoi se résume désormais son quotidien, qui oscille entre ses cours et ses séances de kiné. Elle pourrait s'y faire si Kay, sa grande sœur, n'était pas elle aussi en pleine descente aux enfers. Alors Sora décide de prendre les choses en main et d'enfiler la cape des super-héros qu'elle aime tant.

L'objectif : changer sa vie.

Son meilleur atout : l'héritage navajo que lui a transmis sa mère, un ancien pouvoir de guérison qui pourrait les sauver, sa sœur et elle. Le problème, c'est qu'elles ne sont pas les seules à le chercher... et leur rival est prêt à les suivre jusqu'au bout du monde pour parvenir à ses fins.



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle,
est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.